This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

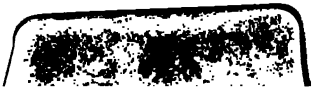
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

237 e 607

6000329400



MÉMOIRES

DE

SANSON.

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE,

PAR

SANSON,

EXÉCUTEUR DES ARRÊTS CRIMINELS,

PENDANT LA RÉVOLUTION.

TOME PREMIER.

Seconde Édition.

PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1831.

Vers la fin du mois de janvier 1793, une vieille dame descendait, à Paris, la montée qui finit devant l'église Saint-Laurent, dans le faubourg Saint-Martin. Il était environ huit heures du soir. Il avait neigé pendant toute la matinée, de manière que les pas

s'entendaient à peine sur le pavé. Il faisait froid. Les rues étaient désertes, et la crainte assez naturelle qu'inspirait leur silence s'augmentait de toute la terreur qui, à cette époque, faisait gémir la France. La vieille dame n'avait encore rencontré personne. Sa vue affaiblie ne lui permettait même pas d'apercevoir dans le lointain, à la lueur des lanternes, quelques passans clair-semés comme des ombres dans l'immense voie de ce faubourg. Elle allait courageusement seule à travers cette solitude, comme si son âge était un talisman qui dût la préserver de tout malheur.

Quand elle eut dépassé la rue des Morts, elle crut distinguer le pas lourd et ferme d'un homme qui marchait derrière elle. Alors elle s'imagina qu'elle n'entendait pas ce bruit pour la première fois. Elle s'effraya d'avoir été suivie et tenta d'aller plus vite

afin d'atteindre une boutique assez bien illuminée, espérant pouvoir vérifier à la lueur de cette bienfaisante lumière les soupçons dont elle était saisie. Aussitôt qu'elle se trouva dans le rayon de lueur horizontale qui éclairait la rue, elle retourna brusquement la tête, et vit un homme dont les formes se dessinaient à peine dans le brouillard. Cette indistincte vision lui suffit. Elle chancela un moment sous le poids de la terreur dont elle fut accablée; car alors elle ne douta plus qu'elle n'eût été escortée par l'inconnu depuis le premier pas qu'elle avait fait hors de chez elle. Le désir d'échapper à ce muet persécuteur lui prêta des forces; et, incapable de raisonner, elle doubla le pas, comme si elle pouvait se soustraire à un homme nécessairement plus agile qu'elle. Après avoir couru pendant quelques minutes, elle parvint à la boutique d'un pâtis-

sier, y entra et tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur une chaise placée devant le comptoir.

Au moment où elle agita le loquet de la porte, une jeune femme occupée à broder leva les yeux. Reconnaissant à travers les carreaux du vitrage la mante de forme antique et de soie violette dans laquelle la vieille dame était enveloppée, elle s'empressa d'ouvrir un tiroir comme pour y prendre une chose qu'elle devait lui remettre. Le geste et la physionomie de la jeune femme exprimèrent même le désir de se débarrasser promptement de l'inconnue, comme si c'eût été une de ces personnes qu'on ne voit pas avec plaisir. Elle laissa échapper une expression d'impatience en trouvant le tiroir vide; et, sans regarder la dame, elle sortit précipitamment du comptoir, alla vers l'arrière-boutique et appela son mari, qui parut tout à coup.

— Où as-tu donc mis?... lui demanda-t-elle d'un air de mystère en lui désignant la vieille dame par un coup d'œil. Elle n'acheva même pas.

Quoique le pâtissier ne pût voir que l'immense bonnet de soie noire, environné de nœuds en ruban violet, qui servait de coiffure à l'inconnue, il disparut après avoir jeté à sa femme un regard qui semblait dire:

— Crois-tu que je vais laisser cela dans ton comptoir?...

Etonnée du silence et de l'immobilité de la vieille dame, la marchande revint auprès d'elle; et, en la voyant, elle se sentit saisie d'un mouvement de compassion ou peut-être aussi de curiosité.

Quoique le teint de cette femme fût naturellement livide comme celui d'une personne vouée à des austérités secrètes, il était facile de voir qu'une émotion ré-

cente y répandait une pâleur extraordinaire. Sa coiffure était disposée de manière à ne pas laisser voir ses cheveux, sans doute blanchis par l'âge; car la propreté du collet de sa robe annonçait qu'elle ne portait pas de poudre. Le manque d'ornement faisait contracter à sa figure une sorte de sévérité religieuse. Ses traits étaient graves et fiers. Autrefois les manières et les habitudes des gens de qualité étaient si différentes de celles des gens appartenant aux autres classes, qu'on reconnaissait facilement une personne noble. Aussi la jeune femme fut-elle instinctivement persuadée que l'inconnue était une *ci-devant* et qu'elle avait jadis été à la cour.

— Madame?.... lui dit-elle involontairement et avec respect en oubliant que ce titre était proscrit.

Mais la vieille dame ne répondit pas.

Elle tenait ses regards fixés sur le vitrage de la boutique, comme si un objet effrayant y eût été dessiné.

— Qu'as-tu, citoyenne?.... demanda le maître du logis, qui reparut aussitôt, et tira la dame de sa rêverie en lui tendant une petite boîte de carton couverte en papier bleu.

— Rien, rien, mes amis! répondit-elle d'une voix douce.

Elle leva les yeux sur le pâtissier comme pour lui jeter un regard de remerciement; mais en lui voyant un bonnet rouge sur la tête, elle laissa échapper un cri.

— Vous m'avez trahie?.....

La jeune femme et son mari répondirent par un geste d'horreur, qui fit rougir l'inconnue, soit par honte de les avoir soupçonnés, soit de plaisir.

— Excusez-moi, dit-elle alors avec une

douceur enfantine. Puis, tirant un louis d'or de sa poche, elle le présenta au pâtissier :

— Voici le prix convenu, ajouta-t-elle.

Il y a une indigence que les indigens savent deviner. Le pâtissier et sa femme se regardèrent et se montrèrent la vieille femme en se communiquant une même pensée. Ce louis d'or devait être le dernier. Ses mains tremblaient en l'offrant. Elle le contemplait avec douleur et sans avarice ; mais elle semblait connaître toute l'étendue du sacrifice. Le jeûne et la misère étaient gravés sur sa figure en traits aussi lisibles que ceux de la peur et des habitudes ascétiques. Il y avait dans ses vêtemens des vestiges de magnificence. C'était de la soie usée, une mante propre quoique passée, des dentelles soigneusement raccommodées, haillons de l'opulence. Les marchands, placés entre la

pitié et l'intérêt, commencèrent par soulager leur conscience en paroles.

— Mais, citoyenne, tu parais bien faible.

— Madame aurait-elle besoin de prendre quelque chose?.... reprit la femme en coupant la parole à son mari.

— Nous avons de bien bon bouillon.... dit le pâtissier.

— Il fait si froid, madame aura peut-être été saisie en marchant; mais vous pouvez vous reposer ici et vous chauffer un peu.

— Nous ne sommes pas si noirs que le diable!... s'écria le pâtissier.

Gagnée par l'accent de bienveillance qui animait les paroles du charitable pâtissier, la dame avoua qu'elle avait été suivie par un homme, et qu'elle avait peur de revenir seule chez elle.

— Ce n'est que cela!... reprit l'homme au bonnet rouge. Attends-moi, citoyenne!

Il donna le louis à sa femme, et, mû par cette espèce de reconnaissance qui se glisse dans l'âme d'un marchand quand il reçoit un prix exorbitant d'une marchandise de médiocre valeur, il alla mettre son uniforme de garde national, prit son chapeau, passa son briquet, et reparut sous les armes.

Mais sa femme avait eu le temps de réfléchir; et la réflexion sécha sa bienfaisance comme dans bien d'autres cœurs. Inquiète et craignant de voir son mari s'embarquer dans quelque mauvaise affaire, elle essaya de le tirer par le pan de son habit pour l'arrêter; mais le pâtissier, obéissant à un sentiment de charité, offrit sur-le-champ à la vieille dame de l'escorter.

—Il paraît que l'homme dont la citoyenne a peur est encore à rôder devant la boutique..... dit vivement la jeune femme.

— Je le crains..... répondit naïvement la dame.

—Si c'était un espion! si c'était une conspiration! N'y va pas!... et reprends-lui la boîte.....

Ces paroles, soufflées à l'oreille du pâtissier par sa femme, lui glacèrent le courage impromptu dont il était possédé.

— Mais je m'en vais lui dire deux mots!... et vous en débarrasser sur-le-champ!..... s'écria le pâtissier en ouvrant la porte et sortant avec précipitation.

La vieille dame, passive comme un enfant et presque hébétée, se rassit sur sa chaise.

L'honnête marchand ne tarda pas à reparaître. Son visage, assez rouge de son naturel et enluminé d'ailleurs par le feu du four, était subitement devenu pâle et blême; et une si grande frayeur l'agitait que ses

jambes tremblaient et que ses yeux ressemblaient à ceux d'un homme ivre.

— Veux-tu nous faire couper le cou..... aristocrate?..... s'écria-t-il avec une fureur qui lui glaçait la langue. Songe à nous montrer les talons, ne reparais jamais ici, et ne compte pas sur moi pour te fournir des élémens de conspiration!.....

En achevant ces mots, le pâtissier essaya de reprendre à la vieille dame la pètite boîte qu'elle avait mise dans une de ses poches.

A peine les mains hardies du pâtissier touchèrent-elles ses vêtemens, que l'inconnue, préférant se livrer aux dangers de la route sans autre défenseur que Dieu, plutôt que de perdre ce qu'elle venait d'acheter, retrouva l'agilité de sa jeunesse. Elle s'élança vers la porte, l'ouvrit brusquement et disparut aux yeux de la femme et du mari stupéfaits et tremblans.

Aussitôt que l'inconnue se trouva dehors, elle se mit à marcher avec vitesse; mais ses forces la trahirent bientôt. En effet, elle entendit l'espion par lequel elle était impitoyablement suivie faire crier la neige qu'il pressait de son pas pesant. Elle fut obligée de s'arrêter, il s'arrêta. Elle n'osait ni lui parler ni le regarder, soit par suite de la peur dont elle était saisie, soit par manque d'intelligence. Elle continua son chemin en allant plus lentement, et il ralentit son pas de manière à rester à une distance qui lui permettait de veiller sur elle. Il semblait être l'ombre même de la vieille femme. Neuf heures sonnèrent quand ce couple silencieux repassa devant l'église de Saint-Laurent.

Cependant il est dans la nature de l'âme, même la plus infirme, qu'un sentiment de calme succède à une agitation violente. Ce

fut peut-être par un mouvement de ce genre que l'inconnue, n'éprouvant aucun mal de son prétendu persécuteur, s'imagina que c'était un ami secret empressé de la protéger. Elle réunit toutes les circonstances qui avaient accompagné les apparitions de l'étranger comme pour trouver des motifs plausibles à cette consolante opinion ; et alors il lui plut de reconnaître en lui plutôt de bonnes intentions que de mauvaises. Oubliant l'effroi qu'il venait d'inspirer au pâtissier, elle avança donc d'un pas plus ferme dans les régions supérieures du faubourg Saint-Martin.

Après une demi-heure de marche, elle parvint à une maison située auprès de l'embranchement formé par la rue principale du faubourg et par celle qui mène à la barrière de Pantin. Ce lieu était un des plus déserts de tout Paris. La bise, passant sur les buttes

Saint-Chaumont et de Belleville, sifflait à travers les maisons, ou plutôt les chaumières, semées dans ce vallon presque inhabité. Rien ne peignait mieux la désolation, et cet endroit semblait être l'asile naturel de la misère et du désespoir. L'homme qui s'acharnait à la poursuite de la pauvre créature assez hardie pour traverser nuitamment ces rues silencieuses, parut frappé du spectacle qui s'offrait à ses regards. Il resta pensif, debout et dans une attitude d'hésitation. Il était faiblement éclairé par un réverbère dont la lueur indécise perçait à peine le brouillard; mais la peur donna des yeux à la vieille femme, qui, croyant apercevoir quelque chose de sinistre dans les traits de l'inconnu, sentit ses terreurs se réveiller. Profitant alors de l'espèce d'incertitude qui arrêtait cet homme, elle se glissa dans l'ombre vers la porte de la maison solitaire,

en fit jouer le ressort et disparut avec une rapidité fantasmagorique. Le passant resta immobile occupé à contempler cette maison. Elle offrait en quelque sorte le type des habitations qui rendent si misérable l'aspect des faubourgs de Paris.

Cette bicoque chancelante était bâtie de moellons et revêtue d'une couche de plâtre jaunie, si fortement lézardée, qu'on craignait de la voir tomber au moindre effort du vent. Le toit de tuiles brunes et couvert de mousse s'affaissait en plusieurs endroits de manière à faire croire qu'il allait céder sous le poids de la neige. Chaque étage avait trois fenêtres dont les châssis, pourris par l'humidité et disjoints par l'action du soleil, annonçaient que le froid devait pénétrer dans les chambres. Cette maison isolée ressemblait à une vieille tour que le temps aurait achevé de détruire.

Une faible lumière éclairait les trois croisées qui coupaient irrégulièrement la mansarde par laquelle ce pauvre édifice était terminé; et le reste de la maison se trouvait dans une obscurité complète.

La vieille femme ne monta pas sans peine l'escalier rude et grossier, le long duquel était attachée une corde en guise de rampe. Elle frappa mystérieusement à la porte du logement qui se trouvait dans la mansarde, et alla s'asseoir avec précipitation sur une chaise que lui présenta un vieillard.

— Cachez-vous!..... cachez-vous!..... lui dit-elle; car, quoique nous ne sortions que bien rarement, nos démarches sont connues et nos pas sont épiés.

— Qu'y a-t-il de nouveau?... demanda une autre vieille femme assise auprès du feu.

— L'homme qui rôde autour de la mai-

son depuis quelques jours m'a suivie ce soir!

A ces mots, les trois habitans de ce taudis se regardèrent en laissant paraître sur leurs visages les signes d'une terreur profonde. Le vieillard était le moins agité, peut-être parce qu'il était le plus en danger. Quand on est sous le poids d'un grand malheur ou sous le joug de la persécution, un homme courageux commence pour ainsi dire par faire le sacrifice de lui-même, et ne considère ses jours que comme autant de victoires remportées sur le sort.

Les regards des deux femmes, attachés sur ce vieillard, laissaient facilement deviner qu'il était l'unique objet de leur vive sollicitude.

— Pourquoi désespérer de Dieu, mes sœurs? dit-il d'une voix sourde, mais onctueuse. Nous chantions ses louanges au mi-

lieu des cris que poussaient les assassins et les mourans au couvent des Carmes. S'il a voulu que je fusse sauvé de cette boucherie, c'est sans doute pour me réserver à une destinée que je dois accepter sans murmure. Dieu protége ses lévites, il peut en disposer à son gré. C'est de vous et non de moi qu'il faut s'occuper.

— Non, dirent les deux vieilles femmes.

— Une fois que je me suis vue hors de l'abbaye de Chelles, je me suis considérée comme morte.... s'écria celle des deux religieuses qui était assise au coin de la cheminée.

— Voici, reprit celle qui arrivait, et qui tendit la petite boîte au prêtre, voici les hosties.... Mais, s'écria-t-elle, j'entends monter les degrés!...

A ces mots tous trois se mirent à écouter. Le bruit cessa.

—Ne vous effrayez pas, dit le prêtre, si quelqu'un essaie de parvenir jusqu'à vous. Une personne sur la fidélité de laquelle nous pouvons compter a dû prendre toutes ses mesures pour passer la frontière, et viendra chercher les lettres que j'ai écrites au duc de Lorge et au marquis de Béthune, afin qu'ils puissent aviser aux moyens de vous arracher à cet affreux pays, et à la mort ou à la misère qui vous y attendent.

— Vous ne nous suivrez donc pas? s'écrièrent doucement les deux religieuses en manifestant une sorte de désespoir.

—Ma place est là où il y a des victimes!... dit le prêtre avec simplicité.

Elles se turent et regardèrent leur hôte avec une admiration de béate.

— Sœur Marthe, dit-il en s'adressant à la religieuse qui avait été chercher les hosties,

cet envoyé devra répondre *Fiat voluntas* au mot *Hosanna.*

— Il y a quelqu'un dans l'escalier! s'écria l'autre religieuse en ouvrant une cachette habilement pratiquée sous le toit.

Cette fois, il fut facile d'entendre, au milieu du plus profond silence, les pas d'un homme qui faisait retentir les marches couvertes de callosités produites par de la boue durcie. Le prêtre se coula péniblement dans une espèce d'armoire, et la religieuse jeta quelques hardes sur lui.

— Vous pouvez fermer, sœur Agathe!... dit-il d'une voix étouffée.

A peine le prêtre était-il caché que trois coups frappés sur la porte firent tressaillir les deux saintes filles; et elles se consultèrent des yeux sans oser prononcer une parole.

Elles paraissaient avoir toutes deux une

soixantaine d'années. Séparées du monde depuis quarante ans, elles étaient comme des plantes habituées à l'air d'une serre et qui meurent si on les en sort. Habituées à la vie du couvent, elles n'en pouvaient pas concevoir d'autre. Un matin, leurs grilles ayant été brisées, elles avaient frémi de se trouver libre. On peut aisément se figurer l'espèce d'imbécillité factice que les événemens de la révolution avaient produite dans leurs âmes innocentes. Incapables d'accorder leurs idées claustrales avec les difficultés de la vie, et ne comprenant même pas leur situation, elles ressemblaient à des enfans dont on avait pris soin jusqu'alors, et qui, abandonnés par leur providence maternelle, priaient au lieu de crier. Aussi, devant le danger qu'elles prévoyaient en ce moment, elles demeurèrent muettes et passives, ne connaissant

d'autre défense que la résignation chrétienne.

Interprétant ce silence à sa manière, l'homme qui demandait à entrer ouvrit la porte et se montra tout à coup. Les deux religieuses frémirent en reconnaissant en lui le personnage qui, depuis cinq ou six jours, rôdait autour de leur maison, et semblait prendre des informations sur leur compte. Elles restèrent immobiles en le contemplant avec une curiosité inquiète, à la manière des enfans sauvages qui examinent silencieusement les étrangers.

Cet homme était de moyenne taille et un peu gros; mais rien dans sa démarche, dans son air ni dans sa physionomie n'indiquait un méchant homme. Il imita l'immobilité des religieuses et promena lentement ses regards sur la chambre où il se trouvait.

Deux nattes de paille posées sur des planches semblaient servir de lit aux deux religieuses. Une seule table était au milieu de la chambre. Il y avait dessus un chandelier de cuivre, quelques assiettes, trois couteaux et un pain rond. Le feu de la cheminée était très-modeste, et quelques morceaux de bois entassés dans un coin attestaient la pauvreté des deux recluses. Les murs, enduits d'une couche de peinture très-ancienne, prouvaient le mauvais état de la toiture; car des taches, semblables à des filets bruns, indiquaient les infiltrations des eaux pluviales. Une relique, sans doute sauvée du pillage de l'abbaye de Chelles, était placée sur le manteau de la cheminée. Trois chaises, deux coffres et une mauvaise commode achevaient l'ameublement de cette pièce. Une porte pratiquée auprès de la cheminée faisait con-

jecturer qu'il existait une seconde chambre.

L'inventaire de cette cellule fut fait en deux secondes par le personnage qui s'était introduit sous des auspices aussi sinistres au sein de ce ménage. Un sentiment de commisération se peignit sur sa figure, et il jeta un regard de bienveillance sur les deux filles. Il paraissait au moins aussi embarrassé qu'elles, et l'étrange silence dans lequel ils demeurèrent tous trois dura une minute environ. Mais il finit par deviner la faiblesse morale et l'inexpérience des deux pauvres créatures, et alors il leur dit d'une voix qu'il essaya d'adoucir :

— Je ne viens point ici en ennemi, citoyen..... Il s'arrêta et se reprit pour dire : mes sœurs. S'il vous arrivait quelque malheur, croyez que je n'y aurais pas contribué. J'ai une grâce à réclamer de vous....

Elles gardèrent toujours le silence.

—Si je vous importunais, si.... je vous gênais, parlez librement.....Je me retirerais; mais sachez que je vous suis tout dévoué...., que s'il est quelque bon office que je puisse vous rendre, vous pouvez m'employer sans crainte....

Il y avait un tel accent de vérité dans ces paroles, que la sœur Agathe, celle des deux religieuses qui appartenait à la maison de Béthune, et dont les manières semblaient annoncer qu'elle avait autrefois connu l'éclat des fêtes et respiré l'air de la cour, s'empressa de lui indiquer une des chaises comme pour le prier de s'asseoir. L'inconnu manifesta une sorte de joie mêlée de tristesse en comprenant ce geste, et attendit pour prendre place que les deux respectables filles fussent assises.

—Vous avez donné asile, reprit-il, à un vénérable prêtre non assermenté, qui a mi-

raculeusement échappé aux massacres des Carmes....

— *Hosanna!*... dit la sœur Agathe en interrompant l'étranger et le regardant avec une inquiète curiosité.

— Il ne se nomme pas ainsi, je crois.... répondit-il.

— Mais, Monsieur, dit vivement la sœur Marthe, nous n'avons pas de prêtre ici, et....

— Il faudrait alors avoir plus de soin et de prévoyance.... répliqua doucement l'étranger en avançant le bras vers la table et y prenant un bréviaire. Je ne pense pas que vous sachiez le latin, et....

Il ne continua pas, car l'émotion extraordinaire qui se peignit sur les figures des deux pauvres religieuses lui fit craindre d'avoir été trop loin. Elles étaient tremblantes et leurs yeux s'emplirent de larmes.

— Rassurez-vous, leur dit l'inconnu d'une

voix franche, je sais le nom de votre hôte et les vôtres. Il y a cinq jours que je suis instruit de votre détresse et de votre dévouement pour le vénérable abbé de...

— Chut!... dit naïvement sœur Agathe en mettant un doigt sur ses lèvres.

—Vous voyez, mes sœurs, que, si j'avais conçu l'horrible dessein de vous trahir, j'aurais déjà pu l'accomplir plus d'une fois....

En entendant ces paroles, le prêtre se dégagea de sa prison et reparut au milieu de la chambre.

— Je ne saurais croire, Monsieur, dit-il à l'inconnu, que vous soyez un de nos persécuteurs, et je me fie à vous.... Que voulez-vous de moi?....

La sainte confiance du prêtre, la noblesse répandue dans tous ses traits auraient désarmé des assassins. Le mystérieux personnage qui était venu animer cette scène

de misère et de résignation contempla un moment le groupe que formaient ces trois êtres; et, prenant un ton de confidence, il s'adressa au prêtre en ces termes :

— Mon père, je venais vous supplier de célébrer une messe mortuaire pour le repos de l'âme... d'un.... d'une personne dont le corps ne reposera jamais dans la terre sainte...

Le prêtre frissonna involontairement. Les deux religieuses ne comprenant pas encore de qui l'inconnu voulait parler, restèrent le cou tendu, le visage tourné vers les deux interlocuteurs, dans une attitude de curiosité.

L'ecclésiastique examina l'étranger. Une anxiété non équivoque était peinte sur sa figure et ses regards exprimaient d'ardentes supplications.

—Eh bien, répondit le prêtre, ce soir, à minuit, revenez, et je serai prêt à célébrer

le seul service funèbre que nous puissions offrir en expiation du crime....

L'inconnu tressaillit, mais une satisfaction tout à la fois douce et grave parut triompher d'une douleur secrète; et, après avoir respectueusement salué le prêtre et les deux saintes filles, il disparut en témoignant une sorte de reconnaissance muette, qui fut comprise par ces trois âmes généreuses.

Environ deux heures après cette scène, l'inconnu revint; et, après avoir discrètement frappé à la porte du grenier, il fut introduit par mademoiselle de Charost. Elle le conduisit dans la seconde chambre de ce modeste réduit, où tout avait été préparé pour la cérémonie.

Entre deux tuyaux de cheminée, les deux religieuses avaient apporté la vieille commode vermoulue dont les contours antiques étaient ensevelis sous un devant

d'autel en moire verte. Un grand crucifix d'ébène et d'ivoire attaché sur le mur jaune en faisait ressortir toute la nudité et attirait nécessairement les regards. Quatre petits cierges fluets que les sœurs avaient réussi à fixer sur cet autel improvisé en les scellant dans de la cire chaude qui s'était refroidie subitement, jetaient une lueur pâle et mal réfléchie par le mur. Cette faible lumière éclairait à peine le reste de la chambre; mais, en ne donnant son éclat qu'aux choses saintes, elle ressemblait à un rayon tombé du ciel sur cet autel sans ornement. Le carreau était humide. Le toit, qui, de deux côtés, s'abaissait rapidement, comme dans les greniers, avait quelques lézardes par lesquelles passait un vent glacial. Rien n'était moins pompeux, et cependant rien peut-être ne fut plus solennel que cette cérémonie lugubre. Un profond silence, qui

aurait permis d'entendre le plus léger cri proféré sur la route d'Allemagne, répandait une sorte de majesté sombre sur cette scène nocturne; et la grandeur de l'action contrastait si fortement avec la pauvreté des choses, qu'il en résultait un sentiment d'effroi religieux.

De chaque côté de l'autel, les deux vieilles recluses étaient agenouillées sur la tuile octogone du plancher; et sans s'inquiéter de son humidité mortelle, elles priaient de concert avec le prêtre, qui, revêtu de ses habits pontificaux, disposait un calice d'or orné de pierres précieuses, vase sacré sauvé sans doute du pillage de l'abbaye de Chelles. Puis, auprès de ce ciboire, monument d'une royale magnificence, l'eau et le vin destinés au saint sacrifice étaient contenus dans deux verres à peine dignes du dernier cabaret. Faute

de missel, le prêtre avait posé son bréviaire sur un coin de l'autel. Une assiette commune était préparée pour le lavement des mains innocentes et pures de sang. Tout était immense, mais petit; pauvre, mais noble; profane et saint tout à la fois.

L'inconnu vint pieusement s'agenouiller entre les deux religieuses. Mais tout à coup, apercevant un crêpe au calice et au crucifix, car, n'ayant rien pour annoncer la destination de cette messe funèbre, on avait mis Dieu même en deuil, il fut assailli d'un souvenir si puissant, que des gouttes de sueur se formèrent sur son large front.

Les quatre silencieux acteurs de cette scène se regardèrent alors mystérieusement; puis leurs âmes, agissant à l'envi les unes sur les autres, se communiquèrent ainsi leurs sentimens et se confondirent dans une commisération religieuse.

Il semblait que leur pensée eût évoqué le martyr dont les restes avaient été dévorés par de la chaux vive, et que son ombre fût devant eux dans toute sa majesté. Ils célébraient un *obit* sans le corps du défunt. Sous ces tuiles et ces lattes disjointes quatre chrétiens allaient intercéder auprès de Dieu pour un roi de France, et faire son convoi sans cercueil. C'était le plus pur de tous les dévouemens, un acte étonnant de fidélité accompli sans arrière-pensée ; c'était, aux yeux de Dieu, comme le verre d'eau qui balance les plus grandes vertus. Toute la Monarchie était là, dans les prières d'un prêtre, de deux pauvres filles ; et peut-être aussi la Révolution était-elle représentée par cet homme dont la figure trahissait trop de remords pour ne pas croire qu'il accomplissait les vœux d'un immense repentir.

Au lieu de prononcer les paroles latines :

— *Introibo ad altare Dei*, etc.,

le prêtre, par une inspiration divine, regarda les trois assistans qui figuraient la France chrétienne, et leur dit :

— Nous allons entrer dans le sanctuaire de Dieu!....

A ces paroles jetées avec une onction pénétrante, une sainte frayeur saisit l'assistant et les deux religieuses. Sous les voûtes de Saint-Pierre de Rome, Dieu ne se serait pas montré plus majestueux qu'il le fut alors dans cet asile de la misère aux yeux de ces chrétiens; tant il est vrai qu'entre l'homme et lui tout intermédiaire semble inutile, et qu'il ne tire sa grandeur que de lui-même.

La ferveur de l'inconnu était vraie. Aussi le sentiment qui unissait les prières de ces quatre serviteurs de Dieu et du Roi fut-il

unanime. Les paroles saintes retentissaient comme une musique céleste au milieu du silence. Il y eut un moment où les pleurs gagnèrent l'inconnu. Ce fut au *Pater noster.*

Le prêtre y ajouta cette prière latine, qui fut sans doute comprise par l'étranger :

Et remitte scelus regicidis sicut Ludovicus eis remisit semetipse.

Et pardonnez aux régicides comme Louis XVI leur a pardonné lui-même.

Les deux religieuses virent deux grosses larmes tracer un chemin humide le long des joues mâles de l'inconnu et tomber sur le plancher.

L'office des morts fut récité. Le *Domine salvum fac regem*, chanté à voix basse, attendrit ces fidèles royalistes. Ils pensèrent que l'enfant-roi pour lequel ils suppliaient en ce moment le Très-Haut était captif entre les mains de ses ennemis.

Quand le service funèbre fut terminé, le prêtre fit un signe aux deux religieuses, qui se retirèrent. Aussitôt qu'il se trouva seul avec l'inconnu, il alla vers lui d'un air doux et triste ; puis il lui dit d'une voix paternelle :

— Mon fils, si vous avez trempé vos mains dans le sang du roi-martyr, confiez-vous à moi.... Il n'est pas de faute qui, aux yeux de Dieu, ne soit effacée par un repentir aussi touchant et aussi sincère que le vôtre paraît l'être.

Aux premiers mots prononcés par l'ecclésiastique, l'étranger laissa échapper un mouvement de terreur involontaire ; mais reprenant une contenance calme et regardant avec assurance le prêtre étonné :

— Mon père, lui dit-il d'une voix visiblement altérée, nul n'est plus innocent que moi du sang versé....

— Je dois vous croire!... dit le prêtre.

Il fit une pause pendant laquelle il examina derechef son pénitent. Puis, persistant à le prendre pour un de ces peureux conventionnels qui livrèrent une tête inviolable et sacrée, afin de conserver la leur, il reprit d'une voix grave :

— Songez, mon enfant, qu'il ne suffit pas, pour être absous de ce grand crime, de n'y avoir pas coopéré. Ceux qui, pouvant défendre le roi, ont laissé leur épée dans le fourreau, auront un compte bien lourd à rendre devant le roi des cieux..... Oh! oui, ajouta le vieux prêtre en agissant la tête de droite à gauche par un mouvement expressif, oui, bien lourd!... car en restant oisifs, ils sont devenus les complices involontaires de cet épouvantable forfait....

— Vous croyez, demanda l'inconnu stupéfait, qu'une participation indirecte

sera punie,... Le soldat qui a été commandé pour former la haie est-il donc coupable?...

Le prêtre demeura indécis.

Heureux de l'embarras dans lequel il mettait ce puritain de la royauté en le plaçant entre le dogme de l'obéissance passive qui doit, selon les partisans de la monarchie, dominer les codes militaires, et le dogme tout aussi important qui consacre le respect dû à la personne des rois, l'étranger s'empressa de voir dans l'hésitation du prêtre une solution favorable à des doutes par lesquels il paraissait tourmenté. Puis, pour ne pas laisser le vénérable janséniste réfléchir plus long-temps, il lui dit :

— Je rougirais de vous offrir un salaire quelconque du service funéraire que vous venez de célébrer pour le repos de l'âme du roi et pour l'acquit de ma conscience. On ne peut payer une chose inestimable que

par une offrande qui soit aussi hors de prix. Daignez donc accepter, Monsieur, le don que je vous fais d'une sainte relique.... Un jour viendra peut-être où vous en comprendrez la valeur....

En achevant ces mots l'étranger présentait à l'ecclésiastique une petite boîte extrêmement légère. Le prêtre la prit involontairement pour ainsi dire; car la solennité des paroles de cet homme, le ton qu'il y mit, le respect avec lequel il tenait cette boîte l'avaient plongé dans une profonde surprise.

Alors ils rentrèrent dans la pièce où les deux religieuses les attendaient.

— Vous êtes, leur dit l'inconnu, dans une maison dont le propriétaire, Mucius Scævola, ce plâtrier qui habite le premier étage, est célèbre dans la section par son patriotisme; mais il est secrètement attaché

aux Bourbons. Jadis il était piqueur de M. le prince de Conti, et il lui doit sa fortune. En ne sortant pas de chez lui, vous êtes plus en sûreté ici qu'en aucun lieu de la France. Restez-y. Des âmes pieuses veilleront à vos besoins, et vous pourrez attendre sans danger des temps moins mauvais.

Dans un an, au 21 janvier... (en prononçant ces derniers mots il ne put dissimuler un mouvement involontaire), si vous adoptez ce triste lieu pour asile, je reviendrai célébrer avec vous la messe expiatoire....

Il n'acheva pas. Il salua les muets habitans du grenier, jeta un dernier regard sur les symptômes qui déposaient de leur indigence, et il disparut.

Pour les deux innocentes religieuses, une semblable aventure avait tout l'intérêt d'un roman. Aussi dès que le vénérable abbé les instruisit du mystérieux présent si solen-

nellement fait par cet homme, la boîte fut placée par elles sur la table, et les trois figures inquiètes, faiblement éclairées par la chandelle, trahirent une indescriptible curiosité. Mademoiselle de Charost y trouva un long mouchoir de batiste très-fine. Il était souillé par quelques taches de sueur. Après l'avoir examiné tous trois à la lumière avec une attention scrupuleuse, ils y reconnurent de petits points presque noirs et clair-semés, comme si le linge avait reçu des éclaboussures.

— C'est du sang!... dit le prêtre d'une voix profonde.

Les deux sœurs laissèrent tomber la relique prétendue avec horreur.

Pour ces deux âmes naïves, le mystère dont s'enveloppait l'étranger devint inexplicable. Quant au prêtre, dès ce jour il ne tenta même pas de se l'expliquer.

Les trois prisonniers ne tardèrent pas à s'apercevoir, même au plus fort de la terreur, qu'une main puissante était étendue sur eux. D'abord, ils reçurent du bois et des provisions; puis, les deux religieuses devinèrent qu'une femme était associée à leur protecteur, quand on leur envoya du linge et des vêtemens qui pouvaient leur permettre de sortir sans être remarquées par les modes aristocratiques des habits qu'elles avaient été forcées de conserver. Enfin Mucius Scævola leur donna deux cartes civiques.

Souvent des avis nécessaires à la sûreté du prêtre leur parvinrent par des voies détournées, mais ils reconnurent une telle opportunité dans ces conseils, qu'ils ne pouvaient être donnés que par une personne initiée aux secrets de l'état.

Malgré la famine qui pesa sur Paris, ils

trouvèrent à la porte de leur taudis des rations de *pain blanc* qui y étaient régulièrement apportées par des mains invisibles. Cependant ils crurent reconnaître dans Mucius Scævola le mystérieux agent de cette bienfaisance toujours aussi ingénieuse qu'intelligente.

Les nobles habitans du grenier ne pouvaient pas douter que leur protecteur ne fût le personnage qui était venu faire célébrer la messe expiatoire dans la nuit du 27 janvier 1793. Aussi devint-il l'objet d'un culte tout particulier pour ces trois êtres, qui n'espéraient qu'en lui et ne vivaient que par lui. Ils avaient ajouté pour lui des prières spéciales dans leurs prières. Soir et matin, ces âmes pieuses formaient des vœux pour son bonheur, pour sa prospérité, pour son salut. Elles suppliaient Dieu d'éloigner de lui toutes embûches, de le délivrer

de ses ennemis et de lui accorder une vie longue et paisible.

Leur reconnaissance étant, pour ainsi dire, renouvelée tous les jours, s'allia nécessairement à un sentiment de curiosité qui devint plus vif de jour en jour. Les circonstances qui avaient accompagné l'apparition de l'étranger étaient l'objet de leurs conversations. Ils formaient mille conjectures sur lui, et c'était un bienfait d'un nouveau genre que la distraction dont il était le sujet pour eux. Ils se promettaient bien de ne pas le laisser échapper à leur amitié le soir où il reviendrait, selon sa promesse, célébrer le triste anniversaire de la mort de Louis XVI. Cette nuit, si impatiemment attendue, arriva enfin.

A minuit, le bruit des pas pesans de l'inconnu retentit dans le vieil escalier de bois. La chambre avait été parée pour le rece-

voir. L'autel était dressé. Cette fois, les sœurs ouvrirent la porte d'avance, et toutes deux s'empressèrent d'éclairer l'escalier. Mademoiselle de Charost descendit même quelques marches pour voir plus tôt son bienfaiteur.

—Venez, lui dit-elle d'une voix émue et affectueuse, venez.... l'on vous attend.

L'homme leva la tête, jeta un regard sombre sur la religieuse, et ne répondit pas. Elle sentit comme un vêtement de glace tomber sur elle et garda le silence. L'inconnu entra; et, à son aspect, la reconnaissance et la curiosité expirèrent dans tous les cœurs. Il était peut-être moins froid, moins taciturne, moins terrible qu'il le parut à ces âmes que l'exaltation de leurs sentimens disposait aux épanchemens de l'amitié; Les trois pauvres prisonniers comprirent que cet homme voulait rester un

étranger pour eux, et ils se résignèrent. Le prêtre crut remarquer, sur les lèvres de l'inconnu, un sourire promptement réprimé au moment où il s'aperçut des apprêts qui avaient été faits pour le recevoir. Il entendit la messe, pria, et disparut, après avoir répondu par quelques mots de politesse négative à l'invitation que lui fit mademoiselle de Charost, de partager une petite collation qu'elle avait préparée.

Jusqu'à ce que le culte catholique eût été rétabli par le premier consul, la messe expiatoire se célébra mystérieusement dans le grenier.

Quand les religieuses et l'abbé purent se montrer sans crainte, ils ne revirent plus l'inconnu. Cet homme resta dans leur souvenir comme une énigme.

Les deux sœurs trouvèrent bientôt des secours dans leurs familles, dont quelques

membres obtinrent d'être radiés de la liste des émigrés. Elles quittèrent leur asile; et Bonaparte, exécutant les décrets de l'assemblée constituante, leur assigna les pensions qui leur étaient dues. Elles rentrèrent alors au sein de leurs familles et y reprirent leurs habitudes monastiques.

Le prêtre, qui, par sa naissance, pouvait prétendre à un évêché, resta dans Paris, et y devint le directeur des consciences de quelques familles aristocratiques du faubourg Saint-Germain. La famille de M... lui prodigua les soins d'une touchante hospitalité. Si, au bout de quelques années, il ne perdit pas le souvenir de l'aventure à laquelle il devait la vie, du moins il n'en parlait plus, occupé qu'il était des graves intérêts que le règne de Napoléon soulevait alors.

Vers la fin du mois de....., de l'année 180..,

les parties de wisth venaient de finir dans le salon de M. de M***, et après le départ de quelques personnes, il ne se trouvait plus autour du feu, vers onze heures et demie du soir, que deux ou trois amis intimes de la maison.

Après avoir commencé à parler de Napoléon, ces anciens gentilshommes osèrent se communiquer leurs regrets sur la chute du trône légitime. Insensiblement, la conversation roula sur les malheurs de la révolution. Tous les assistans avaient émigré. Dans cette discussion, souvent le vieil abbé de Marolles redressait quelques erreurs et prenait la défense de plus d'un révolutionnaire, non sans regarder avec attention autour de lui, comme pour s'assurer que les séditieuses paroles de ses interlocuteurs et les vœux monarchiques de deux ou trois vieilles femmes n'étaient

point entendus par les oreilles que la police de Fouché clouait à toutes les murailles.

La prudence de l'abbé excita quelques moqueries, et l'on finit par le prier de raconter, pour deux ou trois personnes qui ne connaissaient pas ses aventures, les circonstances bizarres à la faveur desquelles il avait échappé aux massacres de septembre et à la terreur.

—J'ai été placé plus près que vous de la révolution, de sorte que je crois être mieux à même de la juger, dit l'abbé de Marolles. Je suis resté pendant toute la terreur enfermé dans un petit réduit où je me réfugiai le 3 septembre.....

Après cet exorde, l'abbé raconta les détails de son arrestation et ceux de la terrible journée du 2 septembre 1792. Le récit des massacres et celui de son évasion firent moins d'impression que l'aventure myste-

rieuse dont les principales circonstances viennent d'être rapportées.

Quoique l'abbé de Marolles fût bien vivant et devant elles, les personnes qui composaient l'auditoire ne purent s'empêcher de frémir quand le prêtre leur peignit l'angoisse à laquelle il avait été en proie en écoutant monter, sur les minuit, l'inconnu auquel il avait si imprudemment promis de dire la messe, en janvier 1793. Les dames respiraient à peine, et tous les yeux étaient fixés sur la tête blanche du narrateur.

Une des douairières tressaillit et jeta un cri en entendant le bruit d'un pas lourd et pesant qui retentit en ce moment dans le salon voisin. Un laquais arriva jusqu'au cercle silencieux formé par la société devant l'antique cheminée.

— Que voulez-vous, Joseph? demanda

brusquement M. de M*** à son domestique.

— Il y a dans l'antichambre une personne qui désire parler à M. de Marolles, répondit-il.

Tout le monde se regarda, comme si ce message avait rapport au récit de l'abbé.

— Informe-toi du motif de sa visite, sache de quelle part il vient, dit M. de Marolles à Joseph.

Le domestique s'en alla, mais il revint sur-le-champ.

— Monsieur, répondit-il à l'abbé, ce jeune homme m'a prié de vous dire qu'il est envoyé par celui qui vous a remis une relique en 1793.....

Le prêtre tressaillit, et cette réponse excita vivement la curiosité des personnes qui savaient l'histoire de la messe myste-

rieuse. Chacun semblait pressentir, comme l'abbé, que le dénouement de cette aventure était prochain.

— Comment, lui dit madame de M***, vous allez suivre, à cette heure, un inconnu?... Au moins questionnez-le.... sachez pourquoi.....

Ces observations parurent d'autant plus sages que chacun désirait voir le messager.

L'abbé fit un signe, et le laquais alla chercher l'inconnu. Les dames virent entrer un jeune homme de très-bon ton, et qui leur parut avoir de fort bonnes manières. Il était décoré de la croix de la légion d'honneur. Toutes les inquiétudes se calmèrent.

— Monsieur, lui dit l'abbé de Marolles, puis-je savoir pour quel motif la personne qui vous envoie me fait demander à une

heure aussi indue?... Mon âge ne me permet pas...

L'abbé s'arrêta sans achever sa phrase.

Le jeune homme ayant attendu un moment comme pour ne pas interrompre le vieillard, lui répondit :

— Cette personne, monsieur, est à l'extrémité, et désire vous entretenir.

Le prêtre se leva tout à coup et suivit le jeune ambassadeur, qui fit à la compagnie un salut empreint de cette grâce sans apprêt, fruit d'une éducation soignée.

L'abbé de Marolles trouva auprès du perron de l'hôtel une voiture dans laquelle le jeune homme était probablement venu. Le trajet fut très-long, car l'abbé traversa presque tout Paris. Quand il arriva au Pont-Neuf, il essaya d'entamer la conversation

avec son compagnon, qui gardait un profond silence.

— Vous êtes peut-être le fils de la personne chez laquelle nous nous rendons? demanda-t-il.

— Non, monsieur, répondit l'inconnu; mais il m'a rendu de tels services que je puis le regarder comme mon second père....

— Il paraît qu'il est très-bienfaisant? reprit l'abbé.

— Oh! monsieur, Dieu seul peut savoir les services qu'il a rendus. Quant à ce qui me regarde, il a sauvé ma mère de l'échafaud, la veille du 9 thermidor...

— Je lui dois aussi beaucoup!... dit l'abbé. — Mais vous le connaissez?... ajouta-t-il.

— Oui, répondit le jeune homme; et l'inflexion traînante avec laquelle il pro-

nonça ce mot, marquait un étonnement profond.

Alors les deux voyageurs gardèrent mutuellement le silence. L'inconnu avait compris que l'abbé ignorait le nom de l'homme chez lequel ils se rendaient; et, respectant un secret qui ne lui appartenait pas, il se promettait de ne pas le trahir. De son côté, M. de Marolles avait deviné, au seul accent de la voix de son compagnon, qu'il y avait un mystère à découvrir là où il allait, mais que son compagnon serait discret.

L'ecclésiastique chercha une question insidieuse à faire; mais ils arrivèrent avant qu'il l'eût trouvée, car c'est souvent quand on veut avoir de la finesse et de l'esprit, qu'on en a le moins. Le vénérable prêtre voulut voir, dans l'infirmité de son moral, une sorte de châtiment de l'intention malicieuse et de la curiosité qu'il avait eues.

La voiture s'arrêta dans une rue assez déserte et devant une maison de peu d'apparence. Le jeune guide de l'ecclésiastique lui fit traverser un jardin qui se trouvait derrière le corps de logis bâti sur la rue, et ils parvinrent ensemble à une petite maison. Ce bâtiment avait un air de propreté qui annonçait une certaine aisance. L'abbé monta un escalier assez élégant et entra dans un appartement très-bien décoré.

Il trouva dans le salon une famille en pleurs. A l'aspect des objets d'art épars autour de lui, il ne douta pas qu'il ne fût chez un homme riche. Il aperçut un piano, des tableaux, des gravures, et des meubles fort beaux. Il fut salué silencieusement et avec respect. Son jeune introducteur, qui s'était empressé d'aller dans la chambre voisine, revint lui annoncer que rien ne s'opposait à ce qu'il remplît les tristes et consolantes

obligations que lui imposait son ministère.

Un mouvement de curiosité involontaire s'empara de l'abbé. En se dirigeant vers la chambre funèbre, il présuma que dans ce moment il allait pénétrer le mystère dont l'inconnu s'était enveloppé jadis. A l'approche du prêtre, le moribond fit un signe impérieux à ceux dont il était entouré, et trois personnes sortirent de la chambre.

Le vieux prêtre, s'attendant à des aveux intéressans, demeura seul avec son pénitent. Une lampe éclairait d'un jour doux le lit où gisait l'inconnu, de sorte que l'abbé put facilement reconnaître en lui son ancien bienfaiteur. Il paraissait calme, résigné, et fit signe à l'ecclésiastique de s'approcher.

— Monsieur, lui dit-il d'une voix affaiblie, je crois être en droit de réclamer de vous un service que je regarde comme im-

portant pour moi, et qui ne vous obligera, j'espère, à aucun devoir pénible.

Là, il s'interrompit pour prier le prêtre de prendre un paquet soigneusement cacheté qui se trouvait sur une table.

— Ces papiers, reprit-il, contiennent des observations et des documens qui ne doivent être appréciés, que par une personne d'honneur, de probité, et qui n'appartienne pas à ma famille. Le zèle, des considérations d'orgueil ou des tentations qu'on ne saurait prévoir, peuvent abuser des cœurs intéressés à la mémoire d'un père, d'un ami, d'un parent. Mais en vous les confiant, je crois les remettre à la seule personne que je connaisse en état d'apprécier ces écrits à leur juste valeur. J'aurais pu les brûler; mais quel est l'homme, si bas que l'ait placé le sort, qui ne prétende à l'estime

de ses semblables?... Je vous en constitue donc le seul maître. Un jour viendra peut-être où *nous* pourrons être jugés ici-bas, comme je vais l'être au tribunal de Dieu! Acceptez-vous ce fidei-commis?...

L'abbé inclina la tête en signe d'assentiment; et, après avoir appris du malade qu'il avait reçu tous les secours de la religion, il crut lire dans ses regards le désir de voir sa famille.

Alors il lui adressa quelques paroles de consolation, le gronda très-affectueusement de n'avoir pas réclamé une plus grande récompense des services qu'il lui avait rendus, puis il sortit. Deux personnes de la famille accompagnèrent et éclairèrent le vieux prêtre jusqu'à la porte où la voiture l'attendait.

Quand l'abbé se trouva seul dans la rue, il regarda autour de lui pour reconnaître le quartier où il se trouvait.

—Connaissez-vous le nom de la personne qui demeure ici? demanda-t-il au cocher.

— Monsieur ne sait pas d'où il sort?... répliqua l'homme en manifestant un étonnement profond.

— Non, dit l'abbé.

—C'est la maison de l'*exécuteur public*.

Quelques jours après cette scène, mademoiselle de Charost, qui depuis long-temps était souffrante, succomba; et l'abbé de Marolles rendit les derniers devoirs à sa vieille et fidèle amie. Le convoi modeste de l'ancienne religieuse de l'abbaye de Chelles rencontra dans la rue des Amandiers un autre convoi, à la suite duquel il marcha.

Au détour que les enterremens furent obligés de faire au bout de la rue des Amandiers, l'abbé de Marolles, mettant, par curiosité, la tête à la portière de son ca-

rosse noir, remarqua un concours immense de peuple suivant à pied un corbillard très-simple qu'il reconnut pour être celui des pauvres. En mettant pied à terre, l'abbé, obéissant à la voix d'un pressentiment assez naturel, voulut apprendre le nom d'une personne qui paraissait si vivement regrettée. Une vieille femme lui répondit, en témoignant une affliction très-vive, que c'était M. Sanson.

En 1818 l'abbé de Marolles mourut dans un âge si avancé, que, pendant les derniers momens de sa vie, il ne conserva pas toutes ses facultés morales, de sorte que les manuscrits testamentaires de l'exécuteur des hautes œuvres tombèrent entre les mains de collatéraux intéressés qui en disposèrent. Comme ces écrits n'avaient d'intérêt que

par leur authenticité, et qu'ils n'en pouvaient recevoir que du consentement tacite de la famille qu'ils concernaient, ils restèrent inédits jusqu'au moment où les parties intéressées furent convaincues que cette publication serait faite avec tous les ménagemens réclamés par un ouvrage de ce genre. L'écriture ayant été soigneusement vérifiée, nul doute ne s'est élevé sur ces papiers de famille.

Le simple récit de ces faits historiques assez curieux, que plus d'une personne est encore à même d'attester et qui ne devaient nécessairement pas se trouver dans les Mémoires qu'on va lire, a paru former l'introduction la plus naturelle qu'ils pussent avoir.

MÉMOIRES

DE SANSON.

CHAPITRE PREMIER.

Les races maudites. — Les parias. — Les castes et les préjugés. — La loi. — Les chirurgiens et les médecins. — Le corps social impérissable. — Le commandement de Dieu. — Le juge et moi. — Ma solitude. — Je me fais peur. — Avant, pendant et après. — Le retour au logis. — L'infamie. — Les exécuteurs exécrés. — Possibilité du salut de Louis XVI. — Une visite au Temple de la Gloire. — Le petit homme. — L'échanson du désert. — Napoléon et moi. — Je demande l'abolition de la peine de mort. — Un mot terrible.

Il est des hommes dont la voie est tracée; du commencement à la fin, leur existence suit une ligne droite : ce qu'ils ont fait hier, ils le font aujourd'hui, ils le feront demain, ils le feront toujours. Telle est l'histoire de toutes les prédestinations sociales; et les enfans subissent la loi des ancêtres, parce que la société se

complaît dans ses formes, parce qu'elle a fait des cases pour des individualités, et qu'il est des individualités pour lesquelles elle n'a point fait de cases.

Combien de races maudites ne compte-t-on pas sur la terre! Combien aussi de races privilégiées! Qui me révélera le principe de la noblesse, et m'apprendra sur quoi se fonde la réprobation? J'ai dû réfléchir à toutes ces choses; je les ai méditées, et, entre l'honneur du monde et son infamie, ma pensée ne s'exerce jamais sans amertume.

Pauvre paria, pourquoi ta caste est-elle proscrite? Pourquoi ta vertu même ne peut-elle te racheter de la souillure originelle? Tu es emprisonné dans l'opprobre de ta naissance, et tu t'enorgueillis de ton père, parce que ton père était honnête; et cette vénération filiale est un lien de plus, mais un lien qui t'est cher, un lien que tu ne romprais pas, lors même qu'il te serait permis de le faire. Où irais-tu? Que deviendrais-tu? Après toi traîneras-tu ta mère, tes frères, tes sœurs; les renieras-tu? Reste au milieu d'eux; ils t'aiment,

ils te recherchent; les autres te repousseront: l'isolement, c'est la mort.

Partout, je crois, excepté à quelques milliers de lieues d'ici, sur les confins de la Chine, dans le voisinage de la grande muraille, les descendans de la tribu de Juda sont honnis et rejetés du sein des nations: pour eux, il n'y a point de bourgeoisie, la cité est contre eux; où le législateur les relève, le préjugé les ravale: la raison n'a qu'une voix, le préjugé en a mille. La majorité, ce sont les ténèbres; le petit nombre, c'est la lumière. Ce qu'il y a de mieux, c'est d'être content de soi et de n'être mécontent de personne; c'est tout ce que comporte la condition humaine; c'est plus que ne comporte la condition sociale: mais il suffit d'être en paix avec sa conscience.

Il n'est pas de contrée en Europe où le bohémien ne soit errant, vagabond et voué à l'opprobre: la philosophie l'invite à se fixer; le préjugé lui crie marche et ne t'arrête pas. Un jour, excédé de besoin et de fatigue, il se repose; mais il tue, et la loi le tue à son tour. Pourquoi le tue-t-elle? C'est qu'elle ne vient

pas de la philosophie, et qu'elle retourne au préjugé.

La loi est le produit de la réflexion : elle a pour base des intérêts; mais souvent la pyramide est jetée sur la pointe et la base est renversée. Pour trouver la source du préjugé, il faut remonter au sentiment. Dans le principe des antipathies et des aversions, rarement il n'y a pas quelque chose de vrai. Aujourd'hui, qui nous apprendra à discerner ce qui est vrai de ce qui est faux? Le chirurgien qui, en vertu de la décision d'un conseil de médecins, retranche un membre gangrené, afin de préserver le corps, est accueilli et fêté dans les cours. Il est appelé à la naissance des princes ; on l'appelle encore à leur mort ; il est comblé de leurs faveurs, et dans les palais, où il porte la tête haute, il reçoit le salut des grands. Lui, sur qui ne pèse aucune responsabilité, n'est pas traité avec moins de distinction que les doctes dont il ne fait que suivre les avis. S'il n'a pas manqué d'adresse, il est irréprochable, et il n'est en horreur à personne quoiqu'il puisse manquer d'adresse ; qu'il ait opéré bien ou mal,

il ne va pas se cacher et on ne le fuit pas; et l'on ne s'écarte pas sur son passage pour éviter son contact. L'homme par qui justice est faite ne tient pas non plus la balance où se pèse ce qui doit être et ce qui doit n'être plus. On lui dit : Prends le glaive, et devant l'arbitre suprême, devant celui qui jugera les juges, ce n'est pas le fer qui rendra compte du sang versé. Pourquoi l'agent qui accomplit la sentence ne revêt-il pas la toge? Pourquoi ne s'avance-t-il pas paré d'hermine? C'est peut-être parce que le corps social est impérissable, et que la nécessité de détruire un de ses membres, non-seulement n'est pas évidente, mais encore ne saurait être démontrée; c'est sans doute que la nature, plus intelligente que la société, se révolte à l'anéantissement d'une existence réelle, au profit d'une abstraction; c'est que le corps social n'est pas palpable, qu'il n'est pas adhérent dans toutes ses parties, et que sa dissolution n'est pas une conséquence rigoureuse de la dépravation d'un des individus dont il se compose : c'est enfin parce que l'action de la justice ne retranche pas un membre, mais un corps,

un organisme tout entier, et que, de tout temps, il a été écrit : *Homicide point ne seras, de fait ni de consentement.*

Au surplus, pour un méfait quelque grave qu'il soit, le corps social n'est pas malade ; il est seulement affligé, et la vindicte qui réclame meurtre pour meurtre ne lui offre qu'une bien triste consolation : un meurtre ne remédie à rien.

Élevé dans la foi catholique, je ne me suis jamais prosterné devant la table sainte pour y demander le pain de l'Eucharistie sans éprouver un horrible serrement de cœur. Je croyais aux sublimes vérités du christianisme, j'y croyais fermement ; et pourtant je doutais de l'efficacité du pardon qui m'avait été accordé au tribunal de la pénitence ; le prêtre m'assurait que la miséricorde de Dieu est inépuisable, et, malgré ses paroles d'indulgence, il me semblait qu'il est des péchés que le prêtre ne peut pas remettre : il levait mes scrupules, et mes scrupules me revenaient déchirans comme des remords. Le commandement si mal gardé, *homicide point ne seras*, était sans cesse présent à ma pensée ;

l'idée de la défense et de la violation me poursuivait partout; j'étais innocent d'intention, je déplorais même le *consentement;* mais il m'était ordonné d'accomplir le *fait*, et le fait s'accomplissait. Quand Pilate s'est lavé les mains et qu'il s'endort sur la sentence, je puis retourner contre lui ce qu'il disait au peuple, *c'est à vous d'y songer;* mais moi je ne puis m'empêcher d'y songer aussi. Pilate dort parce qu'il est plus près de la loi; je veille parce que je suis plus près du glaive : pour lui les nuits sont calmes, les miennes sont longues et agitées; à son réveil il est entouré d'hommages, on lui apporte le tribut de la considération publique, il est vénéré jusqu'au pied du trône : le soleil luit et m'éclaire; mais il me fait une solitude, et cette solitude est affreuse parce qu'elle est peuplée. On me voit et l'on frissonne; je m'éloigne, je me réfugie au sein de l'obscurité, et l'obscurité qui m'environne est plus épouvantable encore; elle n'enserre que des terreurs, c'est la compagnie des morts; c'est ce monde de spectres que je porte en moi : je me fais peur à moi-même; j'entends des cris, des voix plaintives, les clameurs d'une multitude

féroce, elle a soif du meurtre; une fièvre brûlante me parcourt, tout mon sang bouillonne, il me suffoque; les vociférations, les étourdissantes oscillations de la foule qui se presse me causent le vertige; mes nerfs se crispent et se tendent tour à tour; je détourne la tête, le meurtre est consommé; je tressaillis, je m'affaisse, je sens sous moi défaillir mes jambes; et quand je me retire accablé, quand j'endure les plus cruels tourmens, ceux dont les regards demandaient à se repaître d'un fatal spectacle, ceux qui sont satisfaits et qu'aurait mécontenté la grâce, me renvoient les turpitudes des émotions qu'ils cherchaient : c'est moi qui suis abject, ma face est en exécration, et je lis sur un nuage rouge ces paroles de la damnation éternelle : *Maintenant donc tu seras maudit même par la terre qui a ouvert sa bouche pour recevoir....* Je suis un objet d'effroi; le cheval, dès qu'il m'aperçoit, dresse l'oreille et hennit comme à l'approche du loup cervier; le chien flaire mes vêtemens et s'éloigne la queue basse, en poussant vers le ciel ces hurlemens prolongés que l'habitant des campagnes regarde comme un présage sinistre. La nature entière

est soulevée contre moi ; j'apparais tel qu'un fléau, tel qu'une catastrophe que pressent cet instinct de conservation dont le créateur a pourvu tous les êtres. Je franchis un espace rempli de honte et de confusion. Enfin, je touche au terme de la course ; ces mots, *homicide point ne seras*, résonnent encore une fois ; je me précipite dans ma demeure ; mes enfans me tendent leurs bras ; je repousse leurs caresses ; leur sourire me consterne, il m'importune, il m'irrite, il m'empoisonne : quelle douceur pourtant! plus tard ce sera le baume qu'ils verseront sur ma plaie : aujourd'hui je ne le supporterais pas.

Il est au fond de ma retraite un asile mystérieux, une sorte de tombeau dont l'accès leur est interdit ; là je vais ensevelir un cadavre qui ne reprendra son âme que demain : demain je veux n'avoir fait qu'un rêve pénible ; cette veille qui assombrit tous mes jours, je veux l'avoir rêvée ; autrement je ne vivrais pas. Je veux douter de la vie, je veux douter de la mort. Suis-je ou ne suis-je pas? Et je vais jusqu'à m'abstraire pour n'avoir plus à gémir sur moi.

La pire de toutes les existences est celle où

l'homme est réduit à un constant oubli de lui-même. Voilà l'état que la société m'a créé; malheureux état dont la réprobation se perpétue et plane héréditaire sur une lignée, comme la légitimité sur les dynasties royales. Serais-je donc le roi d'en bas? Mais alors quel intervalle immense sépare le roi d'en bas du roi d'en haut! Je tiens le sceptre de Thémis et n'ai point de trône dans son sanctuaire. La justice est honteuse de mes œuvres, et ne suis-je pas l'œuvre de la justice? Je flétris tout ce que je touche; ainsi que la tache d'huile, la flétrissure s'étend, et elle gagne de proche en proche et de génération en génération; elle descend aussi long-temps que le fil de la tradition ne s'est pas rompu. Ma main imprime l'infamie; c'est un châtiment personnel qu'elle inflige au nom de la loi. Mais la société a fait de l'infamie une lèpre contagieuse et incurable. La société ne sait ni punir ni se purifier; elle se venge, se salit, et c'est tout. Elle est impitoyable pour ma situation, bien que ma situation résulte de ce qu'elle est sans raison et sans pitié. Ce n'est pas moi qui la rendrai à la commisération qu'elle n'a pas; mais en lui mon-

trant tout ce qu'il en coûte d'être le ministre de ses rigueurs, peut-être contribuerai-je à fortifier et à répandre la persuasion que ces rigueurs ne sont pas nécessaires.

Si l'exécuteur des jugemens criminels est exécré, s'il est à la fois le plus universellement odieux et le plus à plaindre de tous les hommes, s'il n'a de semblables que parmi les siens, si l'opinion le rejette hors des rapports sociaux, c'est qu'infailliblement la pénalité ne peut être justifiée, c'est qu'elle atteint un but tout contraire à celui que le criminaliste se propose.

Le premier qui, pour trouver un agent de la colère publique, imagina de rendre impassible un être pensant, commit le plus monstrueux des attentats; il dégrada le chef-d'œuvre de la création, il fit à Dieu le plus grand des outrages, puisqu'il choisit son image pour l'avilir. Infernale pensée qui institua l'homicide comme une profession, qui fonda pour le vengeur social la torture d'un suicide perpétuel, et le condamna à être toute sa vie traîné sur la claie!

J'ai plus de soixante ans; mon supplice a été long et douloureux, et cependant il s'augmente

encore par la mortelle prévision du supplice de ceux qui viendront après moi. La religion de l'humanité triomphera trop tard. Avant la lamentable expérience de la révolution française, elle avait eu de courageux missionnaires; la révolution a passé, et des abîmes où elle est descendue il n'est pas sorti une méditation immense; l'abus le plus large n'a pas été suffisant pour démontrer l'atrocité de l'usage; la peine de mort n'a pas été abolie : l'on a vu les unités sanglantes, mais l'on n'a pas additionné les nombres, et ce champ de deuil où sont tombés tant de victimes déplorables n'a pas été muré. La loi demande encore des sacrifices humains; elle sanctionne l'inamovible neutralité du sacrificateur, et pour être protectrice elle immole. Il ne m'est pas donné de connaître l'avenir, mais si la mort prononcée contre des crimes atroces est jamais bannie de nos codes, quelle exagération politique osera la revendiquer comme une mesure de salut? En présence de ses juges l'infortuné Louis ne cessa de protester de son innocence, et pourtant, dans l'espoir de lui arracher des aveux ou la déclaration de ses complices, je parle ici le

langage des accusateurs, l'acharnement, qui était à son comble, n'alla pas jusqu'à proposer de lui donner la question : que n'avait-il aussi renversé l'échafaud! Alors son inviolabilité eût confondu toutes les attaques; alors quiconque eût tenté d'imputer au monarque les arrière-pensées de la tyrannie, aurait succombé sous les traits foudroyans d'une dérision unanime. Quelle incroyable audace d'infamie n'aurait-il pas fallu dans cette occasion pour faire la motion de rétablir un châtiment abominable ! Quel degré de scélératesse n'aurait-on pas attribué à celui qui se fût chargé d'une pareille initiative! A cette heure, où la Convention délibérait sur la peine à infliger au roi, je suppose, par exemple, que le représentant Bourbotte se fût levé, et que, motivant son opinion sur la gravité de la circonstance, il eût proclamé la nécessité de la peine de mort; si cette peine avait été invoquée comme une exception, comme une dérogation unique à un système véritablement chrétien, adopté et promulgué par le prince, certes, au sein de l'assemblée, et dans la France entière, il n'y aurait pas eu assez d'indignation pour réprimer

une proposition de ce genre. La voix de Bourbotte aurait été couverte par des huées, et toute la modération de la philosophie n'aurait pu l'absoudre qu'en considérant sa démarche comme celle d'un insensé. Mais, hélas! Louis XVI, et personne plus que moi ne déplore qu'à cet égard il n'ait pas suivi la pente de son cœur, Louis XVI n'avait pas cédé à la seule inspiration qui, durant les orages accumulés, serait devenue sa sauvegarde.

Les sentimens que j'exprime aujourd'hui ont été invariables depuis que j'ai été capable de réfléchir : dans tout le cours de ma longue carrière, je me suis constamment retrouvé avec les mêmes vœux et la même conviction : il n'y a pas six mois que, pour les manifester, je profitai d'une rencontre bien extraordinaire.

J'étais à l'église de la Madeleine, dont un décret venait de changer tout récemment la destination. On commençait à déblayer le pourtour de l'édifice : comme je ne suis pas assez riche pour nourrir des chevaux à ne rien faire, j'avais mis les miens à la disposition d'un charretier qui était employé à cette opération; il m'avait été rap-

porté que cet homme les traitait avec peu de ménagemens : voulant vérifier le fait par moi-même, et surtout sans être aperçu, je m'étais posté derrière une colonne, parmi les ruines de cette construction inachevée; une lecture que je ne m'interrompais que pour jeter de temps en temps un coup d'œil sur l'endroit où les terrassiers effectuaient leurs travaux, me livrait à certaine illusion qui n'était pas sans charme : je m'oubliais dans un chapitre des *Nuits romaines*, et déjà je ne songeais plus à l'objet de ma course, lorsque je fus tiré de ma rêverie par un bruit de cavaliers qui s'arrêtèrent à l'entrée de l'enceinte de planches qui longent le boulevart. Bientôt je vis se diriger du côté où j'étais trois personnes qui marchaient précipitamment : elles causaient, et leur conversation paraissait des plus animées.

—Où donc est le chantier? disait le plus petit des trois, qui était aussi le plus pauvrement vêtu : on m'a parlé d'encombrement et de carrières tout entières que l'on aurait transportées ici.

— Vous n'entendez pas les scies?

— Une, deux, trois, quatre, pas davantage; à quoi diable songent donc messieurs les entre-

preneurs? C'est une musique si douce pour les oreilles du peuple parisien.

— Le pain n'est jamais trop cher quand il y a de la pierre sur le chantier.

Pendant cet entretien, les interlocuteurs marchaient, et moi, par une curiosité bien naturelle, je les suivais parallèlement, en m'avançant avec précaution sur les bords du massif de granit qui supporte les fûts de la colonnade quadrangulaire.

— Voyez-vous? reprit le petit homme en abaissant sur les yeux son chapeau à larges bords, au moment de passer tout près d'un bloc énorme que des ouvriers essayaient de placer sur des rouleaux. Ces gens-là ne savent pas s'y prendre; je gage qu'il n'y a pas un artilleur parmi eux. Parbleu! il faut que je leur donne une leçon.—Vous pourriez vous blesser, observa le plus jeune des compagnons du petit homme. — Ne crains rien, répliqua celui-ci, je me rappelle mes manœuvres de force. — Nous ne souffrirons pas que vous exposiez des jours précieux. — N'est-ce pas le temple de la Gloire qu'il s'agit d'élever? Tout le monde en France doit y mettre la main,

En achevant ces mots, le petit homme s'approcha des ouvriers. — Eh bien! mes enfans, vous êtes embarrassés? posez des madriers sur le sol, et diminuez le nombre de vos rouleaux; vous diminuerez le frottement. Et puis vous êtes mal distribués.—Eh bien! avais-je raison? s'écria d'un ton de satisfaction, en portant militairement la main à son bonnet, l'un des ouvriers, qui avait une jambe de bois; je parie que monsieur a servi? — C'est juste; et vous aussi, sans doute? dans quelle arme? — Dans les canonniers, régiment du petit caporal! — C'est comme moi; et vous êtes allé en Egypte? — Dieu de Dieu! si j'y suis allé! j'ai vu Malte, Alexandrie, les Pyramides, la colonne de Pompée, le puits de Joseph et la maison de la sainte Vierge. — C'est comme moi. — Et j'ai perdu ma quille à Boulac; il y faisait chaud, savez-vous? — L'empereur vous a probablement récompensé, mon brave? — Oui, deux cent cinquante francs de pension; ce n'est pas le diable: avec cela il faut piocher, quand on a femme et enfans. — Sont-ce des garçons? — Nous n'avons que faire de filles; des garçons, toujours des garçons: une fois

qu'ils seront grands, ils feront comme leur père, ils serviront leur pays, et s'il vient un boulet... — Il vous faut demander la croix. — Ah bien! oui, demander; et à qui donc? — A l'empereur. — A la bonne heure, si je n'avais pas un abattis de moins; car la croix est pour ceux qui peuvent encore se faire casser la gueule. — Désabusez-vous, mon brave: il y a aussi des croix pour les invalides. Le petit homme appuya singulièrement sur ces paroles; puis se tournant vers un des deux personnages qui étaient avec lui: — Alexandre, dit-il, prenez le nom de ce canonnier. Comment vous appelez-vous? la question s'adressait à la jambe de bois. — Jacques Foissac de la Corrèze. — Excellent département! des soldats et du fer! s'exclama le petit homme, qui s'empressa d'ajouter: J'ai quelque crédit auprès de Napoléon, il me connaît: venez demain à l'heure de la parade, il y aura une distribution d'aigles de la légion d'honneur à vingt-cinq soldats mutilés de l'hôtel; vous vous mettrez sur les rangs, et nous vous recommanderons. — Grand merci, mon capitaine, mon colonel, mon général... — C'est bien, c'est bien. — Quelle obli-

gation je vous aurai! ah! je vous réponds qu'on ne mangera pas l'ordre. Je me mettrai-ti en grande ou en petite tenue? — Comme vous voudrez. — C'est que c'est à votre commandement, mon maréchal: car, tel que vous me voyez, j'ai conservé mon uniforme; elle n'est pas neuve, par exemple. — Il sent la poudre, n'est-ce pas? — Oh! pour ça oui; c'est une odeur que nous aimons tous. Et le petit tondu, vous n'en dites rien; c'est celui-là qui l'aime! Vous lui parlerez pour moi; il se souviendra qu'il a bu dans ma gourde au milieu des sables du désert; oh! il avait b... soif. — Il s'en souviendra, dit avec émotion le petit homme. — Dame! c'est que tout le monde tirait la langue; on avait la pépie, moi comme les autres; mais je lui gardais ça, et sans Poissac... — Il s'en souviendra, fut-il répété. Après ce mot, prononcé avec une certaine énergie dans laquelle je crus remarquer ce sentiment d'importunité qui résulte d'un reproche intérieur, le petit homme resta silencieux et dans l'attitude immobile d'une personne qui interroge sa mémoire. Il se tint ainsi l'espace d'une minute, puis ayant brusquement jeté ses bras en arrière pour les croiser sur

son dos : — Allons ! dit-il, messieurs ; reprenons notre promenade et n'empêchons pas ces gens de travailler.

Il fit quelques pas, s'arrêta une seconde fois, chercha dans la poche de son gilet, et en ayant retiré quelque chose qu'il respira, d'un ton solennel il fit cette réflexion, qui me donna à penser : — Vous l'avez entendu, Messieurs ; on prétend que l'empereur abandonne les militaires qui n'ont plus de sang à verser : c'est une opinion dangereuse, si elle venait à s'accréditer. — Le temple de la Gloire est pour les morts, répartit le plus âgé des trois ; il édifiera les vivans. — Oui, mais quand? dans cinquante ans ; peut-être jamais. L'argent ne manque pas ; la gloire a ses banquiers, l'Italie, l'Autriche, la Hollande, la Prusse. Cependant les architectes n'en prennent qu'à leur aise ; et, du train dont ils vont, il est à craindre que le temple décrété ne soit jamais que le projet d'une paroisse ; au surplus l'avenir.... Je continuai d'être aux écoutes : mais en vain prêtai-je une oreille attentive ; le vent, qui depuis un instant soufflait avec force, m'était devenu contraire ; je ne saisissais plus que de

loin en loin quelques monosyllabes, dont mon imagination essayait de former des phrases intéressantes, en interprétant jusqu'au mouvement des lèvres, que je distinguais parfaitement : mais il n'y avait pas de sens qu'elle pût y rattacher, et j'étais impatient de voir changer le lieu de cet entretien. Enfin, à ma grande satisfaction, les trois personnages se dirigèrent vers une sorte de hangar qui servait d'abri aux scieurs occupés à débiter le marbre des Vosges. Une main prévenante souleva le lambeau de toile grossière qui fermait l'entrée de cet atelier, et aussitôt le petit homme s'introduisit le premier ; le lambeau retomba, je ne vis plus rien. Mais je m'approchai de nouveau sans être aperçu, et je pus recueillir le colloque qui s'établit alors par demandes et par réponses tout aussi distinctement que si j'eusse été moi-même sous cette espèce de tente. A la voix douce, mais à la fois grave et imposante, je reconnus très-bien le questionneur. — Combien êtes-vous ici ? — Six, et demain nous ne serons plus que trois. — Diable ! diable ! je ne m'étonne pas de la lenteur. Les pyramides d'Égypte ont été construites avec des oignons : dans

ce pays il faut des monts d'or, et l'on ne fait rien. Nos architectes ne s'entendent qu'à démolir : c'est la bande noire ; ils ont rasé les châteaux, ils s'enrichissent ; ce sont des Crésus. Et vous, mes enfans, êtes-vous contens ? avez-vous la poule au pot ? combien gagnez-vous ? — C'est selon. — Ah ! je comprends, vous êtes à la tâche ; en ce cas combien pouvez-vous gagner ? — Sept francs, huit francs, et à des fois jusqu'à dix, quand l'ouvrage est bonne et que le vin est cher. — Dix francs, mais c'est fort beau ; savez-vous que c'est la solde d'un chef de bataillon ? — Vous trouvez que c'est trop ? — Je ne dis pas cela ; bien au contraire ; il faut que la sueur soit payée ; il faut que l'ouvrier puisse avoir une famille et de l'aisance quand il veut. — Croyez, monsieur, que c'est un prix bien gagné. Je ne dors pas tout mon soûl ; depuis trois heures du matin jusqu'à neuf heures du soir ! il n'y a pas à s'amuser, allez ; c'est une chienne de vie : quand on aurait un peu de douceur... Toujours être assis et faire aller les bras, il faut un estomac de fer pour y tenir ; et la poussière qu'on avale, c'est cela qui abrége les jours. Si c'était un effet de votre bonté de

vous déranger un peu pour que je jette de l'eau sur ma scie? — A ce moment je me sens frapper sur l'épaule; je me retourne, et mon visage rencontre celui d'un gros homme à moustaches, qui m'aborde en me sautant à la gorge et me posant sur la poitrine la pointe d'un poignard à la turque; en même temps l'inconnu, dont l'accent était étranger, vomissait contre moi d'horribles imprécations et m'appelait assassin:—Viens, suis-moi, disait-il; que coupe ton tête, si sultan veut! Il m'entraînait, et, comme il était armé jusqu'aux dents, je n'avais garde de lui résister. Méchant il a tué sultan juste, reprenait-il : méchant il a péri; toi tuer maître à moi : toi périras.

J'avoue que j'étais épouvanté: on l'eût été à moins. Qu'avais-je fait? je n'avais rien à me reprocher; mais dans notre déplorable profession il n'est pas d'âme si forte qui puisse être exempte de terreurs soudaines; était-ce une vision, une ombre funèbre, des mânes courroucées? la proximité du *campo santo* de la monarchie expirée me glaçait d'effroi : cependant il faisait jour; mais l'événement était tellement imprévu, la situation si extraordinaire, que tout mon enten-

dement en était absorbé, comme par une fatalité incompréhensible ; je ne redoutais pas la mort, l'idée d'une vengeance humaine ne pouvait me venir ; mais, sous la griffe de mon démon qui ne me lâchait pas, je tremblais d'être amené devant Dieu sans préparation ; je m'abîmais dans le chaos horrible des pensées expiatoires qui m'assaillaient en foule. Durant ces angoisses sous lesquelles ma raison succombait, il se fit un mouvement qui me rendit à moi-même : des gens couraient, et non loin de moi les cris réitérés *C'est l'empereur ! vive l'empereur !* s'élevaient dans les airs ; désormais tout s'expliquait. J'étais de plain pied sur le sol, sans que je pusse me rendre compte par quel chemin j'étais descendu de la plate-forme. J'arrivai en face du petit homme à l'instant où je m'y attendais le moins. Son sourire, que je remarquai, me parut d'un heureux présage ; je vis dans ses yeux des éclairs de gaîté. —Vous m'étourdissez, criait-il à ceux qui l'entouraient ; c'est bon, c'est bon ; en voilà assez ; il y a cent napoléons pour vous, et j'arroserai le bouquet. Les acclamations redoublaient. L'on ne faisait encore aucune attention à moi ; ce-

pendant je suis un prisonnier qu'il importe de montrer ; ma présence au milieu des décombres cache probablement quelque mystère, quelque complot coupable ; on me conduit au maître. A mon aspect il tressaillit comme un cheval ombrageux, son front devint sombre ; et moi j'étais calme, j'avais recouvré tout mon sang-froid ; et la sécurité de ma conscience, j'en suis sûr, se peignait dans mes traits. — Quel est cet homme ? demanda l'empereur, pendant que j'étais encore à une assez grande distance de lui ; sans doute quelque chouan, quelque séïde envoyé par l'Angleterre. Roustan, veille sur ton prisonnier. — Il ne m'échappera pas. Bouge pas, ou moi coupe tête. Et en me faisant cette terrible injonction, Roustan prit sous l'ample capote dont il était affublé un sabre de mamelouck qu'il brandit d'un air triomphant. Les officiers qui accompagnaient l'empereur s'empressèrent de me fouiller ; c'étaient le prince Alexandre Berthier et le grand maréchal du palais : ils ne trouvèrent sur moi rien qui pût motiver le moindre soupçon ; le petit volume des *Nuits romaines* fut feuilleté, tourné et retourné

une inclination profonde, j'ai exécuté Louis XVI.

Quand je me relevai, je remarquai chez sa majesté des symptômes de terreur; son œil était fixe, et ses lèvres frémissaient comme celles d'un patient à sa dernière heure: l'empereur était pétrifié. — Il nous guillotinerait tous, s'écria le prince de Neufchâtel. — Partons! dit Napoléon sorti de sa torpeur; et ils disparurent.

J'avais frappé fort; j'espérais beaucoup des réflexions qui naîtraient de la réponse que j'avais faite avec intention. Ce n'était pas seulement l'épée de Damoclès que j'avais suspendue sur le chef couronné de Napoléon, c'était ce glaive plus lourd attaché à un fil qui, pendant les troubles civils, peut se rompre sur la tête du premier venu et se renouer, toujours fragile. Je me flattais que, dans sa sagesse et dans les combinaisons d'un effroi salutaire, l'empereur se hâterait de briser ce fer tranchant, qu'en dépit de la philosophie et de la religion une législation de barbares a maintenu comme le sommaire du code et la clef de l'édifice social. Il me semblait impossible que le danger de perpétuer, avec une institution mortelle, l'emploi d'un homme qui peut être

condamné à tuer le souverain, ne ressortît pas comme une conséquence de notre entrevue. Napoléon se retira en effet consterné; mais, dans une sphère d'activité où les impressions se succèdent et se changent rapidement, il n'est d'inspirations efficaces que celles qui se convertissent sur-le-champ en résolutions. Je m'étais attendu à lire dans le Moniteur un décret conçu en ces termes: *La peine de mort est irrévocablement abolie:* j'appris depuis que ma franchise n'avait eu qu'un résultat, celui de faire oublier la promotion des vingt-cinq invalides qui devaient être décorés le lendemain, ainsi que la promesse faite au brave Foissac, dont on devait tant se souvenir. Il vient de mourir sans avoir porté le ruban, et l'herbe pousse sur les marches du temple de la Gloire.

CHAPITRE II.

Juge et justicier. — Pierre-le-Grand. — L'infamie qu'on se renvoie. — Le dey d'Alger. — Le bon paysan et l'odalisque. — Un concours. — Les moutons et les pommes rouges. — Les roses et les soucis. — Le dernier bouquet. — L'aide malgré lui. — Les devoirs d'un schériff. — Le premier magistrat de Londres. — La sensibilité en Angleterre. — Généalogie de la peine de mort. — Les holocaustes. — Dieu calomnié. — Les pusillanimes et les hypocrites. — La doctrine funeste. — Mes rapports avec le prince archichancelier. — Les anges de la mort. — Deux statues de bronze. — Le père exécuté par le fils. — Le prince lithuanien. — Un cercle vicieux. — Le petit vieillard en garni. — Le patient qui se pend lui-même.

La raison publique n'ira jamais jusqu'à me supposer les sentimens que j'exprime. Je sais trop ce que le vulgaire pense des individus qui appartiennent à la même profession que moi : nous ou nos pères sommes tous des malfaiteurs graciés par la justice à la condition de devenir ses instrumens, ou d'anciens bouchers qu'elle a tyranniquement arrachés à leur étal pour les contraindre à monter sur un écha-

faud. Ceci a pu être quelquefois sous le régime de la féodalité et du temps des justices seigneuriales; mais depuis qu'en France la monarchie a cherché son appui dans une magistrature honorée et environnée de toutes parts de l'appareil des formes légales, les exécuteurs ont exercé leur état *en titre d'office*: anciennement ils le tenaient directement du roi; leurs provisions étaient scellées du grand sceau; comme celles des autres officiers, elles ne s'obtenaient que sur un bon et louable rapport de la personne des impétrans.

Autrefois on croyait assez généralement que les provisions des exécuteurs étaient jetées à leurs pieds, qu'on les leur délivrait gratuitement, et qu'ils prêtaient leur serment à genoux, à peu près comme un criminel lorsqu'il faisait amende honorable ou qu'il recevait la remise de sa peine: on disait aussi que le salaire de leur emploi leur était lancé d'une façon insultante, et qu'ils faisaient afficher leurs filles lorsqu'ils voulaient les marier. Ce sont là autant d'erreurs populaires, dont la plupart subsistent encore.

Je puis affirmer, et nos anciennes ordonnances

en font foi, que ces opinions flétrissantes n'avaient pas le moindre fondement ; les provisions étaient remises de la main à la main, et le magistrat de qui nous les tenions ne nous faisait pas l'outrage de couvrir la sienne d'un gant. Ces provisions n'étaient pas d'ailleurs un don, comme on l'a prétendu ; tant s'en faut, le prix en était fort élevé : lorsque je fus reçu exécuteur de la ville, prevôté et vicomté de Paris, avant d'être pourvu, il me fallut verser dans les coffres du fisc une somme de 6,048 livres. Quant au serment, nous le prêtions debout, comme les autres fonctionnaires préposés à la garde et au maintien des lois du royaume.

Les formalités de notre réception ne différaient pas de celles de la réception du licencié en droit qui, en vertu d'une charge acquise, était appelé à s'asseoir sur les lis. Le serment n'était point prononcé sous la cheminée, entre les deux guichets, ou dans le cabinet du juge, mais dans l'enceinte du tribunal, en pleine audience; nous paraissions la tête découverte; mais, en présence de la justice, qui ne se découvre pas? Les pièces déposées devant le greffier étaient une *informa-*

tion de vie et mœurs et un *certificat de catholicité;* il en donnait lecture, et ensuite nous étions admis sur les conclusions du ministère public.

L'humiliante cérémonie du paiement telle qu'on l'a imaginée est une puérilité de la dernière invraisemblance; on nous donnait des gages: c'est ainsi que l'on appelait les sommes attribuées aux offices, même à ceux de la haute magistrature, et ces gages ainsi que le montant des frais de chaque exécution, nous allions les toucher au domaine, où nous recevions les civilités que l'on peut attendre d'hommes instruits, et qui savent s'élever au dessus des préjugés.

Certainement le mépris dont il sera difficile de relever un état que l'humanité réprouve est, en grande partie, un héritage qui nous vient des exécuteurs féodaux chargés d'accomplir les vengeances et les iniquités de leurs abominables maîtres. Ce mépris, dont nous sommes les victimes, dut s'effacer un instant, lorsque la justice ne fut plus l'attentat d'un brigand assez lâche pour ne pas oser le consommer lui-même. La

société dut accueillir comme des libérateurs véritables tous les membres dont se composait le cortége de la justice qui venait protéger le faible contre le fort, l'opprimé contre l'oppresseur; elle dut les fêter de sa longue attente, de ses vœux exaucés, de ses larmes taries. Alors les exécuteurs purent s'enorgueillir, ils purent s'aveugler sur la nature de leur mission; mais bientôt la société, plus éclairée, vit qu'elle aussi était cruelle; elle eut des scrupules, et pour se décharger de sa honte, elle la rejeta tout entière sur le bras armé auquel elle devait sa sécurité. Nous fûmes les boucs que l'on envoya dans le désert; le mépris se réveilla par succession de temps, et les exécuteurs furent les derniers à s'en apercevoir; ceux qui employaient leur terrible ministère s'étaient appliqués à le leur déguiser, et déjà ils en étaient enveloppés, il les atteignait; de toutes parts il les environnait à leur insu, lorsqu'ils purent être frappés de ce qu'il y avait d'affreux dans leur situation. Il était trop tard pour qu'il dépendît d'eux de s'y soustraire en embrassant un autre état.

L'horreur du sang est toujours le symptôme

d'une civilisation avancée; mais le passé est opiniâtre, il pèse sur les générations présentes, il les pourit, il les gangrène, et l'effet de l'invasion des lumières demeure aussi incomplet que lent dans sa progression. Les résultats de la philosophie sont prévus, ils sont généralement désirés; des expériences partielles offrent des preuves irrécusables de leur bonté; mais s'agit-il d'une application qui les étende et les consolide, on la rejette parce qu'ici-bas la première des influences est une force d'inertie: voilà pourquoi le mal se produit encore après que l'on a découvert les moyens infaillibles de l'extirper et d'arriver au mieux. Toute utopie, dès qu'elle est le rêve favori d'un siècle, devient la plus amère satire des persistances dont se révoltent les imaginations qu'elle satisfait. De notre temps la persistance la plus odieuse est celle de la peine de mort, et à cause d'elle nous sommes abhorrés. La philosophie nous absout, ce n'est pas nous qu'elle accuse; cependant le peuple qu'elle a policé, le peuple dont elle n'a qu'adouci les mœurs, le peuple ne voit que nous; incapable de remonter au principe, il s'arrête à ce qui est

en face de lui et ne va pas au delà. Si du moins il rétablissait la chaîne dont l'exécuteur est le dernier anneau, il reconnaîtrait que les plus éclairés sont les seuls coupables.

Il est curieux de remarquer comment les opinions des hommes changent à mesure qu'ils se civilisent, et comment elles varient suivant les époques et les pays. Le czar Pierre Ier abattait lui-même les têtes de ses sujets; en sa personne se confondent le juge et le justicier, et le justicier est vénéré parce qu'il est à la fois la tête qui condamne et le bras qui exécute la sentence.

Le dey d'Alger ne peut bien digérer s'il n'a fait après son dîner une promenade dans la campagne; il monte sur un des plus agiles coursiers de l'Arabie, il sort de son palais, il est en belle humeur, et l'on va voir des saillies de sa gaieté. Pour qui sèmes-tu, malheureux paysan? sais-tu si tu récolteras? Le dey, d'aussi loin qu'il peut l'apercevoir, lui fait un signe; le paysan a compris, il s'arrête, se redresse, tend le cou; un éclair brille: c'est le sabre de Damas; rapide comme la foudre, le dey a passé, et le chef, séparé du tronc, a roulé dans la poussière; à un

autre. Cette fois, il n'y a ni justice ni justicier : c'est le destin, c'est la fatalité, c'est un pur accident. Le dey rentre, on se prosterne, on baise la trace de ses pieds, on brûle des parfums devant lui, on l'encense, il n'y a pas plus d'hommages pour Dieu. Le monstre a fantaisie de son harem, il veut, et une jeune odalisque sur le sein de laquelle il repose, se croit transportée au quatrième ciel; il s'endort; le tigre dort et on ne l'étouffe pas. Il s'éveille, les ambassadeurs des rois chrétiens assistent à son lever; bien plus, ils lui apportent des présens, et peut-être les princes l'appellent-ils leur cousin.

Dans l'origine, le droit de tuer dut être une des prérogatives de la souveraineté; dès qu'elle s'avisa de le déléguer, il y eut sur la terre une lueur de philanthropie. Cependant l'exercice de ce droit honorait celui à qui il était dévolu, ou du moins il ne le déshonorait pas. Chez les Israélites, la partie qui avait gagné son procès exécutait elle-même le jugement rendu en sa faveur. Un meurtrier devait-il être mis à mort, la famille du défunt, des jeunes gens commis par le prince, le peuple même se disputaient l'honneur de cette tâche,

parce qu'on regardait comme un bienfaiteur de la société celui qui la purgeait de ses fléaux.

Chez les Grecs, l'office d'exécuteur criminel procurait de la considération à celui qui en était revêtu. Aristote assimile cet office à la magistrature; et il lui assigne un rang des plus hauts dans la hiérarchie des fonctionnaires de l'état.

L'usage de laisser exécuter par les accusateurs les sentences qui prononçaient des peines afflictives contre les accusés existait aussi chez les Romains; si par la suite cet usage fut abrogé, c'est parce que l'on avait remarqué que la partie exécutrice poussait quelquefois le ressentiment jusqu'à châtier le coupable avec passion et cruauté. Alors on choisit pour les exécutions des officiers publics, auxquels on donna le titre de *licteurs*. La renonciation au droit de tuer, abandonnée d'abord par le souverain au peuple, et par le peuple à quelques individus, annonce toujours un adoucissement graduel de ses mœurs, et marque le second développement des idées philanthropiques chez une nation. La peine de mort y est encore maintenue comme une triste nécessité dont on ne sait pas s'affranchir; mais

l'horreur du sang se fortifie, elle a gagné les masses, et les lecteurs sont honorés pour les exciter à surmonter une répugnance que le plus grand nombre ne saurait vaincre. En Allemagne, avant que la fonction d'exécuteur eût été érigée en titre d'office, les juges accomplissaient eux-mêmes leur sentence; plus tard ce ministère pénible fut imposé comme une corvée au plus jeune de la communauté ou du corps municipal: en Franconie, c'était le nouveau marié; à Reutlingue, ville impériale de la Souabe, c'était le moins ancien des conseillers; à Stedien, dans la Thuringe, c'était celui des habitans qui s'était établi le dernier dans l'endroit.

Adrien Beyer de Francfort nous apprend que dans les grandes cités, lorsque l'exécuteur mourait, il s'ouvrait un concours pour le remplacer. La vacance était aussitôt publiée dans les universités. Les compétiteurs rassemblés, on leur amenait des moutons, et celui qui les décollait avec le plus d'habileté était immédiatement proclamé exécuteur en titre. On voyait alors de jeunes aspirans lancer en l'air, pour faire montre d'adresse, de petites pommes rouges qu'ils pa-

tageaient avec leur cimeterre du même coup qui abattait la tête de l'animal. Le vainqueur, couronné de lauriers et paré de rubans de diverses couleurs, était porté en triomphe jusqu'à sa demeure, qui était une espèce de fief; on l'y installait en grande pompe; la réception d'un chevalier ne se fût pas faite avec plus d'éclat ni de cérémonie; c'était une véritable investiture. Chaque matin, pendant neuf jours, le bourgmestre de l'endroit faisait attacher au dessus de la porte de l'exécuteur un bouquet de roses et de soucis;... le soir du neuvième jour on revenait placer un dernier bouquet: il n'y avait plus que des soucis; celui qui le posait devait faire en sorte de ne pas être vu, autrement il aurait pour le reste de ses jours appartenu corps et âme à l'exécuteur, qui serait devenu son seigneur et maître.

Le lendemain on renouvelait les fourches patibulaires plantées devant le manoir. L'office de celui qui l'habitait était un des principaux de la cité; il conférait de grands priviléges, et la finance en était considérable. Quelquefois la noblesse était une condition indispensable pour

obtenir cette charge importante; d'autres fois elle devenait un anoblissement, de même que chez nous la magistrature parlementaire.

En France la profession d'exécuteur n'a pas toujours été regardée comme flétrissante. Denisart, dans son *Répertoire de jurisprudence*, au mot EXÉCUTEUR, fait mention d'un compte fourni par le domaine en 1417, où se trouvent compris quarante-cinq sols parisis, payés à Etienne Lebré, qualifié *maître de la justice du roi notre sire*, tant pour avoir fait les frais nécessaires pour faire *bouillir* trois faux monnayeurs, que pour avoir ôté plusieurs chaînes étant aux poutres de la justice de Paris, et les avoir rapportées en son *hôtel*. La main de justice était dans les anciennes armoiries royales; elle existe dans le blason de l'empereur; la république une et indivisible avait des haches dans ses armes; ces haches se voyaient dans les faisceaux consulaires. Nous n'agissons donc que par procuration, cela est évident; mais le peuple ne sait pas interpréter ces indications, bien qu'elles soient très-claires; il s'acharne sur nous : c'est le chien qui mord le bâton au lieu de déchirer la

main qui le fait mouvoir. Nous ne sommes pas odieux, mais nous sommes haïs, et nous le serons aussi long-temps qu'on ne *rendra pas à César ce qui appartient à César*, c'est-à-dire aussi long-temps qu'on n'incriminera pas la loi, infectée du principe meurtrier qui fait notre réprobation, parce qu'il est lui-même réprouvé.

En Angleterre, où les parens des condamnés assistent à l'exécution, les exécuteurs des jugemens criminels sont considérés comme des citoyens notables; il ne résulte de leur état aucune incapacité d'occuper d'autres emplois; chacun se fait un plaisir de les recevoir, et ils ne sont redoutés que du coupable ou de celui dont l'âme perverse se révolte à l'idée seule du châtiment qui peut l'atteindre. Le schérif, qui de sa baguette touche le patient; le schérif, qui donne le signal de l'attacher à la traverse, et qui, suivant le texte de la loi, serait obligé de l'attacher lui-même, à défaut d'exécuteur; le schérif dis-je, peut être élu lord-maire, et personne n'est élevé à cette dignité sans avoir été schérif. Ainsi, le premier magistrat de Londres, celui qui a pour un an la juridiction souveraine sur

la ville, sur les faubourgs et sur la Tamise; celui devant qui se porte continuellement l'épée de justice; le citoyen sans la permission duquel le roi ne peut traverser la cité, a exercé des fonctions de même nature que celles qui constituent chez nous une indignité sans fin. D'où vient cette différence entre les deux pays? Pour avoir la réponse à cette question, il suffit de savoir quels sont les spectacles de prédilection des Anglais: pour eux le théâtre est sans attrait si la scène n'est ensanglantée; point de drame qui n'y soit une boucherie; la vue du carnage leur plaît. Les brumes de leur climat, les alimens qu'ils prennent, les boissons fermentées et les liqueurs fortes dont ils font excès, développent chez eux cette noire misanthropie, cette colère chronique, qui ne se soulagent que par les souffrances d'autrui, ou par la destruction de quelque être vivant. Il leur faut des boxeurs qui luttent à mort, des combats de coqs, des chasses cruelles, des gibets en permanence: quiconque les satisfait sous ce rapport a des droits à leur estime et même à leur affection. Afin que la nation anglaise ne paraisse pas plus arriérée que ses voisins, les beaux-

esprits de la Grande-Bretagne peuvent tonner contre la peine de mort, et prétendre que la sensibilité de leurs concitoyens la repousse; mais, tant qu'un schérif pourra devenir lord-maire, on ne me fera pas entendre qu'à Londres la peine de mort est dépopularisée.

Plus on médite sur cette peine, plus on acquiert la conviction qu'elle aboutit en définitive à la conséquence absurde d'un cercle vicieux. Au commencement, elle est un des attributs de la souveraineté; mais cet attribut la fatigue, elle ne s'en réserve plus que le symbole, et abandonne au peuple l'action qui compromet son décorum. Le peuple aussi s'humanise; alors pour l'endurcir on lui dit que Jéhovah demande des sacrifices, qu'il tient pour agréable que l'homme lui immole l'homme, et que la victime est un holocauste. Cette croyance périt à son tour : le peuple n'imagine plus apaiser Dieu ou se le rendre propice en trempant ses mains dans le sang; il renaît aux suggestions sympathiques, aux émotions de la pitié, et pour se délivrer comme l'a fait le souverain, avec l'autorisation de celui-ci, il désigne des sacrificateurs dont il dis-

sipe les scrupules en leur inculquant, contrairement à son opinion, cette doctrine funeste, qu'ils sont le bras de Dieu, pour la plus grande gloire de Dieu et du roi. On calomnie la divinité avec connaissance de cause : j'ai lu de tels blasphèmes chez des écrivains qui se vantent d'être royalistes et chrétiens. Toutes les fois que les articles d'une pénalité furent mis en délibération, ceux d'entre les criminalistes qui votèrent pour des rigueurs meurtrières durent être, j'en suis persuadé, ou des pusillanimes ou des hypocrites. Pendant qu'on élaborait les lois de notre code, j'eus l'honneur d'être mandé chez le prince archi-chancelier, afin de fournir des faits à l'appui des argumens pour ou contre la peine capitale ; les faits que je rapportai tendaient tous à prouver qu'il y avait urgence de l'abroger ; on me les contesta comme des résultats d'une fausse observation : ces messieurs avaient peut-être mieux vu que moi. Quoi qu'il en soit, j'ai retenu les objections de chacun d'eux, et si jamais les particularités de cette séance, dans laquelle celui qui était sur la sellette joua certainement le plus beau rôle, viennent à être divulguées, on recon-

naîtra, j'espère, que le jugement porté contre les hypocrites et les pusillanimes est par trop fondé.

Mais je reprends la série de mes idées. Le peuple a répudié le privilége de satisfaire par lui-même sa vindicte et celle du prince; les juges font deux parts de la justice: la première est celle qui conserve; la seconde, sans laquelle la première est vaine, détruit pour conserver; les conservateurs sont des représentans de Dieu, et afin de légitimer l'existence de ceux qui détruisent, on leur attribue pareillement quelque chose de divin. Cependant, ces exterminateurs ne sont pas long-temps des anges de la mort, ce sont des Hercules auxquels on amène les monstres pieds et poings liés; bientôt tous les sentimens généreux se soulèvent contre eux, et pour ne trouver que hideux ces hommes impitoyables, on les relègue hors de l'humanité, on les écrase du poids de l'anathème social; enfin, il n'est plus personne qui ne refuse de se soumettre à cet anathème. A ce moment, le besoin seul de racheter sa propre existence peut donner des exécuteurs pour une sentence de mort. En Espagne,

en Italie, en Allemagne et quelquefois même en France, lorsque plusieurs coupables étaient condamnés au dernier supplice, souvent il n'y avait moyen de faire accomplir l'arrêt qu'en accordant la vie à celui qui voulait bien exécuter les autres. On voyait anciennement sur une des places publiques de la ville de Gand, deux statues de bronze représentant le père et le fils convaincus du même crime, et le fils donnant la mort à son père. Dès que la justice est réduite à cette déshonorante extrémité, de permettre le parricide pour qu'un moindre attentat soit puni, c'est que la mort infligée comme punition est antipathique avec les mœurs. Mais ce n'est pas encore là le plus haut degré de l'aversion qu'elle peut inspirer : on a vu un prince de Lithuanie, Witholde, être obligé, à défaut d'exécuteur, d'ordonner que le criminel se donnerait lui-même la mort... A ce point le cercle vicieux devient manifeste. Le criminel se tuera-t-il? Si le fardeau de l'existence lui est insupportable, peut-être. On sait que la dernière fonction des cynganis ou bohémiens en Moldavie est celle

d'exécuteur. Le premier cyngani qu'on rencontre est forcé de se prêter à ce triste ministère. Depuis dix ans il n'y avait pas eu d'exécution dans ce pays, où les châtimens et les crimes sont fort rares, lorsqu'un viol suivi d'assassinat fut commis sur la personne d'une jeune fille. Le coupable était cyngani, il fut condamné à être pendu; son heure étant venue, il marchait au supplice entre deux fontalhes ou prevôts armés d'une hache; dix à douze curieux formaient le cortége, et l'on cherchait des yeux quelque cyngani pour exécuter le jugement. Chemin faisant, on ne découvre qu'un misérable petit vieillard, d'autant plus impropre à exercer la fonction qu'on allait exiger de lui que l'assassin était un homme des plus vigoureux; n'importe, le petit vieillard est sommé de remplir la tâche imposée à sa caste, il obéit. On arrive auprès d'un arbre qui doit servir de gibet; un fontalhe pose devant le tronc une table destinée à tenir lieu d'échafaud; le petit vieillard y monte en tirant à lui le patient; il veut attacher à une branche la corde qui est passée autour du cou de celui-ci, et afin d'y parvenir il

se dresse sur ses jambes, et après plusieurs tentatives, il réussit. Tout est disposé pour l'opération. Le petit vieillard se met aussitôt en devoir de soulever son robuste confrère le cyngani ; pour en venir à bout, il se tourne et retourne de cent manières : inutiles efforts. Enfin, le patient impatienté lui donne un soufflet et le jette par terre. Épouvantés de l'action, les fontalhes, les spectateurs et le petit vieillard s'enfuient. Il ne tiendrait qu'à l'assassin d'en faire autant; mais il est condamné et résigné à son sort. Sans prendre garde aux fuyards ni aux haches qu'ils ont abandonnées, et dont il pourrait faire un instrument de défense, il s'assure tranquillement si la corde est bien assujettie, la fixe par un nœud plus solide à une branche plus haute, renverse la table par un mouvement brusque de ses pieds, et se trouve parfaitement pendu.

Voilà l'exemple d'un criminel qui s'est fait justice ; mais, de bonne foi, quand la peine de mort doit aboutir au suicide ou ne plus être infligée, comment ne pas reconnaître que les raisons alléguées pour la maintenir sont tout au

plus spécieuses, puisque, en définitive, à considérer cette peine dans toutes les phases des impressions qu'elle produit, on termine à un retour absurde !

CHAPITRE III.

Châlons-sur-Marne. — Le régiment de Vermandois. — Le déserteur. — Une dégradation. — La petite blonde et sa sœur. — Les sœurs de la Visitation. — L'inflexible colonel et le bon camarade. — Fatale corvée. — Les pénitens. — Le linceul et la bière. — L'air de Port-Malon. — Les adieux. — Une exécution. — Le danger de tirer en l'air. — L'enfant mort et la fille sauvée. — Une famille malheureuse. — La chemise sanglante. — Tristes réflexions sur une profession honorable. — L'inconvénient de ne pas entendre. — Le cordon sanitaire. — La troupe de Joanny. — Le paillasse et l'alcade. — Les hommes retournés. — La discipline lunatique. — Les jalons d'une armée. — Erreur de la sympathie. — L'infamie disséminée. — Les Carongouas ou les anthropophages. — Les dames de la cour. — Les soldats sont un peuple. — Le costume romain. — L'uniforme. — Le peintre David et moi. — Une prédiction.

Il y a environ une trentaine d'années, quelques affaires m'appelèrent à Metz. Au retour de ce voyage, je m'arrêtai deux jours à Châlons-sur-Marne. Le régiment de Vermandois tenait alors garnison dans cette ville; un des soldats

de ce corps venait d'être condamné comme déserteur; on allait le passer par les armes. Je suivis la troupe. En m'approchant des rangs, j'entendis plusieurs camarades du déserteur le plaindre, et s'apitoyer sur son sort : C'était, disaient-ils, un excellent sujet; tous s'accordaient à faire l'éloge de ses qualités; mais la discipline était inflexible. Le pauvre diable était fils d'un cultivateur. Des semestriers, en revenant de son pays, lui avaient appris que son père était malade, et il avait eu le tort de s'absenter pour aider sa mère à faire la moisson. Il avait bien demandé un congé, mais il lui avait été refusé avec dureté, et un sentiment de piété filiale, auquel se joignait peut-être quelque souvenir bien vif d'une cousine qu'il aimait, l'avait déterminé, suivant l'expression soldatesque, à prendre la permission sous la semelle de ses souliers. Tel était son crime; c'était une licence qu'on aurait pardonnée à un officier, qui n'aurait pu résister à la tentation d'une partie de chasse ou d'un bal de l'Opéra; tout au plus, à la seconde fois, lui eût-on ordonné de garder les arrêts dans sa chambre. Le malheureux soldat se trouvait sous le coup

d'une récidive bien plus dangereuse, et le rappel d'une première infraction, à laquelle on assignait également d'honorables motifs, avait justifié l'arrêt de mort. Je voulus suivre cette victime jusqu'au champ de l'exécution.

Pierre Desbarres, autant que je puis me le remémorer, était le nom de cet intéressant jeune homme; il était beau; ses camarades lui avaient donné le sobriquet de *Bel-Amour*, et en le voyant passer toutes les filles de Châlons pleuraient; les mères pleuraient aussi; les vieillards comme les jeunes gens étaient consternés: la désolation était générale dans cette population, qui n'est pas très-considérable. En voyant couler tant de pleurs, je ne pus non plus retenir mes larmes. Je n'avais pas cinquante ans alors.

Vois-tu, ma sœur, disait une très-jeune fille à sa compagne plus âgée, qui sanglotait tout près de moi; vois-tu ce grand tout-laid, avec sa mine renfrognée et ses culottes rouges? c'est le commandant de place; c'est lui qui a empêché de demander la grâce de Bel-Amour. Oh! bien sûr que le roi ne l'aurait pas refusée.

Tu crois? repartit la sœur, qui à peine était

en état d'articuler quelques paroles, tant elle avait le cœur gros.

— N'est-ce pas, Monsieur, reprit la jeune fille aux blonds cheveux en levant sur moi deux grands yeux humides, et me tirant par une des basques de mon habit, comme pour solliciter plus vivement mon attention ! n'est-ce pas que le roi n'aurait pas refusé la grâce de Bel-Amour ?

— Le roi est bien bon, répondis-je.

— Il est bon, répéta la petite blonde ; puis en tournant vers sa sœur : — Tu entends, Marguerite, il est bon ; et plus elle insistait sur la bonté du roi, plus Marguerite se désolait, plus elle sanglotait, plus ses larmes coulaient en abondance.

— Ah ! Monsieur, continua la plus jeune des sœurs, elle a bien raison de pleurer ; si vous saviez ! sans lui, sans ce bon jeune homme, au jour d'aujourd'hui elle ne vivrait pas.

— Que ne suis-je morte ! s'écria Marguerite avec l'accent du désespoir ; en même temps elle roulait sur ses doigts les longues mèches noires de sa chevelure, qu'elle s'efforçait d'arracher. Le roi est bon ! il est bon ! répétait-elle avec une sorte de rage ; puis en grinçant les dents,

de ses mains crispées elle déchirait ses vêtemens.

— Fais donc attention, Marguerite; que veux-tu que le monde pense de toi? Tiens, on nous regarde. Ah! mon Dieu! mon sauveur! grand saint Remi! ayez compassion, elle en deviendra folle. Retournons-nous-en à la maison; viens, ma sœur, retournons-nous-en, nous dirons des prières.

— Jésus Maria, il va mourir.

— Écoute, j'ai une idée; tu sais la bonne Vierge qui est toute noire, elle a fait des miracles; nous ferons un vœu à Notre-Dame-de-Bon-Secours, je lui allumerai un cierge devant elle, elle prendra pitié de nous: elle intercédera pour lui, et les fusils ne prendront pas feu.

— Laisse-moi, tu n'es qu'un enfant.

— Elle ne t'a pas sauvée, peut-être, quand tu étais en danger de périr: je n'ai pas eu sitôt récité mon chapelet à sa dévotion; au bord de la rivière... La petite blonde n'acheva pas. Depuis quelques instans je remarquais une effrayante pâleur répandue sur les traits de Marguerite: tout à coup elle parut éprouver un fris

son, sa tête se pencha; et comme je reconnus dans ces signes les symptômes d'un évanouissement, je m'avançai à temps pour la recevoir dans mes bras.

Et la petite blonde jetait les hauts cris: — Miséricorde, ma sœur est morte! au secours! au secours! appelait-elle de toutes ses forces et d'une voix qui pénétrait les entrailles.

Mais personne ne venait; la foule qui s'écoulait tristement devant nous ne voyait et n'entendait rien : elle était trop occupée, et trop profondément affligée de l'événement qui remplissait de deuil la petite ville.

Cependant, Marguerite était sans mouvement; son pouls était insensible; ses mains étaient froides, je ne sentais plus les battemens de son cœur; j'étais fort embarrassé et n'étais pas sans inquiétude. Enfin, vinrent à passer deux religieuses de la Visitation : à la vitesse de leur marche, je crus m'apercevoir qu'elles avaient hâte de fuir le funeste spectacle qui se préparait.

— Mes sœurs, leur criai-je, daignez vous arrêter, et m'aider à secourir une pauvre fille qui se meurt.

La plus vieille voulut continuer son chemin ; mais l'autre, touchée de ma prière, et sans doute aussi de la bruyante douleur de la petite blonde, qui ne m'avait pas quitté et se lamentait toujours, l'entraîna par le cordon de son rosaire, et lui montrant le petit crucifix qui pendait à l'extrémité : *Suivez Jésus*, lui dit-elle, *dans la voie qu'il nous a tracée.*

Ainsi, elle l'amena vers moi avec ces paroles d'une présence d'esprit toute chrétienne.

— Ah ! Monsieur, me dit-elle : que vous avez bien fait de nous appeler ! Eh quoi ! sœur Marceline, vous ne remettez pas cette chère enfant ?

— Ma foi, ma sœur, je ne présume pas seulement l'avoir jamais vue.

— Mettez donc vos lunettes.

Sœur Marceline, prenant à la lettre la recommandation, se mit en devoir de les chercher dans le plis de sa manche.

— Vous les chercherez demain ; qu'avez-vous besoin de savoir qui c'est ? Et puis, c'est Marguerite Rollin.

— La fille d'Étienne Rollin, le collecteur des dîmes du couvent ?

— Oui, oui. Dépêchez-vous de dénouer sa ceinture. Ne faudrait-il pas vous dire qui l'a pondue, qui l'a couvée? je vous répondrai après.

— Mon Dieu! sœur Marthe, comme vous êtes vive!

— Comme vous êtes lente!.... Avez-vous des ciseaux sur vous?

— Les voilà.

— Donnez, donnez. Sainte Vierge Marie, ils lui ont mis un corps! c'est le corps qui l'étouffe; elle est volontiers comme dans un étau.

— Oh! coquetterie! perdition du monde! les parens feraient bien mieux....

— Vous débiterez votre sermon plus tard; l'essentiel, c'est de la soulager. Voyons, soutenez-la, que je la desserre.

Sœur Marthe, ayant déjà retiré les épingles du fichu, se disposait à l'enlever; mais, se ravisant tout à coup, et comme si elle apercevait pour la première fois que j'étais auprès d'elle:

— Mille pardons, Monsieur, me dit-elle; nous

vous remercions infiniment ; mais vous êtes homme, et la décence ne permet pas...

— Je vous comprends, ma sœur ; je vais me retirer.

— Vous ne nous gênez pas, et Dieu me préserve de songer à vous offenser ; mais notre état... et puis il faut ménager la pudeur de cette innocente créature.

Sur l'invitation de sœur Marthe, je m'éloignai. A peine j'avais fait quelques pas, j'entendis sur la place un roulement prolongé. Pauvre fille ! dis-je alors en moi-même ; elle se réveillera trop tôt ! Je me dirigeai sur le bruit du tambour, et comme j'arrivai, on lisait au malheureux soldat la sentence de sa dégradation. Bel-Amour était grenadier : sa figure avait une expression de noblesse et de douceur, à laquelle se mêlait une teinte légère de cette mélancolie naïve qui est toujours l'annonce de la bonté de l'âme. Pendant la fatale cérémonie, il parut ferme et résolu ; mais quand le sergent se présenta pour lui arracher ses insignes, il tressaillit dans tous ses membres, et des larmes inondèrent son visage après

que, du revers de ses épaulettes, on l'eût frappé sur l'une et l'autre joue, en signe de sa forfaiture à l'honneur.

— Marchons, dit-il en se relevant : car on l'avait fait mettre à genoux. Marchons, mes amis: aussi bien nous devons tous être pressés d'en finir.

Dans ce moment, un soldat se détacha du peloton de service, et alla droit au colonel, à qui il présenta les armes.

— Pourquoi as-tu quitté ton rang?

— Monsieur le marquis, j'ai une grâce à vous damander.

— Voyons, quoi? qu'est-ce? explique-toi.

— Si c'était un effet de votre bonté, mon colonel....

— Je n'en ai pas de bonté, et n'ai pas de temps à perdre; que veux tu?

— C'est que, monsieur le marquis, je suis le camarade de lit de Bel-Amour, et que je souhaiterais être dispensé....

— Belle raison! parce que vous avez couché ensemble. Ce serait ton frère...

— Je n'aurai jamais le cœur.... Tenez, c'est une fichue corvée.

— En voilà un qui s'avise d'être sensible ; tu tireras, et j'aurai les yeux sur toi.

— Excusez, mon colonel ; on voit bien que vous n'avez jamais eu de camarade de lit : je voudrais vous voir à ma place.

— Pas d'observation ; qu'est-ce que ce malotru ? A ton poste, et songe à faire ton devoir, ou je te ferai pourir dans un cachot.

Le soldat regagna lentement son peloton, et le colonel, en agitant son épée, donna le signal du départ.

La troupe s'ébranla, et à peu de distance de la ville elle s'arrêta pour se ranger en bataille dans la plaine que traverse la route de Reims. Il y avait grande affluence en cet endroit, car bon nombre d'habitans y étaient venus attirés par ce pressant intérêt de curiosité qui subsiste encore en dépit de la plus réelle affliction. De mémoire d'homme on ne se rappelait pas avoir vu dans Châlons le terrible spectacle d'une exécution militaire. La confrérie des pénitens avait saisi cette occasion de gagner des indulgences ;

elle faisait partie du cortège, et suivait de chaque côté du chemin, en récitant à demi-voix les prières des agonisans et les psalmodies d'un *miserere*, dont le ton funèbre contrastait avec le bruyant éclat d'une musique guerrière. La confrérie était précédée de sa bannière de sinistre présage, et en avant de ses fils de spectres masqués et couverts de longues robes blanches, le condamné pouvait voir porter la serpillière destinée à envelopper sa dépouille et le cercueil dans lequel on le clouerait. On assure que plusieurs fois ses regards se fixèrent sur ces apprêts des funérailles d'un homme vivant, sans que l'on aperçût sur sa figure les traces de la plus légère émotion.

A quelques toises de la route, il y avait une croix de pierre, et vis-à-vis un petit pré avec quelques ormeaux à l'entour : c'était la l'emplacement désigné. On le montra à Bel-Amour; alors il remercia et embrassa avec effusion le chapelain du régiment, qui l'avait accompagné pour lui faire la recommandation de l'âme; il embrassa pareillement plusieurs de ses camarades, et quand il en vint à Joseph Langlois,

celui qui avait demandé au colonel de le dispenser de la fatale corvée, comme il le vit pâle et tremblant : — Ne crains rien, lui dit-il, Bel-Amour saura mourir. Et Langlois de reprendre aussitôt : — Je n'aurai pas à me reprocher...

— C'est bon, interrompit Bel-Amour en lui serrant affectueusement la main, un mot suffit ; puis, levant les yeux au ciel : — O ma mère ! ma mère ! Si tu donnes des nouvelles au pays, écris-leur que je me suis embarqué pour les colonies : que je suis allé bien loin, dans un autre monde. Ma pauvre mère, et mon père ! ils en mourraient. Qu'ils n'apprennent jamais...

— Tais-toi donc ; est-ce que j'irais leur dire...

— Aurez-vous bientôt fini, avec vos adieux ? cria à ce moment l'officier qui commandait le peloton de service ; Langlois, à votre rang.

— Enfin c'est dit, il faut se séparer : en tout cas ce n'est pas moi... Et Langlois ne put achever. — A votre rang, vous dis-je, lui cria une seconde fois l'officier. Malgré cette injonction, il hésitait encore : mais l'officier le poussa brutalement par les épaules et le fit rentrer.

La musique jouait l'air de *Port-Mahon*; elle cessa tout à coup, les tambours firent un roulement et Bel-Amour fut remis à quatre fusiliers qui le conduisirent sur le Pré. Là, il ôta son habit, et pendant qu'on chargeait les armes, il se mit de lui-même en position de recevoir la mort. Il témoigna le désir de la voir venir; mais le bas-officier, c'était le même qui l'avait dégradé, lui ayant fait observer que les ordonnances ne permettaient pas de le satisfaire sur ce point, il prit le mouchoir qu'on lui présentait, puis il l'attacha sur ses yeux : — Maintenant que je suis prêt, ne me manquez pas, mes amis; et posant une main sur sa poitrine : — Là, dit-il, là.

Sitôt que le major placé à la droite du peloton eut abaissé sa canne qu'il tenait en l'air, il partit de l'assistance un cri si effroyable, qu'il couvrit le bruit de la détonation. Bel-Amour était tombé à la première décharge, aussi inanimé que s'il n'eût jamais vécu; mais près de lui, et au pied d'un arbre sur lequel les plus alertes étaient montés pendant l'exécution, gisait le cadavre d'un enfant qui ne paraissait pas

avoir plus d'une douzaine d'années. — C'est le saisissement qui l'aura fait choir, disaient quelques personnes dans le groupe de celles accourues comme moi pour voir quelle pouvait être la cause de cet accident.

— Oui, oui, c'est cela. Il se sera donné peur, ajoutait-on en regardant la cime de l'orme; les enfans ont le diable au corps. Je vous demande un peu, se percher si haut! Mais on ne tarda pas à remarquer que l'herbe était rougie; on essaya de placer l'enfant sur son séant, et l'on découvrit une plaie au-dessous du cœur. Le justaucorps était percé, le sang sortait à gros bouillons; ce ne fut qu'un cri: — *Mon Dieu! il y a quelqu'un qui a tiré en l'air.* A qui donc cet enfant? Et une voix répondit: — C'est le fils d'Étienne Rollin, le collecteur des dîmes pour le couvent de la Visitation. Allez promptement querir le chirurgien de Vermandois.

Les plus habiles se détachèrent, et quand ils revinrent avec le chirurgien, ils racontèrent qu'ils avaient vu un soldat qui frappait la terre de son fusil et le brisait en disant: *C'est moi qui l'ai tué!* Que ses camarades l'avaient pris parce

qu'il voulait se détruire, et qu'ils avaient entendu de leurs propres oreilles ces paroles du chef : — *Veillez sur Langlois ; qu'il ne se fasse pas de mal, c'est assez de deux.*

Le chirurgien du régiment de Vermandois sonda la blessure du fils d'Étienne Rollin ; il en retira une balle, et déclara qu'il n'y avait pas de ressources, que le cœur était attaqué et que c'était un enfant de moins.

Alors chacun plaignit Étienne Rollin et surtout la pauvre Marguerite, qui, dans la même journée, perdait son sauveur et son frère. — Quel coup cela va lui porter ! dit un de mes voisins qui soupçonnait probablement que j'étais un étranger : savez-vous, Monsieur, qu'elle a une fière obligation au malheureux Bel-Amour. A la Noël prochaine il y aura un an (elle doit s'en souvenir) qu'elle était à folâtrer avec plusieurs de ses amies sur la Marne, qui était prise par la gelée. Tout à coup, dans un endroit que recouvrait la neige, Marguerite s'enfonce et disparaît. Il n'y avait pas un garçon du pays qui voulût se risquer à aller la chercher ; Bel-Amour ne fit pas tant de façons ; il plongea

à trois reprises sous la glace, et n'eut pas de cesse qu'il n'eût ramené Marguerite. C'était cela du courage : tous tant que nous étions, nous en fûmes ébahis d'admiration. Aujourd'hui on le fait mourir, voilà la récompense. Oh ! ses juges ne le porteront pas en paradis !... Vous avez vu comme il est regretté, et comme il a fini : il n'avait rien à se reprocher celui-là. Dieu veuille avoir son âme et lui faire paix dans le ciel !

Le lendemain de cette exécution je me mis en route pour Paris, où, dès mon arrivée, j'envoyai cent francs à la famille de Bel-Amour, qui dut s'étonner de ce secours qu'elle recevait d'une main inconnue. J'ignore ce que devint Langlois : on m'a dit qu'il avait été fusillé pour fait d'insubordination. Quant à Étienne Rollin, j'ai su depuis que le chagrin l'avait mis au tombeau : Marguerite devint folle et ne recouvra jamais la raison. Il ne resta de cette famille que le premier né d'Étienne Rollin, qui déplora longtemps la fatalité de son frère, dont aujourd'hui encore il conserve la chemise sanglante.

J'ai tracé le récit de ce tragique événement,

parce qu'il n'en est pas qui puisse fournir matière à des réflexions plus démonstratives de l'inconséquence du préjugé sous lequel nous gémissons. Par quelle bizarrerie viendrait-on me noter d'infamie, moi exécuteur des jugemens criminels rendus par les tribunaux qui sont censés ne prononcer leurs arrêts qu'après avoir suffisamment et longuement éclairé leur religion, tandis que des soldats qui ont fait périr une multitude d'individus pour accomplir une justice expéditive et souvent inconsidérée ou despotique, sont aptes à recevoir tous les grades militaires, à occuper tous les emplois civils, et à parvenir à tous les honneurs que le prince ou la patrie décernent?

Sauf la différence des justices, l'action n'est-elle pas la même de part et d'autre? Des deux côtés n'est-ce pas le coupable que l'on punit? Étrange contradiction, de flétrir l'homme qui exécute des jugemens criminels émanés des tribunaux, et de donner le bâton de maréchal à celui qui a exécuté des jugemens de mort rendus par un conseil de guerre! Les tribunaux, que l'on admette ou non le jury, sont institués pour réprimer les attentats contre la sûreté

commune; il est aussi des crimes contre lesquels les conseils de guerre sévissent; mais ne sévissent-ils que contre des crimes? Est-ce un crime de ne pas se sentir le courage d'affronter le trépas en présence d'une batterie? Est-ce un crime à celui qui se meurt du besoin de revoir son clocher, de quitter momentanément son drapeau pour se dérober au marasme qui le consume? Quand un père ou une mère sont sur leur lit de mort, ou qu'ils sont en proie à la misère, est-ce un crime d'aller recueillir leur dernier soupir ou les soulager, contre le gré d'un chef à qui la discipline a appris à n'avoir plus ni père ni mère? Est-ce un crime de s'absenter pour revoir une maîtresse adorée, une épouse que l'on chérit? Est-ce un crime de repousser l'insulte par l'insulte? de suivre l'impulsion de sa colère contre la brutalité d'un caporal, ou tout autre mauvais traitement, n'importe de quelle part il vienne? Est-ce un crime de ne pouvoir résister au sommeil? L'officier de ronde surprend une sentinelle endormie; il lui plonge son épée dans le corps, et le lendemain, à l'ordre du jour, il reçoit des félicitations.

Un malheureux fantassin ne peut plus marcher parce qu'il est harassé de fatigue et que ses pieds ne sont qu'une plaie; son capitaine le tue, tout le monde marche, et le capitaine avance; il est nommé chef de bataillon; on attache à sa boutonnière un signe d'honneur; les journaux publient sa prouesse, et l'auteur *De la morale en action* consigne ce fait dans ses annales, pour le léguer en exemple aux générations futures. Le nom du meurtrier est anobli; dans cent ans, il comptera trois quartiers, et cette ancienneté vaudra peut-être des priviléges et des distinctions à ses petits-fils.

Des citoyens paisibles se rassemblent pour demander le règne des lois et le renversement de l'arbitraire; ils viennent exposer leurs doléances ou exprimer leurs alarmes; on les mitraille, on les larde à coups de baïonnettes. Qui dirige ce massacre? qui le commande? qui l'exécute? Le soldat qui ne tuera pas père et mère est réputé rebelle et traité comme tel; son capitaine est derrière lui le sabre levé jusqu'à ce qu'il ait tué père et mère. L'obéissance passive le place entre le parricide et le sacrifice de sa

propre vie. Il tue parce qu'il lui est enjoint de tuer; femmes, enfans, vieillards, son plomb ne choisit pas. A la caserne il y a eu une distribution d'eau-de-vie; en rentrant il y aura une distribution d'épaulettes et une gratification proportionnée à la quantité de sang qui aura été versé. Celui qui, pour exécuter sa consigne, a tué à bout touchant ou son frère ou le premier passant inoffensif est un homme sur qui l'on peut compter : on n'oubliera pas son dévoûment, on s'en souviendra à toutes les promotions! Par cas fortuit, pour la satisfaction du public, est-on contraint de le blâmer, dans six mois on le comblera d'honneurs, et si la terreur est devenue un besoin du pouvoir, on ira le chercher pour le mettre à la tête de la terreur. J'ai vu ainsi se fonder des fortunes et des renommées colossales ; quand la tyrannie redoute la pudeur des tribunaux, à qui s'adresse-t-elle? aux soldats : le dernier rejeton des Condé n'a pas péri sous le glaive de l'exécuteur, et ses juges.... ils sont rois.

Il est minuit! mes occupations ou mes plaisirs m'ont retenu hors de chez moi jusqu'à cette

heure; je regagne tranquillement mon logis; mais, par malheur, j'ai une infirmité des plus graves, je suis sourd et muet; partant, je n'entends pas le *qui vive* ou le *passe au large* de la sentinelle; impitoyablement elle me couche en joue, et, si elle vise bien, je suis mort. Est-ce dans une place de guerre, assiégée par l'ennemi, sur un rempart où l'on puisse craindre une surprise, que la sentinelle est ainsi l'arbitre des citoyens? C'est dans la capitale, à Paris, au centre des arts et de la paix; dans une ville où il n'y a aucun danger pour la sentinelle, et où les nécessités du jour exigent pendant la nuit une continuelle circulation. Ainsi entre autres innocens que le soldat peut tuer sans forme de procès, se trouvent les sourds et muets, les sourds, les gens préoccupés, les gens ivres, et quiconque ne marche pas contre le vent lorsque le vent souffle avec violence.

Aussi long-temps que le rêve du bon abbé de Saint-Pierre ne se sera pas réalisé, le licenciement des armées restera peut-être impossible. Je reconnais que les armées sont aujourd'hui un fléau qu'il faut supporter, et j'admets que tout

ce qui se passe sur le champ de bataille est très-légitime : là seulement le soldat est un guerrier, il combat pour la gloire ou pour la patrie, il cueille des palmes immortelles : il est vrai qu'on l'a lancé dans une arène où il y a plus d'avantage à se montrer brave que couard; il est à son corps défendant. Mais s'il se défend avec intrépidité, on lui en sait gré; s'il attaque, on le proclame un héros. Cependant tout ce qu'il acquiert ou peut acquérir de gloire par ses exploits suffit-il pour effacer la tache de mille autres actions dont sa profession le rend coutumier?

Il est encore une circonstance où il semble que l'on peut justifier jusqu'à un certain point l'usage meurtrier que le militaire fait de ses armes; c'est quand une contrée veut s'isoler de la contagion qui ravage une contrée voisine. Alors on forme ce qu'on appelle un cordon sanitaire; dans ce cas, il est ordonné de tirer sur tout individu qui tentera de franchir la ligne. Mais cet ordre, de combien de crimes n'est-il pas le prétexte! Le fameux écuyer Joanny, revenant d'Espagne où régnait la fièvre jaune, se présente à la frontière avec une partie de sa

troupe : les soldats présument qu'il a de l'or; ils ne lui signifient pas une mesure dont il n'est pas informé, ils le laissent venir à portée, et le fusillent à leur aise; au même instant ils se jettent sur ses compagnons et sur lui, font une perquisition exacte de leurs valises, et s'emparent de tout ce qui est à leur convenance. Ils ne s'effraient pas du contact; les quadruples n'ont pas la peste. Cet horrible assassinat serait resté ignoré comme tant d'autres du même genre; mais le paillasse de la troupe, qui n'avait été blessé que légèrement, eut le bon esprit de faire le mort jusqu'à la nuit; alors profitant de l'obscurité, il se traîna comme il put jusqu'au premier bourg espagnol, où il dicta sa déclaration devant le corrégidor. Plus d'une fois les gardes du cordon, instruits qu'un habitant porteur d'argent devait passer, l'ont attendu à l'affût comme le braconnier attend un gibier. L'habitant était tué par le dos; on le retournait, et comme il n'y avait point de levée de corps, car aucune autorité n'aurait voulu s'exposer aux atteintes de la fièvre jaune, l'impunité était garantie aux coupables.

Suivons les soldats sur le territoire ennemi : la discipline défend le viol, le vol, l'assassinat, le pillage; mais la discipline est lunatique, la discipline peut n'être que le caprice du général qui commande; tantôt elle est sévère à l'excès, tantôt elle est relâchée; le général punit de mort celui qui a dérobé une paire de souliers ou pris une poule sans en payer la valeur; mais le général fusille l'habitant qui lui déplaît ou n'est pas assez prompt à acquitter sa contribution; il reconnaît des espions à volonté; il extermine des insurgés en masse; un geste de lui, et le soldat fait sauter la cervelle qui est au bout de son canon; le général fait plus, la manche retroussée jusqu'au coude quand il est vigoureux, il abat lui-même les têtes proscrites, il occit les transfuges, et on l'a vu, pour jalonner sa route, la joncher de cadavres de prisonniers immolés froidement à chaque changement de direction.

En paix comme en guerre, le soldat tue impunément pour son honneur, et pourtant le châtiment qu'il inflige s'applique la plupart du temps à de simples fautes qu'une prétendue loi politique a qualifiée du nom de crimes. J'ac-

corde que l'on ne puisse se passer de ces rigueurs; mais si elles sont indispensables, elles n'en révoltent pas moins la sympathie humaine; et si l'opprobre auquel on nous dévoue est une suite de cette sympathie révoltée, on devra convenir que parfois elle s'égare et s'abuse étrangement. La carrière des armes n'est-elle pas chez nous une des plus glorieuses? s'il y a infamie, est-elle moins réelle parce qu'elle se trouve disséminée? Je ne sache pas que, dans aucun pays, il y ait une loi qui absolve du meurtre quand il est commis par plusieurs: mais le préjugé qui nous atteint n'a pas été délibéré; il est instinctif et tout de sentiment: il n'atteint pas le soldat, parce que le soldat, dans toutes ses variétés, depuis le général jusqu'au tambour, est un peuple à part. C'est un peuple jeté en dehors du mouvement de la civilisation, en dehors de la nature et de cette morale qui a pour siége le cœur humain. Aux rives du Mississipi les Carangouas mangent les hommes, ils sont anthropophages, ce sont leurs mœurs. Qu'un chef de cette tribu vienne à Paris; à peine arrivé, on voudra le voir au château; le premier chambellan le pré-

sentera à sa majesté impériale; toutes les feuilles publiques répéteront la harangue qu'il aura prononcée au moment de sa présentation, et les dames de la cour se demanderont entre elles: —Avez-vous parlé au Carangouas? Le Carangouas vous a-t-il parlé? Heureuses celles qui l'auront touché; plus heureuses cent fois celles à qui il aura fait don d'une de ses plumes.

Les soldats ne sont pas anthropophages; mais ils ont leurs mœurs, ensuite ils sont un peuple. C'est là le secret de la faveur qui les accueille: enfin ce peuple affronte des périls: il monte à la brèche. La multitude, partout éprise de la vaillance, lui prodigue les honneurs et les immunités; elle est éblouie, car les maréchaux sont chamarrés d'or; et il a été dit, je ne sais plus par qui, que dans chaque giberne de soldat il y a un brevet de maréchal.

Les exécuteurs criminels ont leurs mœurs, mais ils ne forment pas un peuple en dehors du peuple. Ils ne forment pas même une corporation; ce sont des individus isolés; rarement ils affrontent des périls, et ils n'ont point un costume éclatant. Le peintre David, qui a été pre-

mier peintre de la révolution avant d'être premier peintre de sa majesté, avait proposé de leur en donner un ; il me montra un jour le dessin qu'il en avait fait.

C'était le 20 avril 1793. Je le rencontrai comme il sortait du tribunal révolutionnaire, où l'on venait de condamner M. de Vaujour, ci-devant colonel du 3e régiment de dragons. Je me retirais ; David vint à moi : je remarquai qu'il tenait à la main un papier qu'il déroula en m'accostant : c'était son image.

— Eh bien, citoyen Sanson, me dit-il avec son bredouillage ordinaire, que pensez-vous de ce Romain ? (L'usage de se tutoyer, sans se connaître, n'était pas encore général.)

— Il est joliment dessiné ; mais vous lui avez donné un air bien terrible.

— Sévère, voulez-vous dire. Vous ne voyez pas que c'est le vengeur du peuple ?

— Qu'appelez-vous le vengeur ?

— C'est le titre que prendront désormais les citoyens qui exercent les mêmes fonctions que vous.

— Et c'est là l'uniforme dont vous allez nous affubler ?

— L'uniforme! dites donc le costume *barbare*? je l'ai composé d'après l'antique; c'est du licteur tout pur, accommodé à la moderne, car quelque sans-culottes que nous soyons, vous ne vous arrangeriez pas d'une jaquette à l'écossaise.

— Et ces rubans rouges dont vous nous entortillez les jambes, qu'est-ce que cela signifie?

— Mon ami, c'est le cothurne...

— A la bonne heure le cothurne; mais n'espérez pas que je veuille aller les jambes nues.

— Il le faudra bien, je le ferai décréter, le cothurne; on veut vous grandir, vous autres; on veut vous réhabiliter: vous n'y comprenez rien, vous ne sentez pas toute la dignité...

— Tenez, citoyen David, pas tant de dignité. Si vous parveniez à prouver qu'il y en a dans les fonctions que je remplis, je craindrais que trop de monde ne vint à s'en mêler.

— Vous êtes modeste, citoyen Sanson; mais je veux que vous preniez dans la république le rang qui vous convient : songez bien que je ne dois pas en être pour mes recherches.

Ce costume vous ira à merveille; vous le revêtirez: ce sera pour la première fournée d'aristocrates qui en vaudra la peine, et je vais de ce pas faire la motion....

— Gardez-vous-en bien : il ne nous serait plus permis de sortir; le peuple nous sait gré de nous cacher.

— Citoyen, vous paraîtrez à ces solennités le vengeur du peuple! celui qui cimente la liberté. Avant peu, soyez-en sûr, citoyen, c'est un ministère qu'on vous enviera.

Le vengeur du peuple! répéta David avec enthousiasme. J'avais parcouru avec lui toute la longueur du pont de la Monnaie; lorsqu'il me quitta il prit par le quai de Gèvres, et moi je continuai à suivre le bord de l'eau dans une direction contraire. En me retournant je vis que Fouquier-Tinville l'avait rejoint. Ils causaient ensemble; leur conversation, à en juger d'après leurs gestes, était fort animée.

CHAPITRE IV.

La mécanique attendue. — L'exécuteur dans l'embarras. — Le désir de s'instruire. — L'ancienne et la nouvelle méthode. — La besogne courante. — La langue des savans. — Inquiétudes terribles. — Le pensionnaire à charge. — Une vierge. — Je réponds à mon confrère. — L'homme à la queue de renard. — Le conducteur patriote. — La bourriche et le jambon. — Ma théorie. — La moutarde après dîner. — Le pont aux ânes. — L'artillerie de la république. — La belle invention. — Les minutes précieuses. — L'inventaire de mon mobilier. — La citoyenne de confiance. — Une illustre Romaine. — Passez au chapitre suivant.

La prédiction du peintre David s'était déjà vérifiée, et elle se vérifiait de plus en plus sur tout les points de la France.

Le 1^er^ ventose an 2, je reçus cette singulière lettre :

« Citoyen et collègue, comme étant du même état et n'ayant pas encore eu l'avantage de faire aller la nouvelle mécanique proclamée en vigueur dans tout le ressort de la république, je prends la liberté de t'écrire la présente, pour te demander des instructions, sans lesquelles je vois bien que je ne ferai jamais que de la bouillie

pour les chats ou de l'eau claire, comme dit cet autre.

» Je te dirai que cette mécanique était attendue avec bien de l'impatience par tous nos bons Ardennois; enfin, on nous l'a expédiée de Paris, et elle est arrivée à bon port. Nos municipaux assurent que c'est un morceau superbe. Mais je crains bien qu'il ne s'en soit égaré quelque pièce en route. Ils n'ont pas eu de cesse que je n'aie entrepris de la monter en leur présence; ils voulaient absolument en voir le jeu. Le charpentier Robert, qui n'est pas un des plus maladroits du pays, était venu pour me donner un coup de main; mais nous avons eu beau tourner et retourner le sacré bataclan, nous n'avons jamais pu en venir à notre honneur; nous nous y sommes pris par tous les bouts, et malgré les conseils de nos municipaux, qui ne sont pas plus bêtes que d'autres, il y avait toujours quelque chose qui clochait, tant est que nous y avons perdu notre latin, et qu'il a fallu y renoncer.

» Que diable aussi va-t-on s'ingérer d'inventer un engin pareil? C'est comme la charpente d'une maison, votre satanée mécanique, et il m'est

avis qu'il y en a de plus malins que moi qui y perdront la tête. Nous n'avons jamais pu nous imaginer ce qu'on peut faire du tablier de cuir. Est-ce pour mettre devant moi, ou bien est-ce un ouvrier qui l'a fourré par mégarde dans les caisses en faisant l'emballage? ce serait assez mon idée. Citoyen, tu vas rire de ma simplicité, mais on apprend à tout âge, et, comme dit le proverbe, qui est écolier n'est pas maître. S'il s'agissait de pendre ou de rompre, sans me flatter, je ne suis ni manchot ni emprunté là-dessus; mais puisque ce n'est plus la méthode, il faut s'y conformer; j'ai bientôt cinquante ans, et tu ne dois pas ignorer que quand on n'est plus de la première jeunesse il en coûte toujours de faire un apprentissage. Un aristocrate, à ma place, donnerait sa démission, mais je suis républicain comme Brutus, Populus * et Robespierre. *Vive la République!* voilà mon mot; après cela, arrive qui plante.

» A propos d'aristocrates, je t'annoncerai, citoyen, que nous en sommes empoisonnés dans

* Nom d'un conventionnel.

nos cantons; c'est une vermine qui se cache les uns chez les autres; mais le représentant en mission fait son grand tour; il les flaire de loin, et d'ici avant peu je crois que plus d'un émigré rentré payera les pots cassés. Je le sens qui rôde aux environs : je suis sur les épines; c'est de l'ouvrage qui va me tomber sur les bras, et je ne suis pas en mesure; un de ces quatre matins, il faudra en découdre, je m'y attends; et si je ne compte pas sans mon hôte, la décade ne se passera pas sans que je sois en pleine activité. Ainsi, il est temps de me précautionner pour ne pas rester en affront.

» Je sais qu'à Paris vous n'en ratez pas un; mais vous avez tant et de si belles occasions, que vous devez être stylés. Pour ce qui est de moi, citoyen, je t'avoue que je n'ai pas le même bonheur; je ne saurais volontiers par quel bout commencer. Si j'allais rester court pour mon étrenne, tu comprends quel désagrément ça serait pour moi. Chacun a sa petite amour-propre, et puis je ne suis pas mécontent de ma place, et je serais bien aise de la garder, avec cela que le pays est excellent, et qu'en tout temps les Ar-

dennes donnent pas mal, et qu'il paraît que pour le quart d'heure ça va marcher rondement.

» Je présume que c'est toujours comme autrefois, que quand nous étions embarrassés nous nous adressions au ci-devant *Monsieur de Paris*, pour qu'il nous mît au fait. Si c'était pour de la *besogne courante* à la vieille mode, bien entendu, je ne t'importunerais pas; mais, entre confrères, on doit s'aider, et me suis-je pensé que notre ancien patron ne refuserait pas de me rendre ce petit service.

» S'il n'y avait pas si loin, citoyen, je t'aurais invité de venir manger la soupe avec moi, et tu m'aurais montré. Vu la distance, je me bornerai à te prier de m'envoyer des détails; qu'ils soient surtout b.....ment catégoriques, à cette fin que je n'aille pas m'embrouiller. Vous autres, Parisiens, vous avez, à des momens qu'il y a, un si sacré f.... langage, que le diable n'y comprend goutte. On m'a donné au district l'imprimé que la convention a fait distribuer à tous les exécuteurs dans les départemens : je suis bien avancé avec leur imprimé, c'est plein de termes si barroques, qu'il n'y a pas moyen de les déchiffrer.

Je crois qu'ils nous prennent pour des savans. Les municipaux et le maître d'école ont pourtant étudié, ils n'ont jamais pu me dire l'énigme de ce que ça signifie *vertical*, *horizontal*, et que cétéra.

» Ainsi, conte-moi ça au plus juste, comme en manière de conversation, là à la bonne franquette; parle-moi paysan, figure-toi que nous buvons chopine ensemble, et ne néglige pas surtout de me répondre sitôt la présente reçue. Je prévois que d'une minute à l'autre ça roulera: le citoyen représentant approche, je le vois sur notre dos; ça va rouler, c'est sûr; ça n'ira pas comme à Paris, mais ça ira, c'est l'essentiel.

» Tu dois voir, citoyen, que je suis pressé; je sais bien que tu as de l'occupation par-dessus les yeux et que tu ne chômes pas, car on dit que ça chauffe dans la grande ville; mais on trouve toujours un instant pour obliger un confrère! Je ne serai pas tranquille que je n'aie reçu mon guide-âne: cette sacrée mécanique que je vois éparpillée dans la cour de la commune me chiffonne, ça me tracasse de penser que peut-être pas plus tard que demain il faudra la porter

toute disloquée sur la place, et que j'aurai l'air d'un novice. Quelle mine ça aura-t-il, devant un public et surtout en présence du représentant du peuple! Je ne dors pas; je tremble de faire une gaucherie, et puis s'il faut que je te dise, ce n'est pas encore ça: j'ai chez moi un pensionnaire que je garde pour l'essai de la mécanique. Comme il est à mes crochets, le plus tôt que je pourrai m'en débarrasser sera le meilleur. Les subsistances sont rares, et ce n'est pas une petite charge d'avoir à le nourrir.

» Jusqu'à présent la mécanique est dans nos mains un meuble inutile; mais si tu m'envoies courrier par courrier la véritable manière de s'en servir, je te réponds que sous huitaine, représentant ou non, tu auras un échantillon de mon savoir-faire.

» Salut et fraternité.

» LÉMOUCHÉ. »

Je me hâtai de répondre au confrère ardennois, en lui adressant un second exemplaire de l'instruction que Danton, ministre de la justice, avait fait rédiger dans ses bureaux; je me bor-

nai à ajouter sur les marges quelques notes explicatives du texte, qui me semblait cependant assez clair. Mais mon confrère ardennois et son ami le charpentier n'étaient pas pourvus d'une très-forte dose d'intelligence. A cette époque, *la Montagne* jetait feu et flammes; on ne suffisait plus à fabriquer des mécaniques; je présumai que celle qui avait été expédiée à Mézières était ce qu'on appelait une *vierge*, c'est-à-dire, une mécanique en blanc, telle qu'elle sortait des mains de l'ouvrier; j'indiquai qu'elle devait être peinte en rouge, et après avoir cacheté le paquet qui contenait les instructions complémentaires, je le fis jeter à la poste.

Huit jours après, j'étais à déjeuner; en rentrant, la domestique qui nous servait à table annonce qu'un citoyen demande à me parler. Avant de l'introduire, je lui recommande de s'informer quel est l'individu, ou de quelle part il vient.

—Il n'est pas de Paris, répond la domestique, et il prétend avoir quelque chose à vous remettre de la part d'un de vos amis.

Je passai immédiatement dans mon cabinet

pour recevoir l'étranger; il se présente: c'était un gros homme, court, à la face rebondie, au teint aviné et à l'air encore plus réjoui que réjouissant; sur le devant de son bonnet de fourrure, d'où pendait la queue de renard, était attachée une énorme cocarde, et il en avait une seconde au beau milieu de la poitrine, au-dessous des festons de sa blouse, dont le bleu encore tout lustré attestait qu'elle sortait de chez le marchand.

Ce gaillard m'aborda avec cette familiarité banale dont il devait avoir depuis long-temps contracté l'habitude; il eut une velléité de me prendre la main; je ne lui tendis pas la mienne, mais il ne se déconcerta pas.

—Eh bien! citoyen Sanson, me dit-il, ça va-t-i comme tu veux? Va, va, mon magistrat, il y a b.....ment long-temps que nous nous connaissons; moi, s'entend; c'est moi qui te connais. Qui ne te connaît pas, nom de Dieu?...

— Je croyais que tu avais une commission à remplir auprès de moi?

— Oui, que j'en ai z'une, mon magistrat, et une fameuse, mille nom d'une pique! Sacré nom

d'un nom! je n'en reviens pas; je puis donc, une fois dans ma vie, parler nez à nez, face à face, au grand sacrificateur de la république! Diras-tu la messe rouge aujourd'hui?

— Mais, citoyen, tu n'es pas venu, je le pense, pour m'interroger.

— Tais-toi donc, est-ce que je t'interroge? Je sui t'un vainqueur de la Bastille; j'ai la parole, tu n'me la couperas pas la parole...

— Ce n'est pas mon intention, citoyen; mais je désirerais savoir ce qui t'amène.

— Ce qui m'amène, t'es bien pressé, citoyen Sanson; il y a temps pour tout. Si je t'admire, moi, peux-tu m'en empêcher? Oh! je t'ai vu monter sur Madame. Sacré Dieu! comme elle marchait la sainte guillotine! c'est affaire à toi: montre en main, trente-trois en vingt-deux minutes. Comme tu les expédiais; vrai, ça faisait plaisir à voir; c'était pour la conspiration du tabac, tu leur en as f.... du tabac.

— Laissons là cette conversation.

— Bah! bah! des conspirateurs, des affameurs du peuple, des aristocrates, des modérés, vingt-

cinq tonnerres! des modérés, c'est la peste du genre humain! Ils ne seront jamais républicains, tes sacrés enragés sournois de modérés. Il n'y a pas à tortiller, il faut abattre tout ça; il faut que leurs têtes tombent comme la grêle, et celles des accapareurs, dans la besace comme les autres; pas de ménagement. Malheur à eux! malheur aux dilapidateurs, aux traîtres! qu'ils accaparent la guillotine, à la bonne heure; qu'il n'y en ait que pour eux, et la régénération marchera tambour battant, drapeau déployé, mèche allumée, la foudre en avant. Ah ça, citoyen Sanson, tu me laisses causer tout seul; est-ce que, par hasard, l'opinion d'un patriote ne serait pas de ton goût?

— On ne peut révoquer en doute mon patriotisme.

— C'est que, vois-tu, tu ne dis rien, et j'étais bien aise de m'entretenir un peu z'avec toi sur les affaires, sur les événemens du jour; t'en es rebattu; je conçois ça, quand on est dans la politique jusqu'au cou. Enfin suffit, ça ne t'amuse plus.

— Non, citoyen, ça ne m'amuse plus.

— Tu n'es pourtant pas un aristocrate?

— Moi, aristocrate!

— Je sais bien, t'as fait tes preuves... En as-tu poussé dans c'te chattière; depuis le premier, y en a-t-i une tapée à qui t'as fait danser la carmagnole, et ce n'est pas la fin; j'espère bien que le rasoir national ne se rouillera pas de sitôt. Il y a encore fièrement à déblayer avant d'arriver au culot.

— Comme tu dis, citoyen, le culot, je ne le tiens pas, à mon grand regret...

— Sais-tu que c'est à double entente ce que tu dis là?

— Entends-le comme il te plaira.

— Allons, content ou non, t'as toujours donné un fameux coup d'épaule à la révolution. A présent que le plus gros est fait, il n'y a plus que le fretin; c'est p't-être ça qui te chagrine.

— Citoyen, je t'ai déjà déclaré que je n'avais pas à te rendre compte de mes sentimens.

— Eh bien, mettons que je n'ai rien dit.

— Qu'est-ce que cette espèce de bourriche que tu portes sous le bras?

— Cette bourriche, c'est à toi, citoyen, et j'ai sur moi la lettre d'envoi.

Le gros homme, qui avait poussé à bout ma patience, sans que j'osasse le lui témoigner trop vertement, car à cette époque il eût été imprudent de ne pas ménager tout le monde, se décida enfin à chercher dans son porte-feuille, et entre les plis d'une liasse considérable d'assignats, il prit une lettre qu'il me donna. Je la lus en sa présence, elle était du citoyen Lémouché.

« Citoyen collègue, je te dirai que je suis dans l'enchantement de ta théorie; vingt-quatre heures plus tôt elle serait venue à point; mais c'est de ma faute aussi; j'aurais dû depuis un bon bout de temps suivre les conseils de ma femme, vu qu'elle m'assurait que son père et son frère avaient pris des leçons de toi, et qu'ils s'en étaient bien trouvés.

» Le représentant est tombé ici comme une bombe et le branle a commencé. C'est lui qui m'a tout enseigné de point en point; c'est un b... à poils, que ton représentant; je te réponds qu'il s'y connaît et qu'on ne lui en revendrait pas sur le chapitre de la mécanique et de tout ce qui s'ensuit. Grâce à lui j'ai troussé mon premier émigré;

il m'a donné du mal, mais la réussite a été complète; la mécanique a été comme une divinité. C'est bien comme tu m'as marqué qu'on doit s'y prendre, il n'y a pas à s'y tromper. C'est dommage que je n'avais pas le babillard auparavant; au moins ça n'aurait pas été de la moutarde après dîner. Malgré ça, citoyen, je t'en ai la même obligation; il n'est pas dit que le représentant sera toujours là; si je suis embarrassé, j'aurai recours à mon catéchisme. Par demandes et réponses, il m'est avis qu'il aurait été plus commode; mais tel quel il me servira. Cependant à présent que je sais de quoi il retourne, je me figure que c'est le pont aux ânes; le principal est que chacun soit à son poste, sans comparaison comme pour manœuvrer une pièce de canon; nous sommes l'artillerie de la république. A propos, tu ne me marques pas encore ce qu'il faut faire pour l'entretien; sans doute que ça doit être tenu proprement; faut-il graisser souvent le couperet? j'ai dans l'esprit qu'il usera moins en huile qu'en coton, et qu'il ira plus d'une fois chez le rémouleur. Je me suis arrangé à l'année pour ça, avec Flipon, le maréchal qui repasse

pour tous les bouchers du pays. Il me paraît que la hache populaire va tomber ici dru comme mouches. Patience, et ça ira d'une drôle de manière. On vient d'amener trois espions et deux ci-devant Français devenus échevins kinserliques. Le gibier foisonne; tant pris, tant payé; c'est autant de chiquenaudes à donner sur la nuque. Mâtin! comme ça vous descend sur le chignon. Ma foi, citoyen collègue, je t'avoue que c'est tout de même bien inventé.

» Je ne veux pas abuser davantage de tes momens, je sais que tes minutes sont précieuses; on dit qu'une minute de plus ou de moins ce n'est point la mort d'un homme : c'est selon. Le conducteur par qui je te fais tenir la présente est un de mes amis, c'est la fleur des sans-culottes. J'ai pensé que tu ne serais pas fâché de faire sa connaissance; tu verras que le luron n'a pas la langue dans sa poche; il ne demande pas mieux que de jaser; il te contera toutes les bontés que le citoyen représentant a eues pour moi; de mes jours ni de ma vie je ne les oublierai; j'en suis encore tout pénétré. C'est ça des hommes, et pas fiers.... c'est de l'égalité et de

la fraternité; ils ne la prêchent pas pour la frime ceux-là. Oh! le bon jacobin!

» Le pensionnaire dont je t'ai parlé dans ma dernière ne m'a pas servi pour l'essai. Mais après l'exécution de l'émigré, il ne faut pas demander si nous avons arrosé la mécanique; c'est moi qui ai fait les frais de la ripaille. Le pensionnaire a été mis à mort pour avoir du boudin, et nous avons bu et tortillé toute la nuit à la santé de la république. Comme tu n'étais pas là, j'ai mis ta part de côté; c'est un jambon de l'animal, que je te prie d'accepter; on ne l'a qu'un peu salé pour la route; en arrivant tu auras soin de le mettre dans la saumure, et en floréal prochain tu m'en diras de bonnes nouvelles; tu verras que ce n'est pas un parisien, il a été nourri avec du gland.... je souhaite que tu t'en régales.

» Salut et fraternité.

» LÉMOUCHÉ. »

Quand j'eus achevé de lire la lettre de mon confrère, je priai le conducteur de me dire de

combien je lui étais redevable. — Le port est payé, me répondit-il, et tu ne me dois rien.

J'offris alors de le faire rafraîchir.—Volontiers, citoyen; un verre de vin ça ne se refuse pas; mais sur le pouce, mon magistrat, rien que sur le pouce, car tel que tu me vois, j'ai une motion à faire aujourd'hui. L'heure s'avance, et d'ici aux Cordeliers, c'est tout pavé. Marat n'a demandé que trois cent mille têtes.... Ah! mais où donc est ce vin? il n'arrive pas.

Pendant que je saisis le cordon de la sonnette pour appeler, le conducteur prend place dans un fauteuil. La domestique arrive, et je lui ordonne d'aller à la cave chercher un flacon de bordeaux. — Bordeaux! s'écria le conducteur, bon vin, mauvaises gens, tous girondins; le vertueux Tallien nous en délivrera : Bordeaux, Toulon, Lyon, villes à raser.

— En attendant qu'on les rase, dis-je, citoyen conducteur, si tu voulais nous passerions dans la salle à manger.

— Ah! tu as une salle à manger?

En prononçant ces mots, qui exprimaient son étonnement, il se leva, et je passai devant lui

pour lui montrer le chemin. Le décors plus que modeste d'un salon que nous traversâmes porta sa surprise au dernier point.

— Mâtin! quel luxe! s'écria-t-il; l'ami de Mézières n'en a pas tant. Sais-tu que t'es meublé comme un ci-devant seigneur: tapis par-ci, tapis par-là; un clavecin. Tu ne te refuses rien, citoyen. Et cette autre musique qui est pendue, est-ce que tu te fais donner des aubades?

— Ce sont nos jeunes gens qui se récréent quelquefois.

— Et tout ça vient de la défroque? elle abonde la défroque.

La supposition était injurieuse; je lui fis observer avec humeur que les dépouilles des suppliciés ne nous appartenaient pas, mais qu'elles étaient ou rendues à la famille ou confisquées au profit de la république.

— En ce cas, reprit-il, elle doit avoir une fameuse fripperie la république.... quelle garde-robe!... Mais tu nous contes ça, on n'est pas obligé de te croire; les morts ne parlent pas, et quand il y a quelque joyau à ta convenance...

J'étais révolté du propos : — Citoyen, lui dis-je, tu as donc pris à tâche de m'offenser?

— Pardon, excuse, mon magistrat, mais c'est que cela me semble si naturel?

— Oui, quand on est un malhonnête homme.

— Ne nous fâchons pas, citoyen, actuellement qu'on sait que t'es délicat, on pèsera ses expressions...

— Je te le conseille.

— Assez causé là-dessus, t'es délicat, c'est conclu.

— J'aime que l'on prenne au sérieux ce que je dis.

— Puisque je te dis que t'es délicat, que veux-tu de plus? Faut-il te baiser?...

Lorsque cet homme eut fait à son aise l'inventaire de mon mobilier, qu'il examinait pièce par pièce, tout en causant et continuant de se livrer aux réflexions les plus saugrenues, je lui réitérai l'invitation de venir dans la salle à manger.

— Ah! ah! le bordeaux est prêt, dit-il, nous allons lui dire un petit bonjour.

Nous nous assîmes vis-à-vis l'un de l'autre, et

quand j'eus versé dans deux verres, il me proposa de trinquer à la santé de la république; puis entendant derrière lui le bruit de l'argenterie qu'on serrait dans le buffet, il fit malicieusement la remarque que je ne m'étais pas ruiné en dons patriotiques.

— Ce n'est pas l'embarras, ajouta-t-il, c'est de la graine de niais, on n'a pas plus tôt donné qu'on n'a plus.

Dans ce moment il se retourna, et ayant aperçu la domestique au buffet: — Ecoute, la citoyenne de confiance, écoute ici, écoute un peu, la belle enfant. Comment t'appelles-tu? ton nom? ciboule, laitue, chicorée, escarole?

— Citoyen, je m'appelle Cornélie.

— Qu'est-ce que c'est que ça Cornélie? ça va-t-il sur l'eau?

— Cornélie, répondis-je à ce rustre, est le nom de la mère des Gracques, une illustre Romaine.

— Une Romaine? Je m'avais douté que c'était quelque légume comme ça. Eh bien, citoyenne Cornélie, la mère des....; enfin la petite mère, illustre romaine, tu vas avoir la complaisance

de me donner une croûte de pain. Je suis encore à jeun ; comme c'est du chenu que m'offre le citoyen, je crains qu'il ne me tape sur le bonnet, et j'ai encore des paquets à rendre avant d'aller au club.

La croûte de pain produisit son effet: au lieu d'une bouteille, il s'en vida trois sans que la cervelle du conducteur en fût le moins du monde ébranlée; cependant, je ne lui avais en quelque sorte tenu compagnie que pour la forme. Il fut question de faire venir la quatrième bouteille; mais à l'instant où je faisais signe de la monter, on m'annonça une visite de la plus haute importance : c'était celle de l'accusateur public. Je l'avais souvent reçue cette visite, mais toujours de nuit; je pressentis avec effroi quelque circonstance extraordinaire. Le conducteur ne vit pas non plus sans douleur ce contre-temps, qui l'obligeait à lever la séance plus tôt qu'il n'aurait voulu. Il ne se disposa pas moins à prendre congé de moi; mais comme il allait sortir, l'accusateur entra; ils se toisèrent tous les deux de la tête aux pieds.

CHAPITRE V.

Fouquier-Tinville chez moi. — Le bulletin des Ardennes. — Le témoin à décharge. — Le conventionnel Duquesnoi. — Le bonheur de Héron. — Le jour de barbe d'un représentant. — Une nomenclature. — Ce qu'il faudrait enseigner. — La petite place. — Le peuple a soif. — Le chien fini. — L'émigré incendiaire. — Bévues sur bévues. — Le contre-pied de tout. — La jeune fille patriote. — Le banquet civique. — Les jeux et les ris. — La pipe, etc.

Fouquier-Tinville me parut inquiet de rencontrer chez moi un étranger; son front se rembrunit singulièrement, il fronça le sourcil; son regard était honteux et farouche tout à la fois.

— Quel est cet homme? que veut cet homme? demanda l'accusateur avec un ton de brusquerie ombrageuse.

— C'est un patriote qui arrive de Mézières, lui répondis-je.

— De Mézières! s'écria Fouquier-Tinville. Eh bien? que se passe-t-il là-bas, secoue-t-on sur les traîtres le flambeau et le glaive? Il va nous le dire. Voyons, citoyen Sanson, donne-lui un siége, que je l'interroge. Le conducteur, sans attendre que je lui présente une chaise, se remet sur celle qu'il venait de quitter l'instant d'auparavant. C'est ça, dit-il en riant, je vais donc comparaître devant l'accusateur public du tribunal extraordinaire, criminel, révolutionnaire? Un instant (il pose son bonnet sur la table): je me découvre devant la loi; mais je suis sans crainte, ma tête est solide sur mes épaules. Citoyen Fouquier, tu peux me questionner, je te rendrai raison sur tout; auparavant je prierai le citoyen Sanson de faire paraître la quatrième bouteille comme témoin à décharge.

FOUQUIER.

Le citoyen a l'air d'un bon vivant.

LE CONDUCTEUR.

Comme tu dis, et avec ça dans les bons principes, tant qu'il coulera dans mes veines une

goutte du plus pur sang républicain. En doutes-tu? c'est que c'est à conviction, la preuve est au bout (il fouille sous sa blouse et en tire un bonnet rouge dont il se coiffe).

FOUQUIER.

Je crois à ton civisme. Eh bien! dans le pays d'où tu viens, citoyen, la vengeance nationale est-elle à l'ordre du jour?

LE CONDUCTEUR.

Ça va tout petitement; à la douce.

FOUQUIER.

Cependant Duquesnoi doit être arrivé : c'est un chaud.

LE CONDUCTEUR.

Ah! oui, le représentant du peuple; je l'ai vu avant mon départ.

FOUQUIER.

Il doit y avoir à épurer dans Mézières et

aux environs : travaille-t-il? va-t-il au fait? frappe-t-il sans pitié les conspirateurs?

LE CONDUCTEUR.

Tout petitement.

FOUQUIER.

Comment! Duquesnoi se relâcherait! s'aviserai-t-il par hasard d'avoir de la sensibilité individuelle? ne s'abandonnerait-il plus à cette énergie qui le caractérise? Prends gardes tu calomnie; un représentant du peuple.

LE CONDUCTEUR.

Moi, le calomnier!

FOUQUIER.

Ne m'as-tu pas dit que ça allait petitement?

LE CONDUCTEUR.

Entendons-nous, citoyen accusateur : je veux dire que dans les Ardennes ça n'a battu que d'une aile jusqu'à présent, et qu'à l'heure où j'ai quitté Mézières il n'y en avait encore qu'un d'expédié; mais patience, le représentant

n'y était que de la veille. Et f.... il n'est pas endormi ! il ne s'endormira pas le représentant.

FOUQUIER.

Tant mieux, comme le dit l'ami Héron, quand les têtes tombent, pouf, pouf, ça va.

LE CONDUCTEUR.

Elle tomberont, sois tranquille; ou je me trompe, mille tonnerres! ou il broyera du vermillon le citoyen Duquesnoi, il en broyera ferme; il faut voir quel mal il se donne. Oh! sans te faire tort, mon accusateur, c'est qu'il n'y en a pas deux comme lui; c'est que c'est un mâtin de sans-culotte qui ne se mouche pas du pied, il met la main à la pâte. S'il n'avait pas été là, j'ai vu l'heure et le moment où l'exécuteur était dans un joli pétrin; sacredieu! quel pétrin! charpentier, municipaux, magistrats, citoyens, il n'y en avait pas un qui pût en remontrer à l'autre; ce pauvre exécuteur était-il dans un embarras! Avec ça qu'on le faisait tourner en chien. — Ain, lui disait l'un en lui montrant les pièces de la guillotine, elle a son pucelage celle-là, et

toi aussi t'es puceau, on le voit bien. Il ne répondait rien, mais il se mangeait les sens; quoiqu'il n'a pas inventé la guillotine, l'esprit n'est pas dû à tout le monde, c'est un bon patriote au moins que l'exécuteur de Mézières; d'abord c'est mon ami, c'est mon intime, c'est assez. La cérémonie était pour une heure, il n'y avait encore rien de prêt à midi. (Tendant son verre.) Et le quatrième témoin, citoyen Sanson? Voyons qu'il fasse sa déposition là-dedans (je remplis le verre, et il l'avale d'un trait). Quand j'ai le gosier sec les paroles ne coulent pas.

FOUQUIER.

Continue, citoyen.

LE CONDUCTEUR.

Où que j'en étais?

FOUQUIER.

Il n'y avait encore rien de prêt à midi.

LE CONDUCTEUR.

Ah oui! j'y suis. Comme je disais, la cérémonie était pour une heure, et la guillotine était là les

quatre fers en l'air; il n'y avait pas un b..... qui sût comment s'y prendre pour la f..... sur ses pieds. Que fait notre représentant, qui depuis un bon moment était à reluquer à sa fenêtre, derrière z'un carreau où il se faisait la barbe? il n'était qu'à moitié rasé, il ne se donne pas le temps d'achever. Ah! ah! qui dit dit-il, c'est ça; et là-dessus il ne fait ni une ni deux, le v'là qui passe son écharpe et qui descend. Ah! quelle venette ils ont eue l'exécuteur et le charpentier, quand ils ont vu qu'il venait droit à eux! Ils croyaient qu'il allait les manger; la sueur leur coulait qu'on l'eût ramassée à la cuiller. Eh bien, f..... il ne s'est pas fâché; bien du contraire, il riait à gorge déployée; ce n'est pas l'affaire, il y a avait de quoi rire; et puis je crois qu'il est gai, le représentant. En tous cas il est bien parlant, bien affable; quelle amabilité! Il s'approche: —Mes enfans, qui leur dit, il me paraît que vous voulez coucher ici; allons, je prends pitié de vous. Comment, toi t'es charpentier et tu ne vois pas comme ça s'enmanche! donne-moi ton marteau; et le voilà qui tape de ci, qui tape de là; les morceaux qui vont ensemble, il les rejoint; ceux

qui ne vont pas, il les sépare. Il se fait nommer tous les numéros; on les lui donne fait à fait qu'il les demande article par article: numéro un, numéro deux, numéro trois, numéro quatre.

FOUQUIER.

Je reconnais bien là Duquesnoi; toujours le même partout.

LE CONDUCTEUR.

Si celui-là change, il me trompera bien. Oh! il manie gentiment un échafaud; l'histoire de le regarder, il vous l'a dressé, nivelé z'et callé, ni plus ni moins qu'un quelqu'un qui en fait son état. Il n'a pas eu besoin d'un fil à plomb pour poser les jumelles; le coup d'œil, simplement le coup d'œil. Il n'y a pas à dire, c'est que tout était en place, les traverses, les tenons, la barre, la déclique, la bascule; il n'y manquait rien; et le mouton, il vous l'enlevait comme une plume. Quatre-vingts livres, ce n'est pas un petit poids; ça ne lui pesait pas une once, et f....., ça jouait dans sa rainure que c'était à se mettre à genoux devant. Tiens, citoyen Fouquier, je crois que

c'était sa vocation comme toi de dresser un acte d'accusation.

FOUQUIER.

Le peuple est donc content de moi?

LE CONDUCTEUR.

S'il ne l'était pas, il serait bien difficile. Ah! le s... représentant! quel talent! ce que c'est pourtant quand on est usagé et qu'on a reçu une éducation patriotique...; dans les écoles primaires, c'est çà qu'on devrait enseigner : monter, démonter, remonter; au moins dans les grandes occasions un citoyen ne serait jamais embarrassé.

FOUQUIER.

Cela viendra.

LE CONDUCTEUR.

Quel talent! quel talent! je le vois encore d'ici notre représentant. Aussi comme on l'a claqué quand il a eu fini! il s'en est pas fallu de l'épaisseur d'un cheveu qu'on le porte en triomphe, sa modestie s'y est refusée, et puis, à tout dire, il n'y avait pas loin.

FOUQUIER.

Il s'est dérobé à l'ovation.

LE CONDUCTEUR.

Comme Cincinnaqus, il est retourné.....

FOUQUIER (*vivement*).

A sa charrue?

LE CONDUCTEUR.

Non, à sa barbe, il fallait bien qu'il l'achevé. Mais c'est pas tout, une heure sonne. Je ne sais pas, citoyen, si tu a t'été zà Mézières.

FOUQUIER.

Je ne m'en souviens pas.

LE CONDUCTEUR.

Tu sauras donc que la place est grande comme mon mouchoir; quatre pelés et un tondu, elle est pleine tout de suite ; ce jour-là elle était encombrée jusque par-dessus les toits; dame! on n'avait encore raccourci personne. Dans les rues adjoignantes, les citoyens de tout âge et de tout sexe étaient pressés comme des

harengs dans une tonne; on se montait les uns sur les autres.

FOUQUIER.

Ainsi, partout le peuple a soif du sang des aristocrates.

LE CONDUCTEUR.

S'il a soif? il n'a que soif, le peuple... Le condamné qu'on attendait était un de ces gredins d'ex-nobles qui f..taient le pied sur la gorge au pauvre monde; c'était un chien fini. Il avait été le tyran d'une petite commune sur les bords de la Meuse; on l'y aimait, comme dit cet'autre, par-dessus l'épaule; aussi, au premier vent de la révolution, n'avait-il eu rien de plus pressé que de prendre son sac et ses quilles, et de filer à l'étranger. On ne pouvait pas s'attaquer à sa peau, puisqu'il n'était plus là; mais c'est le château qui a payé; on s'est souvenu des filles violées, des femmes insultées, des moissons ravagées, des jeunes gens tirés à l'oie, et l'on a fait une fricassée de la tannière. C'était bel et bon; mais, citoyen, tu connais le dicton, qu'il n'y a pas de bonne fête sans lendemain: ne voilà-t-il pas que le scélérat d'émigré revient avec

les Prussiens, et que pour se venger il veut mettre tout à feu et à sang dans le village; mieux que ça, les citoyens se sauvent dans l'église, il les y rôtit comme des cochons... femmes, enfans, vieillards, repoussant dans les flammes à coups de baïonnettes ceux qui tentaient de s'échapper. Si on l'avait empoigné sur le coup, on lui aurait lavé la tête. Depuis l'évacuation du territoire on le croyait aux cinq cents diables; pas du tout: monsieur était revenu soi-disant pour des affaires de famille, et on l'a découvert chez un ci-devant commissaire à terrier qui lui avait donné asile...

FOUQUIER.

Un commissaire feudiste. C'est un conspirateur.

LE CONDUCTEUR.

Approuvé; il y passera. Mais c'est l'autre que c'était comique; on n'a jamais vu de farce pareille. L'aristocrate était escorté par des gendarmes; de la prison à la place, il n'y a qu'un pas: on avait économisé la charrette. De chaque côté, jusqu'à mademoiselle et autour, les volontaires formaient la haie. L'aristocrate n'est pas

en train; le matin se fait tirer l'oreille. De tous côtés on lui lance des quolibets; c'est à qui jettera des pierres dans son jardin. Je me ferais plutôt guillotiner mille fois que d'endurer pareille avanie; on lui crache au visage, on le couvre de boue... Enfin il se décide à avancer; une fois au pied de l'échelle, il fait des façons, on le pousse, et le voilà sur l'abattoir... L'aristocrate était d'une belle venue, cinq pieds neuf pouces au moins, corporé et proportionné à l'avenant... Ça lui fichait malheur de ne plus avoir ses neuf pouces; il tenait à sa taille. Tout d'un coup, on ne se méfiait de rien, par un brusque mouvement de corps, il rompt ses cordes, culbute l'exécuteur avec ses aides et saute en bas de l'échafaud. Oh! c'était un rude homme; il fallait voir comme il faisait aller les coudes. Il aurait bien voulu jouer aussi des jambes; mais les volontaires étaient au poste. *Lardez-le!* criait-on, *vengeance aux malheureux qu'il a grillés!* et à mesure qu'il cherchait à passer, vingt-cinq baïonnettes se croisaient sur sa poitrine. Une fois qu'il s'est aperçu qu'on n'était pas sensible, tenez, citoyens, je ne puis y penser sans crever de rire;

je le vois encore d'ici allonger son nez et recevoir dessus l'apostrophe du fer d'un caporal. Il était piqué au vif, l'aristocrate, et il y avait de quoi; car on criait bis jusque sur les cheminées; et du bas en haut, c'était une risée générale. Je sais bien que moi je m'en tenais le ventre à deux mains, et que j'étais tout près de deux citoyennes qui s'en donnaient à cœur joie, jusqu'à s'inonder sous elles. Non, non, il n'est pas permis; c'était comme un fait exprès, on n'en pouvait plus. Pour surcroît, l'aristocrate ne s'avise-t-il pas de faire des supplications! — Messieurs les volontaires, disait-il d'un air piteux, je vous en prie. — Qu'appelles-tu messieurs? Les messieurs sont dans ta chemise, qu'on lui ripostait; et aussitôt lui de se reprendre d'un ton plus piteux encore : — Citoyens, je suis innocent. — Attends, attends, on va t'en f..... des innocens. Et il avait beau se mettre en quatre pour les adoucir, il n'en était ni plus ni moins que s'il avait pissé dans un violon. Pour lors et alors voyant que les volontaires étaient incorruptibles... O la belle jeunesse que nous avons là! Sacredieu la belle jeunesse! Comme ça promet. Du premier au dernier, il

n'y en avait pas un qui eût rompu d'une semelle pour lui livrer passage. Ah! citoyen Fouquier, comme c'est fait au train-train de la guerre et du service de la liberté! On guillotinerait l'univers que ça ne broncherait pas.

FOUQUIER.

Ah çà, citoyen, il me semble que tu t'écartes furieusement de la question.

LE CONDUCTEUR.

C'est que ce sont de charmans enfans. Je reviens à mon aristocrate; quand je dis le mien, je serais bien fâché qu'il fût à moi: c'est une façon de parler. Voyant donc, le susdit, qu'il lui fallait rengaîner son compliment, il s'est mis à faire le manége tout autour de la décoration, il courait comme un dératé. *On l'attrapera; on ne l'attrapera pas*, vociférait le public. Tout le monde était à ses trousses, on croyait le tenir, pan! il fichait une ruade, et vite il galopait par un autre côté. A chaque fois, tu comprends bien, c'était des éclats de rire à n'en plus finir. Il n'était pas engourdi; mais il n'est si bon lièvre

qu'on ne vienne à bout de forcer. L'aristocrate était rendu: on le serrait de près; que fait, mon drôle? zeste ! il s'est glissé comme un serpent sous l'échafaud; et un coup qu'il a été là, il s'est mis à gueuler de toutes ses forces: *Vive la république! vive la liberté! vive la nation! vive la convention!* Le bon apôtre s'égosillait. Veux-tu te taire, incendiaire, lui ripostait-on. Et plus on le traitait de brigand, de monstre, d'assassin, plus il s'époumonait; il en avait des poumons, je t'en réponds. A l'entendre, on aurait dit d'un patriote renforcé, mais ça ne coulait pas de source : il y avait dans sa voix un tremblement qui n'était pas naturel. Mettons-nous à sa place, nom de dieu, il faisait dans ses chausses, c'est clair. De faire le chien couchant, il croyait que ça lui servirait; mais, bah! on n'était pas dupe de ces giries, il reculait pour mieux sauter. Trois volontaires, un sergent, l'exécuteur, ses adjoints et sa fille aînée, qui n'a pas quinze ans, et qui est déjà sans-culotte dans la perfection, se sont faufilés entre les charpentes. Une fois dans cette manière de cage à poulet, on a traqué l'aristocrate comme un loup; on lui châtouillait les côtes à dis-

crétion; il voulait jouer aux quatre coins, il se débattait, il se tordait, il se tortillait, pour esquiver les horions. *Grâce! grâce!* disait-il; mais patatra! le sergent lui détache un coup de crosse dans la ganache, et crac! l'aristocrate s'arrête tout court, il tombe à genoux, le plat! Était-il petit! il demandait encore grâce, mais on se jette sur lui, chacun le saisit par un membre, la jeune fille le pousse par le dos; si jeune, que de vertu! le moyen de ne pas en être attendri! Il s'agissait de le tirer de la sacrée cage. C'est ça qui a été le bouquet. Comme on a ri, moi tout le premier.— *Il passera; il ne passera pas*, c'étaient les cris de la galerie. Ils étaient quatre sur une jambe, et sautant sur l'autre, et ils y allaient de si bon cœur, qu'ils ne s'apercevaient pas que l'aristocrate avait un des piliers entre les cuisses.

FOUQUIER (*riant*).

Ah!... ah!... ah!...

LE CONDUCTEUR.

Ah! tu ris, citoyen accusateur! il ne riait pas lui. Il ne jouissait pas, le b....., non, non, il ne jouissait pas.

— Ahi! ahi! mon Dieu.

— Il n'y a pas de Dieu, mâtin.

— Vous allez m'écarteler.

— Tant mieux.

— Ils m'arracheront en morceaux.

— C'est bien fait; qu'il souffre, c'est encore trop doux pour lui; faites-le mourir à petit feu, il n'avait pas de pitié de ceux qu'il a brûlés.

Et à chaque lamentation de sa litanie il y avait toujours des patriotes pour lui river son clou; on ne le plaignait pas! Mais c'est cette pauvre guillotine qui en a réchappé d'une belle; on avait beau leur crier : Vous allez la démantibuler; gare, gare de dessous, v'là que tout branle. Oh! je t'en f...; ils étaient si actionnés qu'il n'entendaient rien. Il y a eu un coup de collier; je ne sais pas comment il n'a pas tout mis en déroute. Heureusement qu'à la fin des fins, ils ont reconnu que c'était le pilier qui faisait de la résistance; ils s'y sont pris autrement, et l'aristocrate a été traîné au pied de l'escabeau; n'était là le chiendent. Ne lui vient-il pas un revenez-y de rébellion! il ne voulait pas monter : il s'accrochait aux marches; il a fallu encore le bousculer,

il tenait fièrement à la vie l'aristocrate; c'est égal, le représentant du peuple souverain était à sa croisée, entouré de l'élite des citoyennes des deux endroits, celles de Mézières et de Libreville *. Tout d'un coup il agite dans les airs son chapeau z'a panache; c'est marque qu'il va parler; on fait silence, il ouvre la bouche. Quel organe! j'ai cru z'entendre Mirabeau z'a la tribune. Citoyens, qui dit dit-il (c'est approchant dans ces termes qu'il a parlé), il est temps que tout ceci ait une finition. On écoute.

La justice de la nation ne doit pas être une parade; on applaudit. Il continue, plus de bamboche, après vous danserez la carmagole; on chante : *Dansons la carmagnole, vive le son!* Il fait sa grosse voix. Vous tairez-vous au parterre? on se tait. Il faut que la tragédie ait un dénouement tragique, un dénouement exemplaire.... Bravo! bravo! c'est çà; il se reprend; c'est un avertissement, attention, citoyens exécuteurs; à ce mot l'aristocrate recommence sa chanson : *Vive la république, vive la liberté, vive la con-*

* Nom de Charleville pendant la terreur.

vention, vive le représentant du peuple, vive... c'est bien, c'est bien, on ne te demande pas çà, dit le représentant; il a porté la queue à la prussienne, qu'il périsse; oui, qu'il périsse. Citoyens exécuteurs, commande-t-il, prenez-le sous les bras. Qui fut dit fut fait... soulevez-le... soulevez-le donc; ne voyez-vous pas qu'il se laisse aller comme une chiffe! on le soulève; mais il fiche des coups de pieds à tort et à travers. Pourquoi ne lui a-t-on pas passé les *italiennes?* il ne gigoterait pas. Sacredieu, si Sanson était là avec une ficelle de deux liards; tu vois qu'il faisait ton éloge, citoyen Sanson.

MOI.

Il me fait trop d'honneur.

LE CONDUCTEUR.

Tu le mérites cet honneur, je t'ai vu z'en réduire des rudes; ce n'est pas l'embarras, l'aristocrate n'était pas facile à brider. Il se débattait de plus belle; liez, liez-le, criait le représentant; vous n'avez donc pas de cordes? ah! bon, vous en avez; c'est çà, faites un nœud coulant; le

nœud est-il fait? que vous êtes lent! j'en aurais fait quatre au lieu d'un... Il bouillait dans sa peau, le représentant, il sautait, il dansait, il trépignait... enfin l'aristocrate est attaché; c'est bien heureux. Actuellement montez-le; on le monte... le voilà en haut; mais ce n'est pas le tout que des choux : l'exécuteur tournille comme une poule qui n'a qu'un poussin, il ne sait plus que faire de l'aristocrate; le représentant hausse les épaules. C'est-i pour aujourd'hui ou pour demain? qu'il s'informe. Et cette bascule? ce n'est pas pour des prunes qu'elle est là!.. Hardi! approchez l'aristocrate et posez-le contre. Les fichues bêtes le présentent à la rebours.—Pas dans ce sens, observe le représentant, dans l'autre sens, les pieds en bas. On le retourne. Mais en voici bien d'une autre, il avait les mains ficelées sur le ventre, est-ce ça z'avoir peu d'idée? Le représentant leur indique que c'est par derrière qu'on doit les mettre; ils veulent réparer leur faute. C'est bon, c'est bon, dit-il, ça passera comme ça pour aujourd'hui; placez le sur le dos. On le place sur le dos; mauvaise décoction pour l'aristocrate, sacré vert? mauvaise décoction. Ce con-

peret qui descend, le voir venir; quelle spectative! rien que d'y penser ça donne la chair de poule; aussi il avait une mine longue d'une aune; sa tête, qu'il ne soutenait plus, se balançait volontiers sur son cou, comme la cîme d'un peuplier quand il fait du vent; il avait l'air d'un capucin à l'agonie, il ne bougeait plus, seulement il tâchait de parler, *blique*, *blique* était tout ce qu'il pouvait faire entendre; on se doutait que c'était son refrain de *Vive la république*; mais le représentant n'était pas si niolle de le prendre pour un converti; il n'entendait pas de cette oreille-là. Mort aux incendiaires! a-t-il prononcé, et puis il s'est servi d'un mot, quel chien de mot. Attendez donc, il l'a appelé le moderne... je ne m'en souviens plus, je sais bien toujours qu'il rime à aristocrate.

FOUQUIER.

Le moderne Érostrate!

LE CONDUCTEUR.

Érostrate, c'est ça, qui a mis le feu dans le temps au temple des fesse.

FOUQUIER (*riant.*)

De Diane? Ah! ah! ah!

LE CONDUCTEUR.

Citoyen, tu te gausses de moi, j'ai ti manqué z'à l'octhographe?

FOUQUIER.

Non, non, citoyen, achève.

LE CONDUCTEUR.

J'en étais qu'il était collé contre la planche. Eh bien! reprend le représentant, est-il planté là pour raverdir? Dépêchez-vous, f..., dépêchez-le; attachez les courroies sous les aisselles, serrez ferme, ferme; à merveille! et les courroies d'en-bas, celles pour maintenir les jambes, là tout près des mollets; il faut tout vous dire. Mais, citoyens, serrez donc les jarretières, vous laissez du jeu; avez-vous envie qu'il fasse le saut de carpe?... La fille à Lémouché était près de son père à s'employer comme elle pouvait, cette chère enfant... le représentant l'aperçoit qui fait une pesée sur les genoux du patient; à la bonne heure, la jeune citoyenne, dit-il, elle a plus d'es-

prit que tous vous autres; c'est un beau corps de femme la fille à Lémouché, avec ça qu'elle était tout en blanc, et qu'elle t'a z'une peau magnifique. J'ai bonne opinion qu'elle a tapé dans l'œil au représentant; il lui a déclaré qu'il était content d'elle, et qu'en récompense il la désignerait pour faire la déesse de la liberté sur l'autel de la patrie. Oh! le brave homme! oh! le digne homme que le citoyen Duquesnoi, et simple, et doux; tout le monde parlait de sa bonté; cent autres auraient destitué l'exécuteur; lui, il le conseillait, il l'encourageait avec une complaisance comme il n'y en a pas. La tartine était beurrée, ou comme on dit, le pain était sur la pelle, il n'y avait plus qu'à l'envoyer à cuire. Le représentant commande : Renversez la bascule. Flac! la bascule est renversée. — Poussez-la. On la pousse. — A présent assurez-vous si le cou est dans le cintre. — Il y est. — Abaissez la traverse. Crac! on abaisse la traverse. — Votre homme a des mouvemens convulsifs; prenez garde que çà vacille. — Il n'y a pas de danger. — En ce cas, ôtez le cadenas. Le cadenas est ôté. — A présent lâchez la dé-

clique. Frerere, le couteau file, file, la tête disparaît; il se fait dans la foule un petit *ah!* comme quand on fend du bois à la coignée. Vite, vite, crie le représentant, que l'on montre la tête au peuple. Le charpentier, emporté par son zèle, plonge le bras dans la saccoche. Vous auriez trop ri, mon accusateur. Sacré mâtin! quelle grimace! quel hurlement! Il ramène sa main précipitamment, et avec elle, la tête de l'aristocrate pendue à l'un des doigts. Il gambadait, il faisait des bonds sur cet échafaud, en bûchant à grands coups de poing sur la figure de l'aristocrate. Me lâcheras-tu, gredin? ahè! ahi! je suis perdu. Dans ses évolutions, secouant toujours la tête pour s'en débarrasser, il aspergeait à la régalade toutes les personnes qui étaient auprès de lui; j'en ai eu des éclaboussures. La fille de l'exécuteur en a eu plein sa robe blanche. Est-ce qu'il est fou? se demandait-on. Qu'est-ce qu'il a? Il a, qu'il lui a fourré le doigt dans la bouche, et que l'autre l'a mordu. Il criait toujours: Ahi! oh, l'enragé, il me le coupera; et tandis qu'il se démène comme un possédé, la tête tombe. L'exécuteur la relève par les cheveux

en criant : *Vive la république !* et le charpentier en est pour son doigt. Après la cérémonie, le représentant est venu au bas de l'échafaud; là, il a pris amicalement la main à l'exécuteur, en lui disant : Eh bien, citoyen, tu vois maintenant que ce n'est pas la mer à boire; et à part le petit accident, tout cela s'est assez bien passé. —C'est vrai, qu'a répondu l'exécuteur : on se fait un monstre de cette guillotine. Là-dessus le représentant a fait la remarque que c'était le sort de toutes les innovations utiles. Et puis, il a ajouté : Tu diras au citoyen charpentier que la république lui tiendra compte de son doigt. Pour quant à ta fille, c'est une fameuse citoyenne; je lui en ferai mon compliment à ce soir au banquet patriotique ; je l'y invite, ainsi que toi et la citoyenne ton épouse; nous fraterniserons, et entre la poire et le fromage, je te dirai s'il y a de la besogne pour demain. La guillotine n'a pas été démontée : sitôt l'exécution terminée les jeux et les ris ont commencé; un ménétrier est monté sur l'estrade, et là, nom de dieu! assis sur le panier, ayant entre les jambes l'horrible tête de l'aristocrate, à qui un petit sans-culotte

avait fourré une pipe à la bouche, il s'est mis à jouer des rondes patriotiques, et l'on a dansé toute la nuit au bruit du crincrin. Il faut bien rire un peu; n'est-ce pas, citoyen accusateur, qu'il faut rire ?

FOUQUIER.

Oui, citoyen.

LE CONDUCTEUR.

Eh bien, citoyens : comment trouvez-vous mon récit ?

FOUQUIER.

Pas mal. Je suis ravi d'apprendre que, dans toute l'étendue de la république, le courage des représentans s'élève à la hauteur des circonstances. Dans les départemens des Bouches-du-Rhône et de Vaucluse, Maignet devient sublime; à Lyon, Collot, Fouché, Meaulle, Albitte, Laporte, Reverchon, s'immortalisent par la destruction de cette autre Sodome. A Arras, le digne émule de Duquesnoi, Joseph Lebon, en lisant son journal et prenant sa tasse de café, préside lui-même aux grandes solen-

nités révolutionnaires, et se fait gloire d'admettre dans son intimité l'exécuteur dont l'habileté mérite son estime. Dans la Vendée, Lequinio exécute les brigands qu'il a condamnés, et invite les citoyens à briguer l'honneur d'exterminer les aristocrates et les fanatiques. Carrier fait table rase autour lui ; il promène majestueusement le niveau démocratique sur les flots de la Loire. Partout on taille en plein drap, pour éclaircir la tourbe des ennemis de la patrie. Nous ne resterons pas en arrière dans l'entreprise de servir une cause si belle. (Il parut un instant méditer et continua.) Citoyen Sanson, nous avons à concerter ensemble de grandes mesures. Une vaste conspiration se tramait au sein des prisons; déjà deux cent cinquante-neuf individus y sont impliqués; ils vont être transférés du Luxembourg à la Conciergerie. Le complot m'a été dénoncé hier ; aujourd'hui, j'ai dressé l'acte d'accusation : dans six jours, tu m'entends... Ce sera une affaire bâclée.

MOI.

Citoyen, tu ne veux donc pas que j'aie un instant de repos ?

FOUQUIER.

Je crois que tu donnes dans le modérantisme; prends garde qu'après avoir fait éternuer les autres dans le sac, je ne t'y fasse éternuer à ton tour. On m'a rapporté que tu te chargeais de certaines commissions pour des condamnés, que tu avais de certains égards...

LE CONDUCTEUR.

Ah! c'est pas bien, citoyen Sanson; c'est pas bien; je n'aurais jamais cru ça de toi.

MOI.

Citoyen accusateur, je connais mes devoirs.

FOUQUIER.

J'admets qu'il n'y ait point de connivence criminelle; mais j'ai remarqué que toutes les fois qu'on t'annonce une expédition, au lieu de témoigner de la joie, tu prends un visage sombre.

LE CONDUCTEUR.

Ah! c'est pas bien, citoyen Sanson; il faut être joyeux.

MOI.

Il n'est pas défendu de réfléchir à ce qu'on va faire.

LE CONDUCTEUR.

C'est qu'aussi c'est un cassement de tête que son état, citoyen accusateur; et le tien donc : je ne sais pas comment tu t'y reconnais, tant de monde qui te passe par les mains.

FOUQUIER.

Point de paresse, point de tiédeur : les conjonctures sont impérieuses; nous avons besoin d'exemples, tout ce qui est détenu est coupable : coupons, coupons des têtes.

MOI.

Combien faudra-t-il de voitures ?

FOUQUIER.

Aujourd'hui décadi, la guillotine a campo; demain les débats seront ouverts, et sextidi les deux cent cinquante-neuf auront vécu : ce n'est qu'une division à faire.

LE CONDUCTEUR.

C'est quarante-trois par jour. Ce n'est pas le diable.

FOUQUIER.

Ainsi, demain et jours suivans, grande décoration.

MOI.

Jusqu'à sextidi ?

FOUQUIER.

Jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus à faire monter sur mon gradin. Désormais, j'espère, point de relâche à la piscine des carmagnoles, feu de file continuel ; pas un d'acquitté ; tous au pilon et à la rame : je vais vider les réservoirs.

LE CONDUCTEUR.

Et remplir les paniers. Ah bien, j'irai voir la mine que ces gueux-là feront à la fenêtre : ça me divertit de voir ouvrir et fermer le vasistas, j'y prends goût. Oh ! quand je suis à Paris, si on dit qu'il y a des particuliers qui doivent être fait mourir, subito j'achète le bulletin de *Clément* et je ne manque pas l'heure.

FOUQUIER (*se levant*).

Citoyen exécuteur, je t'ai donné mes ordres. J'entends qu'ils soient suivis ponctuellement... A demain. Je vais tout disposer pour le premier convoi... (Il descend quatre marches, remonte, et s'adressant au conducteur:) Citoyen, tu m'obligerais de voir dans la rue si mes gendarmes ne se sont pas écartés.

Au bout de trois minutes, le conducteur revient: — Les grippe-Jésus font faction devant la porte, mon accusateur: seraient-ce tes gardes-du-corps, par hasard?

FOUQUIER.

C'est mon escorte, et bien m'en prend de ne pas marcher sans elle; je l'aurais dansé plus d'une fois.

LE CONDUCTEUR.

Eh quoi! l'accusateur Fouquier aurait des ennemis?

FOUQUIER.

Robespierre en a bien.

Ce fut le dernier mot de Fouquier-Tinville ; qui partit et ne revint plus. A peine il était au bas de l'escalier, le conducteur s'extasiait sur le bonheur qu'il avait eu de causer avec un si brave homme. C'est encore un Duquesnoi, me dit-il. Il me revient tout plein, le citoyen Fouquier. Il faut tâcher de ne pas le mécontenter, et de vivre toujours de bon accord; dans votre état vous avez besoin l'un de l'autre.

Excédé de ces propos, et désirant me délivrer du conducteur, je lui rappelai qu'il s'était proposé d'aller au club, et qu'il avait des paquets à rendre.

C'est juste, me repondit-il : j'ai même à me pourvoir d'un objet; c'est pour un cadeau qu'on veut faire, quelque chose de gentil. A propos, toi qui es de la partie, tu m'enseigneras où ça se trouve.

MOI.

Quel est cet objet ?

LE CONDUCTEUR.

Tu sais bien que depuis que la guillotine est à la mode on la met à toutes les sauces ; on

en fait des chatteries, des douceurs, du pain d'épice, des bijoux et jusqu'à des couplets. (Il chante : *La guillotine est à Cythère.*) Mais ce n'est pas tout ça qu'il me faut ; c'est une guillotine en acajou pour s'amuser le soir en famille chez un citoyen du bon bord. Je la veux dans le soigné, une miniature, un amour. Où penses-tu que je pourrai me procurer l'article conditionné comme on la demande ?

MOI.

Au Palais de Justice, ou au Palais Égalité.

LE CONDUCTEUR.

Mille milliards de bombes, c'est vrai ; chez les marchandes de jouets d'enfans.

MOI.

On n'y voit que cela.

LE CONDUCTEUR.

Adieu ; cette fois je te tire ma révérence, mon magistrat, et c'est pour tout de bon. Demain je te verrai au comptoir de la république.

CHAPITRE VI.

Une fête républicaine. — Les cris de la reconnaissance. — Inconséquences pour et contre. — Conclusion. — Sanson et le duc de Lorges. — Le privilége de ma famille. — Pietro Sansoni. — Ma superstition. — Le problème difficile. — Je vois la haute société. — Un mot du marquis de Rivarol. — Ma profession de foi. — 1740, ma naissance. — Les bons fermiers. — Premier affront. — Le pain béni. — La main glacée.

Les détails horribles que je viens de reproduire montrent quels hommes, durant les sanglantes saturnales de la révolution, eurent la volonté de faire révérer le ministère que j'exerce; cette volonté était une conséquence de la tyrannie, qui ne saurait exister sans intervertir l'ordre de toutes les vénérations. Dans une fête en l'honneur de l'abolition de l'esclavage, deux exécuteurs armés de haches, et sans doute dans le costume imaginé par David, eurent le pas sur les membres de la commission révolution-

naire, qui se vantait de lancer sous la foudre les fauteurs et les complices de la révolte lyonnaise; et ce tableau, écrivaient à l'assemblée les membres de cette commission, avait excité *les cris de la sensibilité et de la reconnaissance.*

Quand le pouvoir n'est plus que la mort, il est trop juste que ceux qui donnent la mort soient comptés entre les premiers de la république: ceci est une conséquence du système en vigueur. Cependant, à l'époque de la lutte entre le rigorisme du vieux régime et la philanthropie du nouveau, par quelle bizarre contradiction les partisans de la peine de mort furent-ils ceux qui insistèrent pour la perpétuité de notre infamie? Comment se fit-il aussi que leurs adversaires furent précisément ceux qui demandèrent la reconnaissance formelle de notre état civil? De toutes ces conséquences et inconséquences, il est peut-être une conclusion à tirer: c'est que notre position ne peut qu'être légitimée, en tant que la loi serait assez forte pour légitimer ce qui n'est plus dans les mœurs; mais qu'elle ne saurait être exaltée et préconisée sans qu'il en résulte pour nous une flétrissure plus

grande, et, pour la société tout entière, des bouleversemens et des maux incalculables.

Cette conviction, je l'eus de bonne heure; je le déclare ici, parce que je suis bien aise de faire savoir que j'ai envisagé ma situation sous toutes ses faces; que je m'en suis parfaitement pénétré, et que n'ayant pu échapper à mon sort, j'ai dû chercher dans la pratique des vertus et des devoirs qui m'étaient permis les seuls moyens de m'honorer à mes propres yeux.

En fouillant dans nos annales judiciaires, on trouve que, sous Louis XIII, un Sanson était exécuteur commissionné par le duc de Lorges, grand justicier du royaume, et qu'il s'était allié à l'ancienne famille des Ferey, qui avait le *privilége* de mettre à mort les criminels dans le ressort de l'Ile-de-France. Mais il faut remonter plus avant dans la série de nos ancêtres, pour y découvrir l'origine de la fatalité héréditaire à laquelle j'ai vainement tenté de dérober mon existence. Le premier des Sanson qui ait voué son bras au châtiment des coupables, Pietro Sansoni, car il était Italien, fut jeté dans cette carrière de réprobation par des sentimens hé-

roïques pour le siècle où il vécut, et par un concours de circonstances bien affreuses. Son histoire, qui s'est parmi nous conservée de père en fils, comme une tradition de vertu et de probité, serait un document précieux pour quiconque désire connaître à quel degré d'exaltation peuvent arriver les passions humaines. Peut-être un jour écrirai-je l'histoire de Pietro Sansoni. Depuis lui, plusieurs de ses descendans ont protesté contre une vocation horrible, qui n'était que dans leur destinée; l'un d'eux, à la vue du patient, faillit expirer de douleur au pied de l'échafaud. La peinture de ses déchirantes angoisses, et la terrible nécessité à laquelle il dut souscrire, m'ont souvent frappé d'une superstition dont à l'heure qu'il est je ne suis pas complétement délivré.

Mon père fit toute espèce de sacrifices, afin de me mettre à même de rompre le ban dont il gémissait; pour moi, j'employai toutes mes forces à seconder son vœu, avec lequel mon aversion était d'accord. Je me suis présenté à toutes les issues; j'ai voulu successivement être médecin, prêtre, soldat; j'ai cherché sous de

lointains climats ; au delà des mers, l'oubli de mon nom et d'une survivance que je repoussais. Tant d'efforts et de vicissitudes n'ont abouti qu'à des tribulations : dans la lutte contre mon sort, il m'a fallu succomber.

Dans la plus déplorable des situations, j'ai résolu un problème qui, suivant moi, était d'une extrême difficulté. De temps immémorial, la réputation de Sanson était intacte sous le rapport de la probité ; mais, malgré ce fait, qui à Paris était de notoriété publique, on nous laissait dans notre coin, et nous n'avions que peu ou point de relations. J'eus le bonheur de recevoir dans ma retraite l'élite de la société : des philosophes, des gens de lettres, des gens de robe, et jusqu'à des seigneurs de la cour : M. de M... MM. de M... B... de M... de D.., et d'autres grands personnages me firent l'honneur de venir passer la soirée chez moi. Plus d'une fois en leur présence, je soulevai des questions d'une telle hardiesse philosophique, que le marquis de Rivarol, qui un jour prenait part à la discussion, me dit : Mon cher monsieur, si jamais vous faites imprimer vos opinions, je

vous conseille d'écrire sur chaque feuillet : Écrit et brûlé par la main du même. Si ces opinions eussent prévalu, que de maux auraient été épargnés à la France ! Mais alors on était loin de prévoir que bientôt on me verrait monter au sommet d'une révolution, et que de cette hauteur, je dominerais tout ensemble la plaine, le marais, la montagne et les régions moyennes.

J'ignore ce qu'il en adviendra après moi, de ces cahiers où je jette pêle-mêle mes réflexions et mes réminiscences ; mais s'ils doivent trouver un lecteur, je pense que ces préliminaires, où se manifestent mes sentimens, et d'où ressort une profession de foi tout entière, l'aideront à surmonter ses répugnances, et lui donneront le courage de s'intéresser aux faits d'un récit qui peut être une grande leçon pour les législateurs de l'humanité.

Je naquis en 1740. Les souvenirs de ma première enfance sont pour moi pleins de charmes, mais ils n'existent plus que comme les traces légères d'une innocence dont les songes se sont promptement dissipés. Je me rappelle avec reconnaissance que ma mère, bien qu'elle fût d'une

constitution faible et délicate, ne voulut pas qu'une mercenaire me donnât le sein. Elle trouva doux de me nourrir de son lait. A quatre ans, je fis une longue maladie, et dès que je fus convalescent on m'envoya à Montfermeil, dans l'espoir que l'air de la campagne acheverait de me rétablir. J'étais là chez de bons fermiers. Ils me témoignaient autant d'amitié que si j'eusse été leur fils : j'étais heureux. Un seul jour, j'éprouvai un désagrément auquel je fus bien sensible : une belle dame visitait la ferme ; en traversant la cour, où je jouais avec d'autres enfans, elle m'appela pour me faire des caresses ; je m'avançai pour l'embrasser : mais une femme, ayant passé près d'elle, lui dit à l'oreille quelque chose que je n'entendis pas, et elle me repoussa avec horreur. Dieu sait si je maudis la vieille femme ! Comme le séjour de la campagne m'était favorable, et peut-être aussi comme mon père n'était pas fâché de me tenir éloigné de la maison, pour que j'eusse plus de liberté que dans la rue Beauregard, où il avait sa demeure, on ne fut pas pressé de me ramener à la ville. Cependant, j'y venais quelquefois aux

époques des fêtes patronales de mes parens. Alors, la mère du fermier, la vieille Senart, m'accompagnait, et je leur apportais des fleurs. Une fois, c'était à la Saint-Louis, nous devions rendre le pain béni dans l'église de Bonne-Nouvelle; ma mère avait elle-même fait les gâteaux, on les porta à l'heure de la grand-messe, et je me faisais une joie d'y assister; mais quand le bedeau fit circuler la corbeille, quelle ne fut pas ma surprise de voir toutes les personnes à qui il offrait le pain béni, non-seulement ne pas en prendre, mais même repousser la corbeille, comme avait fait la belle dame lorsque je m'étais avancé pour l'embrasser! Je ne m'expliquais pas quels étaient les motifs de ce dédain, cependant je m'en sentis humilié.

A mesure que je grandissais, mes apparitions à la maison paternelle devenaient moins fréquentes. Elles cessèrent même tout-à-fait, voici à quelle occasion : c'était la veille de la fête de ma mère; je m'étais avisé d'entrer dans une remise dont j'avais trouvé la porte entr'ouverte; en me baissant pour ramasser une corde que j'avais aperçue sous un chariot, je sentis

quelque chose de froid qui me passait sur la figure ; je regardai : c'était un bras, et la corde tenait après. Je me sauvai en jetant un cri ; mon père accourut tout effrayé, et ferma la remise avec humeur. Un instant après, je l'entendis se fâcher contre la personne qui l'avait laissée ouverte. Je ne devais retourner que le lendemain à Montfermeil, on me fit partir sur-le-champ, et dès ce jour, on ne me ramena plus à Paris. Mon père et ma mère venaient me voir. Un dimanche, à la fin de l'automne, j'avais alors dix ans, ma mère était attendue pour dîner ; elle arriva en effet ; mais, après le repas, elle annonça qu'elle allait me mettre en pension : elle m'invita à faire mes adieux à mes petits camarades. Je pleurai à chaudes larmes, et je partis.

CHAPITRE VII.

La séparation.—Le voyage. — Ma protectrice. — L'arrivée. —La pénitence.—Le pensionnat.—Conjectures à perte de vue au sujet d'un inconnu.—On sait qui il est.—J'ai des habits neufs.—Les suites d'une imprudence.—Résistance du maître de pension. — Les parens retirent de chez lui leurs enfans.—Mon renvoi.—Excellens conseils.—Tristes pressentimens.

Je ne devais pas rester à Paris; on fit les apprêts de mon voyage, et dès la matinée du troisième jour il me fallu quitter la rue Beauregard. Ma mère me prit par la main; comme elle ne sortait jamais et qu'elle ne connaissait pas la ville, mon père marchait devant nous, se retournant de temps à autre pour voir si nous le suivions. Ma mère, ordinairement froide et silencieuse, me comblait de caresses tout le long du chemin; elle m'embrassait et elle pleurait; elle me recommandait de me bien conduire, de con-

tenter mes maîtres et de profiter de leurs leçons; je me rappelle encore comme sa voix était émue, comme ses paroles étaient affectueuses et touchantes au moment de se séparer de moi pour la première fois : elle me prodiguait les noms les plus tendres et me disait que de moi seul dépendait tout son bonheur, qu'elle mourrait de chagrin si je ne répondais pas aux soins qu'on se donnait pour mon éducation, et si je devenais jamais un mauvais sujet.

Tout à coup mon père s'arrêta, il nous indiqua de la main une maison sous la porte de laquelle on attelait un carrosse, et, continuant sa route, il alla se placer à quelque distance. Ma mère entra, et, s'adressant au conducteur qui était occupé à faire ranger les malles et les effets des voyageurs, elle lui remit de l'argent pour payer ma dépense, en lui recommandant d'avoir bien soin de moi.

— Soyez, dit-il, sans inquiétude, madame, nous aurons toutes les attentions possibles pour le jeune gentilhomme.

Ma mère me prit alors dans ses bras en attendant le moment du départ, et elle me couvrit

encore de baisers et de larmes. Une jeune dame qui devait être du voyage parut touchée de son affliction; elle vint à nous :

— C'est un cruel moment pour une mère, dit-elle, que celui où elle se sépare de son enfant; mais quand c'est pour son bien il faut se résigner. M. votre fils a une figure heureuse et qui promet : je suis sûre qu'il ne vous donnera que de la satisfaction. N'est-ce pas, mon petit ami? Je bassais les yeux... Soyez tranquille, Madame, je veillerai sur eux.

Ma mère balbutia quelques mots de remerciemens, et tout en m'embrassant elle séparait mes cheveux dont les boucles étaient retombées sur mon front, et les rejetait en arrière pour qu'on pût mieux voir mon visage. Sans doute l'émotion que j'éprouvais en recevant toutes ces marques de tendresse donnait à mes traits une expression intéressante, car la jeune dame, en saluant ma mère avec un doux regard, se mit à me caresser et à m'embrasser à son tour.

Enfin la voix du conducteur nous apprit que l'instant du départ était arrivé. Ma mère me donna en sanglotant un dernier baiser, et m'aida

à monter dans le carrosse où la dame se plaça près de moi. On se mit en route; j'envoyais encore par la portière des baisers à ma pauvre mère désolée, qui était restée immobile sur le seuil de la porte, quand il me sembla voir mon père qui s'avançait vers elle; je voulus l'appeler et lui dire aussi adieu, mais il ne sembla pas m'apercevoir, et la voiture ayant tourné dans une autre rue, ils disparurent tous deux à mes regards.

Ce fut alors mon tour de fondre en larmes; mais la dame se montra si empressée à me consoler, elle me dit tant de mots d'amitié que mes pleurs s'arrêtèrent et que mon cœur se dégonfla. Cette bonne dame eut pour moi mille petits soins le long de la route; et je me les rappelle avec d'autant plus de plaisir que j'ai eu plus rarement occasion de recevoir des témoignages d'intérêt.

Ma protectrice n'allait pas jusqu'à Rouen; dès qu'elle nous eut quitté personne ne s'occupa plus de moi. Enfin nous arrivâmes, le conducteur fit ses affaires, et quand il les eut terminées: — Allons, morbleu, me dit-il, dépêchons-nous,

mon gentilhomme. J'ai promis à votre mère de vous remettre entre les mains de M. Hardy, et j'ai bien des courses à terminer dans la journée. En route!

Nous nous arrêtâmes devant une grande maison dont les fenêtres ne donnaient pas sur la rue, ce qui en rendait l'aspect assez triste. Mon guide sonna, on ouvrit une petite porte et nous entrâmes. Le conducteur demanda à parler à M. Hardy; on lui répondit qu'il était dans les classes et qu'il fallait attendre.

— Diable! dit-il, je vais vous laisser le petit bonhomme, il n'a plus besoin de moi : voici une lettre qu'il remettra lui-même à M. Hardy, tout aussi bien que je pourrais le faire.

Il me présenta alors la lettre, et sortit au plus vite. Un domestique me fit entrer dans une grande salle où il me laissa seul en me recommandant de ne pas faire de bruit. J'étais un peu effarouché de cette situation nouvelle. Je m'approchai d'une fenêtre qui donnait sur une vaste cour alors vide et déserte. Le seul être vivant que j'y aperçusse était un enfant à peu près de mon âge, à genoux sur le seuil d'une porte,

tenant un livre d'une main et de l'autre essuyant ses yeux. Je compris que c'était quelque écolier que l'on avait mis en pénitence, et cette vue n'avait rien de bien consolant pour moi. Enfin le domestique revint me chercher et me conduisit dans le cabinet de M. Hardy. Je lui présentai la lettre que mon conducteur m'avait remise; et je l'examinai à la dérobée pendant qu'il la lisait. Cette lettre paraissait l'occuper beaucoup; il la relut avec une grande attention, et il me sembla qu'elle l'intéressait en ma faveur, car une expression de bonté compatissante se peignait sur son visage.

— Eh bien! mon petit ami, me dit-il quand il eut achevé sa lecture, êtes-vous disposé à tenir tout ce qu'on me promet dans cette lettre? on y fait l'éloge de votre caractère, de votre docilité; si vous avez bonne envie d'apprendre, les leçons et l'instruction ne vous manqueront pas.

Encouragé par le ton de douceur avec lequel il me parlait, je lui promis de faire tous mes efforts pour mériter sa bienveillance.

— Pauvre enfant! dit-il en me frappant sur la joue, fatale destinée! Après tout, ce n'est pas sa

toute; ici, du moins, un barbare préjugé ne l'atteindra pas. Allons, mon ami, ajouta-t-il, les classes vont finir pour aujourd'hui; vous devez être fatigué de la route, mais à votre âge on se délasse en jouant; allez faire connaissance avec vos nouveaux camarades; j'espère que vous ne vous ennuyerez pas; s'il vous survient quelques petits chagrins, ne manquez pas de m'en avertir; ayez toujours confiance en moi comme en votre meilleur ami.

Tout en me parlant ainsi, M. Hardy me conduisit dans la cour; une cloche sonna, des portes s'ouvrirent et donnèrent passage à des essaims d'enfans qui commencèrent leurs jeux. Leur joie pétulante, leurs cris, leurs éclats de rire m'excitèrent bientôt, et au bout de quelques minutes j'étais déjà de leur partie.

La première année que je passai dans la pension de M. Hardy n'amena rien de remarquable pour moi. Ma vie s'écoulait paisible et tranquille comme celle de mes camarades; j'avais assez de goût pour l'étude; mes professeurs étaient contens; M. Hardy me remettait lui-même tous les dimanches une petite somme qui devait servir

aux plaisirs de la semaine, et j'en usais assez bien pour me faire des amis de la plupart de mes condisciples. Mais ce calme heureux ne devait pas être de longue durée. Notre pension allait deux fois par semaine à la promenade, sous l'inspection d'un maître d'études. On choisissait, comme cela se pratique ordinairement, un terrain vague et abandonné hors de la ville, où les écoliers pussent se livrer à leurs jeux, sans dangers et sans commettre de dégâts. Nous avions remarqué, car les enfans remarquent beaucoup plus qu'on ne croit, qu'un homme, déjà d'un âge avancé, ne manquait jamais de suivre la pension, et de se placer à quelque distance, comme pour nous observer.

Cet homme, qui marchait toujours seul, sans saluer personne, et qui semblait même prendre à tâche d'éviter tous les regards, n'était, du moins nous le pensions, ni le père ni le parent d'aucun des élèves. Son maintien triste et sombre, ses habitudes mystérieuses avaient attiré notre attention. Si un écolier ou un passant se dirigeait vers le lieu où il s'était arrêté, il

s'éloignait lentement, et après avoir fait quelques détours dans la campagne, il revenait se poster sous un arbre, un livre à la main, mais les yeux presque toujours fixés sur nous. Deux ou trois fois le maître d'études, que sa présence avait fini par importuner, s'était mis à marcher droit à lui, dans le dessein de l'aborder et d'engager la conversation; mais alors celui-ci s'était retiré et n'avait plus reparu pendant le reste de notre promenade. Nos jeunes esprits étaient fort inquiets de ces apparitions singulières; elles faisaient le sujet de nos conversations, et formaient un texte sur lequel nous brodions les commentaires les plus étranges. Quoique cet homme ne nous eût jamais fait de mal et que même une sorte d'intérêt et de bienveillance se fît remarquer sur ses traits lorsque nous pouvions approcher assez de lui pour les distinguer, il nous inspirait une espèce de terreur sans cause et sans but, comme l'imagination aime souvent à s'en créer et que la raison ne saurait vaincre. Cet homme était triste et taciturne; ces deux caractères, si opposés à celui de notre âge, étaient sans doute les seuls motifs des contes ab-

surdes que nous inventions à son sujet et dont nous finissions par nous effrayer nous-mêmes. Tout d'un coup le bruit se répand dans la pension que l'inconnu n'est autre chose que l'exécuteur des hautes-œuvres de la justice de la ville; soit qu'il eût été reconnu par quelque parent auquel un élève aurait fait confidence de son assiduité à nous suivre, soit que cela fût arrivé de tout autre manière, ce bruit était exact.

Cette découverte fit un effet prodigieux sur les jeunes cerveaux des pensionnaires; il restait à savoir quel motif pouvait porter M. Férey, c'était son nom, à rôder ainsi autour de nous; cette nouvelle question n'agita pas moins nos esprits inquiets, et les suppositions continuèrent d'aller leur train. Les plus inventifs des écoliers étaient ceux qui allaient passer les dimanches chez leurs parens; ils ne manquaient pas de rapporter à leur pension tout ce qui avait été dit à ce sujet dans leurs familles. Le jour de sortie étant arrivé, nous remarquâmes que le maître d'études dirigeait notre promenade d'un autre côté.

— Ah ! ah ! dirent les pensionnaires, nous ne verrons donc pas Férey aujourd'hui ?

— Messieurs, répondit le maître d'études, je sais que vous vous occupez beaucoup trop de cet homme, qui ne s'occupe guère de vous. Il est bien le maître de se promener où il lui plaît, et il est tout simple qu'il choisisse comme nous des endroits écartés et déserts. Voilà ce que vous auriez dû penser au lieu de vous forger des épouvantails.

En effet, deux ou trois dimanches se passèrent sans que notre singulier compagnon se présentât à nos regards. A cette époque il arriva que le maître de pension, qui semblait me porter un intérêt tout particulier, me fit dire de monter dans son appartement : c'était pour me remettre un habillement neuf que ma mère m'avait envoyé, et pour m'engager en même temps à persister dans ma conduite. M. Hardy ajouta qu'il avait écrit à mes parens qu'il était fort content de moi, et que ceux-ci me comblaient à leur tour de louanges et de bénédictions. Fier de ces éloges et de ma nouvelle parure, je redescendis le cœur plein de joie, et je courus me revêtir des

habits que je venais de recevoir. C'était précisément un jeudi. Nous partîmes presque aussitôt pour la promenade. A peine arrivés à cet endroit, nous vîmes paraître M. Férey. A son aspect, un sentiment d'effroi s'empara de nos esprits, et nos jeux furent suspendus. Nous l'examinions avec anxiété; nous nous communiquions tout bas nos remarques et nos réflexions. Lui, l'air sombre et pensif, s'avançait vers nous lentement, et ses yeux semblaient chercher à reconnaître quelqu'un parmi les écoliers. Tous les pensionnaires reculaient devant lui, et se détournaient de son regard. Quel fut mon étonnement, ma terreur même, quand je vis cet homme, qui était devenu pour nous un sujet d'aversion, s'arrêter précisément en face de moi et me considérer des pieds à la tête! Mon cœur se serra, un frisson parcourut tous mes membres, lorsque je sentis que j'étais l'objet de son attention. J'essayai deux fois de le regarder à mon tour, il me sembla même surprendre sur ses traits un sourire étrange, comme s'il me portait quelque intérêt secret qu'il craignait de trop laisser paraître; mais je n'eus pas la force de

l'envisager en face, et mes regards retombèrent à terre malgré moi. Enfin il s'éloigna, et je respirai plus librement; mais je remarquai bientôt que les autres élèves affectaient de causer entre eux à voix basse, de me montrer au doigt, et de s'éloigner de moi.

—Comme il l'a regardé; disaient-ils! sûrement il le connaît. C'est peut-être un de ses parens. Qui sait? Son père même; il est arrivé parmi nous d'une façon assez singulière, personne ne l'accompagnait, et depuis qu'il est chez M. Hardy, il ne sort jamais qu'avec la pension, il n'a personne chez qui il puisse aller en congé, personne qui vienne demander de ses nouvelles et s'informer de ses progrès.

Voilà quelles étaient les réflexions de mes condisciples, et comme pour eux une supposition équivalait à une certitude, ils décidèrent que j'étais le fils de Férey, ils en furent bientôt persuadés, et dès lors mon existence ne fut plus supportable. Les écoliers m'abreuvaient de dégoûts et de mépris; les plus paresseux, les plus mauvais sujets, me faisaient expier par leurs injures le tort que j'avais de remplir exactement

mes devoirs. Les parens ne tardèrent pas à se mettre de la partie. Ils ne voulaient pas qu'il fût dit que leurs enfans m'avaient eu pour camarade. M. Hardy eut beau les assurer que Férey n'était ni mon père ni mon parent, ils ne voulurent rien entendre, et exigèrent impérieusement mon renvoi. M. Hardy s'y refusa d'abord; cet homme, dont le souvenir me sera toujours cher, tâchait de me protéger, de me défendre, tous ses efforts furent inutiles.

Dans peu de temps, M. Hardy vit diminuer le nombre de ses pensionnaires, et quel que fût l'intérêt qu'il me portât, pour ne pas compromettre davantage son établissement il dut céder aux remontrances et aux reproches qui lui arrivaient de toutes parts. Il me fit donc venir encore une fois près de lui, et avec un accent de bonté qui me toucha jusqu'au fond du cœur, il me parla ainsi :

— Mon ami, j'aurais voulu pouvoir vous garder long-temps près de moi; j'espérais que vous y seriez à l'abri des chagrins qui vous attendent dans le monde, et que du moins cette période de votre vie vous aurait offert par la suite des

souvenirs exempts d'amertume. Il n'a pas dépendu de moi qu'il en fût ainsi; mais une triste fatalité a dérangé mes projets. Il ne m'appartient pas de soulever à vos yeux le voile qui couvre encore pour vous votre funeste position sociale; mais rappelez-vous, dans quelque situation que l'avenir vous place, qu'il est des vertus pour tous les états, et par conséquent des consolations pour tous les hommes. N'oubliez jamais que c'est de sa propre conscience que l'homme tire sa force, et que celui qui vit en paix avec lui-même est au-dessus de l'opinion des autres.

En achevant ces mots, M. Hardy m'embrassa; sa voix était altérée, une vive émotion le pénétrait, et me saisit à mon tour, bien que je ne comprisse pas tout ce qu'il y avait d'énigmatique dans ses paroles. Il me dit ensuite que je partirais le jour même pour Paris, où mes parens viendraient me prendre à mon arrivée. Pendant mon voyage j'eus tout le temps de faire des réflexions, et bien que je sortisse à peine de l'enfance, mes idées prirent un cours plus sérieux qu'il n'est ordinaire à cet âge. Les derniers temps que j'avais passés à la pension, les mauvais trai-

temens qu'il m'avait fallu supporter de la part de mes camarades, les bruits que l'on faisait courir sur mon compte et les humiliations qui en avaient été la suite, enfin mon renvoi auquel M. Hardy avait été forcé de consentir malgré sa bienveillance pour moi; tout cela se présentait à la fois à mon esprit, et fournissait d'abondans sujets à mes tristes méditations. Je savais bien que Férey n'était pas mon père; mais que me voulait cet homme? quel espèce d'intérêt pouvait-il prendre à moi, pourquoi cette assiduité à me suivre, à m'observer? car il était évident maintenant que c'était dans ce but qu'il avait accompagné nos promenades. Son air n'avait rien eu d'hostile; loin de là, il semblait plutôt me porter de l'affection, et c'était ce qui me désespérait. Je le maudissais cruellement, je l'accusais de tous mes chagrins, et je me promis bien de demander à mes parens l'explication de ce mystère aussitôt que je les verrais.

Ce n'était pas cependant sans une sorte de crainte que je formais cette résolution: je me rappelais diverses particularités qui m'avaient frappé pendant le peu de temps que j'avais passé

dans la maison paternelle, et avec un peu de bonne volonté j'aurais pu arriver à en former une masse de conjectures qui m'auraient mis sur la voie de la vérité; mais loin de cultiver ces pensées, je les rejetai avec une sorte d'horreur: mon père était si bon, si doux, ma mère si tendre, j'aurais cru leur faire une sanglante injure. D'ailleurs la certitude que j'allais être instruit de ce qui me concernait calma mon agitation, et j'attendais assez patiemment la fin de nôtre voyage. Cette fois, point de conducteur qui prît soin de moi, point de femme compatissante qui m'environnât de délicates attentions. Honteux de ce qui m'était arrivé chez M. Hardy, je tâchais d'éviter plutôt que d'attirer les regards; je m'estimais heureux que personne ne cherchât à troubler mes rêveries et ne m'adressât des questions indiscrètes auxquelles j'aurais eu peut-être beaucoup de peine à répondre. Je commençais dès lors à prendre l'habitude de me renfermer en moi-même, et, suivant les conseils de l'excellent M. Hardy, à chercher ma force et mes consolations dans mon cœur.

CHAPITRE VIII.

Retour chez mes parens. — Bonne réception. — Je ne sais rien encore. — Premier entretien. — Terrible mystère éclairci. — Éloge de M. Férey. — Les spadassins considérés. — Scène d'attendrissement. — Rêves affreux. — Le breuvage soporifique. — La recherche d'un précepteur. — Une vieille femme. — Le lépreux.

Ma mère m'attendait : je m'élançai dans ses bras en sortant du carrosse, et je fus étonné de sa tristesse. Je crus que mon renvoi de la pension en était la cause, et je craignais qu'elle ne m'imputât quelque tort ; elle s'empressa de me rassurer.

— Sois tranquille, cher enfant, me dit-elle ; M. Hardy nous a informé de tout : nous savons qu'il n'y a aucun reproche à te faire.

— Mais dites-moi donc, je vous prie, ce que j'ai fait à ce M. Férey, pour qu'il s'acharne ainsi à me persécuter.

— Ton père t'instruira de ce que tu demandes, mon fils ; attends qu'il t'en parle.

Quelque chose de grave et de mélancolique dans la voix de ma mère, en prononçant ces mots, me frappa. Je ne savais que penser. Enfin nous arrivons.

— Eh bien! femme, s'écrie mon père en reconnaissant le bruit de ses pas, ramènes-tu notre Charles, notre cher enfant?

— Dieu soit loué! le voilà, ce pauvre fils, sans accident et en bonne santé.

Mon père, me posant une main sur l'épaule, me regarda fort attentivement; ma mère aussi m'examinait avec des yeux pleins de joie et de tendresse; tous deux s'applaudissaient de me trouver grand, bien portant: et moi-même j'étais heureux de me voir accueilli, fêté, caressé, comme si mon retour avait mis le comble à tous leurs vœux. Nous soupâmes gaîment. Pendant le repas, mon père me faisait raconter ce que j'avais appris à la pension; il paraissait content de mes progrès. Ma mère m'écoutait avec ravissement; elle se retira aussitôt que le repas fut terminé, et je restai seul avec mon père. Il y eut un mo-

ment de silence; je pressentais quelque grave explication; le soin avec lequel on avait détourné jusqu'alors la conversation du sujet qui m'occupait me semblait de mauvaise augure. On eût dit que mon père lui-même redoutait d'entamer ce chapitre : il était pensif et plongé dans une méditation profonde; enfin il me tendit la main, m'attira vers lui, m'embrassa long-temps, et, me faisant signe de m'asseoir sur le siége que ma mère venait de quitter, il me dit :

— Tu n'es déjà plus un enfant, Charles, et bientôt tu seras un homme : le moment est donc venu où je dois te faire connaître ce qui te concerne....

Il s'arrêta; il semblait chercher un biais pour arriver à ce qu'il n'osait aborder de front.

— M. Hardy nous a écrit, reprit-il : il nous a fait l'éloge de ta conduite et de ton assiduité. Cependant il ne pouvait plus te garder près de lui....

Nouvelle pause : mon attention et mon anxiété redoublèrent.

— Il ne le pouvait plus ! Toi-même d'ailleurs

ne l'aurais pas désiré : en butte aux injures, aux mauvais traitemens de tes camarades, dont la plupart ne te valaient pas...., n'avaient pas tes qualités ni tes moyens naturels. Ainsi sont faits les hommes, cher enfant ; ils prodiguent aveuglément le blâme ou la louange, l'estime ou le mépris, sans songer que rien de ce qu'un homme n'a pu empêcher ne saurait lui être imputé à vertu ou à crime, et que c'est la volonté bonne ou mauvaise qui seule donne le droit de qualifier les actions. M. Férey, par exemple, dont un regard a suffi pour mettre en émoi toute la pension et pour causer ton renvoi, M. Férey est pourtant un des plus honnêtes et des plus vertueux habitans de cette ville de Rouen. Sa probité est connue, sa bienfaisance et sa piété n'ont pas de bornes. Plus d'une fois il a exposé sa vie pour sauver ses semblables dans des incendies ou des inondations. Un seul acte de ce genre suffirait pour couvrir un autre de gloire, pour le rendre à jamais respectable aux yeux de ses concitoyens : et cependant tu sais comme on le traite, comme on en parle. Y a-t-il là de la justice ; de la raison ?

Mon père paraissait attendre ma réponse ; je gardai le silence. Il continua :

— Sa profession attire sur lui une réprobation générale : il est obligé de verser le sang ; mais il ne répand que le sang proscrit par la loi. Dans la société on rencontre tous les jours des hommes qui, pour un mot, un geste, un regard, sont prêts à plonger le fer dans le sein de leurs compatriotes ; et ces hommes ne sont ni méprisés ni haïs. Ils font parade du nombre de leurs assassinats ; on ne refuse pas de presser leur main homicide ; on applaudit aux récits de leurs terribles exploits. Tu vois, mon fils, combien sont vains et inconséquens les jugemens des hommes.

— Sans doute, mon père ; cependant nous vivons au milieu d'eux, et il est bien pénible de se trouver en butte à leur mépris, à leurs outrages.

— Que l'offense retombe sur l'offenseur, si l'offensé n'est pas coupable ! s'écria mon père. Quoi ! mon bonheur, ma tranquillité, mon repos dépendront de la folie ou de la perversité des autres ! La raison me dit que ce serait de ma part faiblesse et lâcheté. Et pourtant, je le suis,

je l'avoue, moi-même je ne puis toujours vaincre la tristesse que ces idées répandent sur moi.

— Sur vous, mon père! et en quoi vous touchent-elles?

— O Charles! ô mon fils! ma vie a été empoisonnée, il m'a fallu épuiser goutte à goutte le calice de la douleur; cependant son amertume ne m'a jamais paru plus cruelle qu'en ce moment. Tu es mon fils, tu es mon sang; c'est moi qui t'ai donné la vie; c'est ta mère qui t'a enfanté au milieu des souffrances et des larmes; c'est en toi que nous avons placé toutes nos espérances, toute notre joie, tout notre amour. Sans toi nous n'aurions personne qui nous aimât: et si tu allais ne plus nous aimer....

— Ah! mon père, loin de vous cette idée; ma reconnaissance et mon amour vous appartiennent.

— Eh bien! les fonctions que M. Férey remplit à Rouen,.... à Paris, celui qui les remplit,.... c'est ton père!

Je remarquai qu'il avait la figure altérée, de grosses larmes roulaient dans ses yeux; ses mains tremblantes et ouvertes étaient tournées vers

moi. Je les saisis et les couvris de baisers. Il m'attira sur sa poitrine, et m'embrassa en sanglotant. Nos pleurs coulaient, mais les siennes étaient de joie. Pour moi, ma tête était bouleversée ; les émotions les plus contraires, les pensées les plus diverses se succédaient en moi avec trop de rapidité : je ne pouvais ni les débrouiller, ni les choisir, ni les rejeter; je n'étais que trouble et confusion.

Mon père se leva.

— Il est temps, me dit-il, d'aller te reposer : nous reprendrons demain cet entretien. Pense à l'amour de ton père et de ta mère, et dors en paix.

Une fois dans ma chambre, je voulus réfléchir sur ma position; ma jeune tête était trop fatiguée par toutes les impressions que j'avais reçues, et, comme malgré moi, je m'endormis. Mais mon sang agité ne me permit pas de jouir d'un sommeil paisible. Des rêves étranges me retraçaient les événemens qui s'étaient succédé en si peu de temps. Mon père, M. Férey, M. Hardy, ma mère, mes condisciples passaient tour à tour devant mes yeux ; puis des visions terri-

bles, effrayantes, venaient m'assaillir. Enfin l'oppression que j'éprouvais augmenta à un tel point que, poussant un cri de terreur, je m'éveillai, et j'ouvris les yeux. Je vis mon père : il était assis près de mon lit. Une lampe brûlait sur la table, et répandait une clarté rouge et lugubre. Mon père n'avait pour tout vêtement qu'une simple robe de chambre; il me regardait d'un œil mélancolique.

— Eh quoi! lui dis-je en m'efforçant de sourire, vous n'êtes pas couché?....

— Crois-tu donc que je dorme à volonté? me dit-il d'une voix étouffée; sais-tu combien j'ai passé de nuits sans sommeil? J'étais venu ici pour me consoler par la vue de ton repos, et je t'ai trouvé agité et tremblant comme une feuille. Tu rêvais donc?

— Oh! oui, je faisais de bien vilains rêves.

— Et que rêvais-tu?

— Je ne saurais vous le dire : il ne m'en reste qu'une impression vague et confuse; je ne pourrais rien en raconter.

Il secoua la tête, comme s'il se doutait qu'une

autre raison m'empêchât de parler. Il prit ma main.

— Tu as la fièvre.

— Ce n'est rien, c'est la fatigue du voyage.

— Attends un peu, je vais revenir.

Il prit la lampe et sortit. Quelques minutes après, je le vis rentrer tenant une fiole et un verre dans lequel il y avait de l'eau. Il y versa quelques gouttes de la liqueur contenue dans la fiole, et me dit :

— Bois cette potion; elle calmera ton sang, et te fera dormir : je m'en suis servi souvent pour moi, et j'en connais les salutaires effets. Mais, ajouta-t-il pendant que je buvais :

— Le corps humain s'habitue à tout. Tu as lu l'histoire de Mithridate, sur lequel les poisons les plus violens ne pouvaient plus agir : il en est de même des remèdes; un trop long usage leur fait perdre toute leur vertu.

Mon père prononça encore quelques paroles, et, avant qu'il eût achevé, je m'étais endormi du sommeil le plus profond. Le lendemain, ma mère, me voyant triste et abattu, me prit à part.

— Écoute, Charles, me dit-elle : peut-être

t'inquiètes-tu sur ton avenir : rassure-toi, mon ami ; ton père est décidé depuis long-temps à te mettre à même de suivre une carrière honorable. C'était dans ce but qu'il t'avait envoyé à Rouen, chez M. Hardy; et nous avions chargé notre parent M. Férey de veiller sur toi de loin, de nous donner de tes nouvelles le plus souvent possible. Hélas ! ces lettres, avec quel plaisir nous les lisions, et nous apprenions que tu te portais bien, que tu grandissais, que tu paraissais heureux ! Il s'est trop bien acquitté de sa commission : si nous avions pu prévoir, nous nous serions encore privés de cette satisfaction ; cela m'eût beaucoup coûté. Mais ce qui est fait est fait. Maintenant ton père va s'occuper des moyens de continuer ton éducation. Efforce-toi de paraître moins sombre; ta tristesse déchirerait le cœur de ton père et le mien : tu ne voudrais pas ajouter à nos chagrins, n'est-ce pas, mon ami ?

Je promis à ma mère tout ce qu'elle voulut. Et n'était-ce pas mon devoir le plus sacré ? ne devais-je pas même trouver une secrète joie à le remplir? Cependant mon père me cherchait un précepteur; mais l'homme qui eût convenu

à cet emploi, il ne le rencontrait pas, et si quelqu'un se présentait, séduit par l'appât de l'or qu'il offrait, c'était toujours le dernier à qui il eût voulu confier le soin de mon éducation. Mon père néanmoins ne se rebutait pas; mais son air d'affliction me disait assez qu'il avait peu d'espoir de réussir; et quoiqu'il me cachât avec soin le nombre de ses démarches et leur inutilité, je soupçonnais la vérité : je m'en affligeais, je m'en indignais tour à tour.

— Qu'ai-je donc fait, disais-je à part moi, pour qu'on ne veuille pas se charger de mon éducation? de quoi suis-je coupable? tant d'autres ne se livrent à l'étude qu'avec répugnance; moi, je ne demande qu'à apprendre, et je ne trouve personne pour m'enseigner.

Je redoutais l'ignorance; car je comprenais que l'instruction seule pourrait me mettre en état de suivre une carrière de mon choix. Mais, plus mes désirs étaient ardens, plus il semblait qu'une fatalité obstinée s'opposât à ce qu'ils fussent satisfaits. Mon père était à bout de ses expédiens, et s'il s'occupait encore de découvrir

un précepteur, c'était seulement pour n'avoir rien à se reprocher.

Un jour, une vieille femme, qui depuis longtemps n'avait de ressources que dans la charité de ma mère, vint la prier de vouloir bien faire quelque chose pour un pauvre malade qui se mourait de besoin, sur un grabat, dans un grenier à côté de son réduit.

— Hélas ! ma bonne dame, disait la vieille, vous avez le cœur si compatissant ; vous seriez touchée si vous voyiez l'état auquel la maladie et la misère ont réduit le pauvre cher homme : avec ça que ça n'est pas habitué, comme moi, à souffrir ; ça a été bien élevé, puisque c'est un prêtre, et même un abbé.

— Un abbé ! dit mon père qui écoutait la conversation.

— Oui, mon digne monsieur, un abbé, et un bien respectable. O Dieu ! ce n'est pas celui-là qui fait des péchés, toujours prier du matin au soir ; c'est du latin : eh bien, c'est égal, il y met tant d'onction, que, moi qui vous parle, il me fait pleurer.

— Du latin, il sait le latin ! dit encore mon père.

—Il sait ma foi bien pis, puisqu'il dit comme ça que c'est à traduire une nouvelle Bible de l'hébreu qu'il s'est calciné le sang; et que son plus grand souci est de mourir sans pouvoir la faire imprimer.

— Mais n'a-t-il donc pas de parens ?

— Oh! que si, qu'il en a, et des richards encore : mais, voyez-vous, ces parens-là ne veulent pas en entendre parler, parce qu'ils disent que c'est un déshonneur pour la famille d'y avoir quelqu'un de si pauvre, et plus tôt il sera mort, plus tôt ça sera fini.

— Il doit au moins recevoir des secours du clergé ?

— Ah bien oui, le clergé : ils lui en veulent bien trop; et parce qu'il a pris parti dans la querelle des jansénistes, il n'est plus bon à jeter aux chiens. Le pauvre cher homme est interdit, et il ne le serait pas, qu'il ne pourrait pas seulement servir la messe, tant le mal qui le ronge l'a rendu hideux et défiguré. Vous savez bien que l'église ne veut que des prêtres bien portans, et qui

aient tout ce qu'il faut pour faire un homme.

— Quelle sorte de maladie a-t-il ?

— Ah ! mon Dieu ! ce n'est qu'une lèpre par tout son corps. Tant y a que moi, qui ne suis pas délicate, vu que je n'ai pas les moyens de ça, c'est tout au plus si j'ai le courage de le regarder; pourtant il a bien fallu que je me décide à lui donne assistance pour l'empêcher de mourir tout-à-fait. Avec une voisine, nous avons fait tout ce que nous avons pu; mais quand j'ai vu ce matin que ça allait de pire en pire, j'ai dit : Eh bien ! si je parlais à madame Sanson, qui est si charitable, je suis sûre qu'elle ne refuserait pas du secours à un pauvre chrétien, qui est délaissé, et je me suis enhardie jusqu'à venir vous déranger à son sujet.

— Vous avez bien fait, bonne femme, dit mon père : je vais moi-même voir l'état du malade, et s'il n'y aurait pas quelque espoir de le sauver.

— Ah ! monsieur, dit la vieille, vous n'aurez jamais fait une meilleure action; et pourtant vous en faites bien des bonnes tous les jours, comme tout le quartier le sait.

CHAPITRE IX.

L'hospitalité.—Ma mère garde-malade.—L'amour de l'hébreu.—L'habitude des refus.—Quel fut mon précepteur. — La méchante famille. — Le langage des écritures.— L'intérieur de notre maison. —Un jour d'exécution. — Ma première sortie.—La foire Saint-Laurent.—Polichinel.—Fâcheuse rencontre.—Une avanie.

Mon père sortit. A son retour il nous apprit que l'état du malheureux abbé était réellement déplorable, et que la vieille n'avait rien exagéré.

— Je me suis décidé, ajouta-t-il, à faire transporter ici ce pauvre homme; il y sera mieux soigné, je ne négligerai rien pour le rétablir, et s'il a quelque reconnaissance, eh bien! Charles trouvera en lui un précepteur.

En effet, l'abbé Grisel fut apporté et installé le même jour dans notre maison. Ainsi que l'a-

vait dit mon père, la vieille n'avait pas été trop loin dans la description qu'elle avait faite de sa situation. Je n'avais jamais rien vu de plus affreux ni de plus repoussant. Le malheureux n'avait presque plus figure humaine. Cependant ma mère surmontait toute répugnance; elle le soignait elle-même, elle veillait à ce qu'il ne manquât de rien, et s'acquittait avec zèle des fonctions les plus pénibles du métier de garde-malade. Au bout de quelques jours l'abbé se trouva réellement mieux; mon père avait en médecine des connaissances assez profondes : les remèdes qu'il lui donna opérèrent de la manière la plus satisfaisante. Bientôt le malade put se lever; et, quoiqu'il ne fût guère moins hideux que le jour de son arrivée, mes parens l'engagèrent à se mettre à notre table et à manger avec nous. Peu à peu nous nous familiarisâmes avec sa laideur, et je m'accoutumai à lui parler sans ressentir trop de dégoût. C'était un singulier homme que l'abbé Grisel. Il avait passé sa vie à s'occuper de la Bible et à travailler à une traduction de ce livre. Non-seulement il le savait par cœur, mais il ne pensait, il ne parlait qu'avec la

Bible il avait compulsé, étudié des milliers de commentateurs des saintes écritures, auxquelles il rapportait tout. Aussi, quand mon père lui demanda s'il voulait se charger de m'enseigner le latin, l'abbé fit une grimace qui le rendit encore un peu plus effrayant. Mon père crut que c'était une expression de dedain; mais le brave homme d'abbé était trop ignorant des choses de ce monde pour que les préjugés pussent l'atteindre; une autre cause avait déterminé la contraction de ses muscles.

— Ainsi vous me refusez aussi, vous! lui dit tristement mon père.

— Moi! s'écria l'abbé, *Dieu est vivant* que je n'ai rien à vous refuser. Mais pourquoi inonder ce jeune esprit d'une eau insipide, quand nous pourrions l'abreuver du vin sans mélange de la parole divine?

Mon père, qui commençait à se faire au style biblique de son hôte, eut assez de peine à le convaincre qu'il me serait plus utile de connaître d'abord Virgile et Cicéron, sauf à m'initier plus tard aux mystères de la langue de David et de Salomon.

Me voilà donc à portée d'acquérir ce que j'avais tant désiré ; mais qu'il fallait payer cher cette satisfaction ! mon pauvre maître pouvait à juste titre s'appliquer, et il n'y manquait pas, ces paroles de Job :

« Ma chair est couverte de poussière et de vers, ma peau se crévasse et se dissout. »

J'évitais autant que possible de lever les yeux sur lui, et il faisait à mon application les honneurs de ma constance à fixer mes regards sur mon livre et mes papiers. Mes progrès étaient assez rapides, grâces aux soins de l'abbé, qui possédait une patience et une persévérance à toute épreuve ; mais la vie que je menais me paraissait fort ennuyeuse. Nous passions les jours dans sa chambre, à travailler, et après le repas nous restions quelques heures à causer, ou plutôt à écouter le père Grisel, qui ne tarissait pas lorsqu'on avait entamé quelque sujet relatif aux coutumes ou aux dogmes du peuple juif.

Mon père lui demandait un soir quelques détails sur sa famille, et comment il se faisait que ses parens l'avaient ainsi abandonné;

— Après que Dieu m'eut visité, dit l'abbé, quand il m'eut écrasé sous un tourbillon de plaies, je leur écrivis, et je leur dis : Voici, mes pieds ont été mis dans les ceps, mon corps s'en va par pièces comme du bois vermoulu, comme une robe que la teigne a rongée : ne soyez donc pas pour moi comme le torrent du désert qui manque à celui qui le cherche, et que le voyageur croyait trouver sur son chemin, quand il n'a rencontré qu'un lit desséché. Mais eux, enfans de Madian, me répondirent : Nous avions un parent qui était sain et commode à voir; mais il n'est plus, et nous ne connaissons pas celui sur lequel nos yeux n'oseraient point s'arrêter. Alors je m'enveloppai dans ma douleur, je me couchai dans ma misère, et jusqu'à ce que vous ayez été envoyé vers moi, je ne me levai plus.

En parlant ainsi, le pauvre abbé essuyait une larme qui coulait le long de ses paupières malades et sanglantes; mais bientôt, honteux de cette marque de faiblesse, il éleva la voix, et dit ces mots :

— « Je parlerai, et qu'il m'arrive ce qu'il pourra.

» Pourquoi déchirerai-je ma chair avec mes dents, et presserai-je mon âme entre mes mains?

» Voilà, quand il me tuerait, je ne laisserais pas d'espérer en lui, et je défendrais ma conduite en sa présence.

» Et il me délivrera : mais l'hypocrite ne paraîtra point devant lui.

» Eloigne ta main de moi, et que tes frayeurs ne m'épouvantent plus. Appelle-moi, et je répondrai : ou bien je parlerai, et tu répondras. »

En ce moment un coup violent frappé à la porte me fit tressaillir. Mon père me parut vivement agité, ma mère ouvrit, je vis entrer un homme vêtu de noir qui posa sur la table un papier cacheté et scellé d'un large sceau : mon père prit le papier en frémissant, et le mettant dans son sein sans l'ouvrir, il dit au porteur :

— C'est bien.... je savais.... cela suffit.

L'étranger se retira en silence : mon père était pâle, et de grosses gouttes de sueur ruisselaient sur son front; ma mère semblait craindre d'ouvrir la bouche, et je les examinais tour à tour avec une angoisseuse curiosité : mais le

père Grisel n'avait pas coutume de s'arrêter sitôt quand il trouvait occasion de s'appliquer quelque passage du livre de Job, qui formait son texte favori à cause de la ressemblance qu'il trouvait entre les souffrances du saint homme et les siennes.

Il continua donc en ces termes :

« L'homme né de la femme est d'une vie courte, et plein d'ennui. »

— Hélas ! dit ma mère en me regardant tristement.

« Il sort comme une fleur, et il est coupé. Il s'enfuit comme une ombre, et ne s'arrête point.

» Si l'arbre est coupé, il repousse encore, et il a des rejetons.

» Mais l'homme meurt, et perd toute sa force ; il expire, et puis où est-il? »

— Assez ! assez ! dit mon père en mettant la main devant ses yeux : l'abbé ne l'entendit pas.

« Comme les eaux s'écoulent, et comme la rivière se tarit;

» Ainsi l'homme est couché à terre et ne se réveille pas. Ils ne se réveilleront point, et ne

seront point réveillés jusqu'à ce qu'il n'y ait point de cieux.

» Aussi que je voudrais être caché dans le sépulcre!,... »

— Au nom du ciel, monsieur, dit mon père en se levant, et sa figure avait une expression si sombre que j'en fus comme effrayé, au nom du ciel! dit-il, changez de discours, je vous en prie.

L'abbé le regarda avec un peu d'étonnement,

— Comme vous voudrez, monsieur, répondit-il d'un ton doux, et cependant je ne connais pas de sujet plus digne d'occuper l'attention de l'homme : ces belles paroles font toute ma consolation. Je sais bien que pendant la vie la chair peut souffrir, et que l'âme peut s'affliger, mais quand vient le ministre de la mort,...

A ces mots mon père sortit en se cachant le visage; ma mère se leva et le suivit. Je restai seul avec l'abbé, qui parut, tout interdit de leur disparition. Il appuya son front sur ses mains, et réfléchit profondément pendant plusieurs minutes; puis tout à coup il s'écria :

— Insensé! ma langue a volé comme la flèche,

et mon esprit s'est traîné avec des pieds de plomb. Mais j'irai, je lui dirai....

En ce moment mon père rentra : il semblait avoir composé son maintien et son visage pour cacher l'émotion qu'il éprouvait.

Charles, me dit-il, il est temps d'aller se reposer. Va, mon fils, et dors en paix.

Dors bien, dors en paix, étaient les mots avec lesquels il avait coutume de me congédier tous les soirs; et chaque fois qu'il les prononçait, il y mettait malgré lui une expression singulière bien propre à détruire l'effet de son affectueuse recommandation : dans sa bouche ces paroles signifiaient : Sois plus heureux que moi qui ne dors plus! Mais cette fois sa voix avait un accent encore plus sinistre. Je saluai mon précepteur, et je me retirai. En montant à ma chambre, je vis à travers la porte entr'ouverte ma mère à genoux au pied de son lit, devant un christ qui était placé dans une sorte d'oratoire. Je fis un mouvement pour aller l'embrasser, mais elle se retourna au bruit de mes pas, et me fit un geste de la main pour m'engager à ne pas l'interrompre. Sa figure était baignée de larmes.

Je m'éloignai, fortement préoccupé de tout ce que j'avais vu. J'avais fait ma prière, et je venais de me mettre au lit, lorsque l'abbé rentra dans sa chambre, dont la mienne n'était séparée que par une mince cloison. Il n'était pas seul, mon père était avec lui.

— Je ne serai pas tranquille, disait l'abbé, tant que je n'aurai pas eu de vous l'assurance que vous ne m'en voulez pas, et que vous savez si mes paroles vous ont affligé que c'était sans intention de ma part. Je ne souffrirai pas que vous gardiez contre moi une pensée amère.

— Calmez-vous, monsieur, répondit mon père, et que cette idée ne vous trouble pas. Plût à Dieu qu'il n'y eût pas de fardeau plus pesant sur ma poitrine, et qu'au même prix je pusse acheter le sommeil pour cette nuit et pour celles qui vont la suivre.

— Il est écrit : Ne t'inquiète point la nuit de ce que les peuples disparaissent de leur place : Dieu ne laisse point vivre le méchant, et il fait justice aux affligés. Qui est-ce qui lui prescrira le chemin qu'il doit tenir, et qui lui dira : Tu as fait une injustice ?

— Ah! mon cher père Grisel, ces consolations peuvent être bonnes, mais elles n'agissent pas sur moi.

— Il est écrit : Seigneur, éloignez de moi ce calice : cependant que votre volonté se fasse et non la mienne.

— Je sais que la résignation aux ordres de la providence est le meilleur moyen de supporter les afflictions de la vie; mais commanderai-je la résignation à mon cœur qui se soulève, à mes yeux qui se troublent, à mes nerfs qui frémissent?

— Quand Dieu a dit aux enfans d'Israël : Vous entourerez la ville frappée d'interdit, et vous passerez au fil de l'épée les hommes, les femmes, les enfans et les animaux; quand Saül fut rejeté pour avoir épargné le roi des Amalécites, pensez-vous qu'il donnât pour raison que son cœur avait été ému?

— Hélas! Dieu avait alors des prophètes qui parlaient en son nom. Leur parole était une parole divine. Qui aurait osé murmurer? Mais la loi nouvelle est plus douce, elle a horreur du sang. Vous êtes prêtre, les prières et les exhor-

tations à la charité, à l'amour, à la clémence vont mieux à votre caractère. Cependant je vous remercie de votre bonne volonté.

Mon père sortit en disant ces mots, et je l'entendis descendre lentement : il était clair maintenant à mes yeux qu'il devait le lendemain accomplir de nouveau l'œuvre fatale de son terrible ministère. Cette pensée me saisit comme si elle eût été pour moi étrange et inattendue ; mon imagination me représentait l'exécution et ses plus affreux détails. Je voyais le patient... , le patient ! Et pendant cette nuit si affreuse pour moi, quelles ne devaient pas être ses angoisses ! Il vivait à cette heure, il sentait, il souffrait et demain !... Mon père ne prit aucun repos ; il allait et venait dans le jardin, dans la cour, dans les corridors ; je ne pus non plus fermer l'œil. Enfin le jour parut, je me jetai à bas du lit, et j'entrai chez mon précepteur. Je le trouvai à genoux sur son prie-dieu, où il avait passé la nuit en prières. Je désirais et je craignais à la fois de rencontrer mon père ; il était sorti. Il ne rentra pas de la journée. Ma mère parut quelques instans à l'heure des repas, elle plaça la nourriture sur

la table, et se retira aussitôt sans prononcer une parole; un voile de deuil me semblait étendu sur toute la maison. L'abbé seul n'était changé en rien, ni dans sa voix ni dans ses manières. Il me fit mettre au travail comme de coutume; et, quoique je ne pusse pas lui dire un mot qui eût le sens commun, il ne m'en écoutait pas avec moins d'attention; il me reprenait avec la même exactitude et aussi avec la même patience. Rien n'aurait pu faire soupçonner qu'il fût instruit de ce qui se passait ce jour-là.

Sur le soir, mon père revint: il passa rapidement devant moi; cependant, j'eus le temps de voir sa pâleur et l'égarement de ses yeux. Il entra dans sa chambre, où était déjà ma mère, et ne reparut plus. A l'heure accoutumée, l'abbé me fit coucher, et le lendemain tout dans notre demeure avait repris, au moins en apparence, son train habituel; mais mon esprit était inquiet et souffrant: pour dissiper les sombres pensées, je me donnai à l'étude avec une nouvelle ardeur; je faisais des progrès, mais mon sang était enflammé, mes joues pâles; mes yeux cernés attestaient le dérangement de ma santé. Mon père

vit que j'avais besoin de distraction, et surtout d'exercice. Heureusement, le père Grisel était en état de sortir. L'emploi et la distribution de nos journées furent changés, et une partie en fut consacrée à des promenades. Au moment de sortir pour la première fois, je jetai un regard sur la figure de mon estimable précepteur, qui se disposait à m'accompagner. Jamais il ne m'avait paru, si affreux ! Il ne semblait pas s'en douter. Notre dessein était de gagner la porte la plus voisine pour respirer l'air pur des champs, mais mon guide s'égara ; et, après avoir marché assez long-temps, nous aperçûmes devant nous les tréteaux des bateleurs de la foire Saint-Laurent. Un spectacle de ce genre était tout nouveau pour moi ; je priai mon maître de me le laisser voir, et il y consentit sans difficulté. Mais à peine fûmes-nous dans la foule que je me repentis de ma demande. Chaque personne qui levait les yeux sur le père Grisel les détournait aussitôt avec un geste d'horreur.

— Oh ! le monstre ! s'écriait-on.

— Est-il permis, disait un autre, qu'on n'enferme pas des êtres pareils, quand ce ne

serait que par rapport aux femmes enceintes.

Le père Grisel n'entendait rien ; mais moi j'entendais tout, et je me sentais comme humilié de l'avoir à mes côtés. Tout à coup il prononça ces mots, qui semblaient répondre à sa pensée :

— Il faut que je m'en assure ; puis, se tournant vers moi, il me dit :

— Charles, nous voici près de l'église de Saint-Laurent, je vais profiter de l'occasion pour consulter un livre qui doit se trouver à la sacristie. Attendez moi à cette place, surtout ne vous écartez pas.

Je ne fus pas fâché de me trouver seul. Bientôt je me dirigeai vers une espèce d'échoppe, sur le devant de laquelle, au bruit du fifre et du tambour, on commençait à former le cercle. Je courus pour arriver l'un des premiers : c'étaient des marionnettes qu'on faisait mouvoir. Les quolibets, les lazzis des dialogues qui avaient encore toute la verve et la causticité italiennes excitaient à la ronde les gros éclats de rire du parterre. Le drame qui se représentait était d'une grande simplicité : le héros de la pièce, par une gradation fort bien observée, arrivait à com-

mettre une demi-douzaine d'assassinats. Tous ses exploits étaient assaisonnés de plaisanteries burlesques qui faisaient les délices des spectateurs. Mais pendant que l'assassin, assis sur les morts, chantait victoire, un nouvel acteur, vêtu d'une jacquette rouge, apporta une potence, qu'il vint planter sur le devant de la scène. A cette vue, le plaisir que j'avais éprouvé s'évanouit bien vite; et quoique la gaîté redoublât, je cherchai à me retirer; mais les rangs s'étaient serrés derrière moi, et les rebuffades de ceux que je priais de me laisser passer me forcèrent à garder ma place.

— Restez donc tranquille, me disait-on; ne voyez-vous pas qu'on va le pendre; c'est le moment le plus intéressant.

— *On va le pendre! on va le pendre!* Voyons! voyons! s'écriaient les enfans, et tous de regarder avec une nouvelle avidité. J'aurais voulu être à cent pieds sous terre. Le sacripan continuait ses lazzis jusque sous la potence; il ne savait ce que c'était; il voulait que l'homme en jacquette lui montrât comment devait s'y prendre le patient; et l'homme en jaquette ayant passé sa tête

dans le nœud coulant, Polichinel, car enfin il faut que je le nomme, se jeta sur lui, détacha la potence, et le fit tourner en l'air aux grandes acclamations de joie de la multitude. Pendant cette hilarité, je me sens frapper sur l'épaule. Je me retourne, et je reconnais deux de mes camarades de pension.

— Ah! ah! te voilà, Charles; viens-tu donc ici apprendre ton métier?

J'essaie de m'esquiver sans répondre; mais ces paroles avaient été entendues; deux mots d'explication m'avaient fait connaître, et chacun se reculait pour me livrer passage. Ceux qui venaient de rire aux éclats à la vue d'un gibet, et d'applaudir à des jeux de mots sur la potence et la corde, semblaient redouter le contact d'un enfant de quatorze ans. On s'écartait devant moi; mais on me suivait, et mon cortége grossissait avec une effrayante rapidité. On m'examinait comme un louveteau sorti imprudemment de sa tanière. Je ne savais où aller pour me dérober à cette insultante curiosité; enfin je me rappelai l'abbé Grisel. Dans mon trouble son souvenir était tout-à-fait sorti de ma mémoire,

Je me dirigeai du côté où il m'avait laissé. Le pauvre homme m'attendait depuis long-temps. Il était dans une inquiétude mortelle à mon sujet. Il fut tout effrayé de me voir arriver en courant, et poursuivi en quelque sorte. Je me jetai dans ses bras.

— Fuyons ! fuyons ! lui dis-je ; suivez-moi au plus vite.

— Qu'est-ce ? qu'y a-t-il, mon fils ?

— Ils me connaissent ! m'écriai-je avec l'accent du désespoir.

L'abbé ne sachant où donner de la tête m'entraîna avec lui dans l'église, et la foule respecta cet asile. Ce ne fut pas sans nous adresser pour adieu des huées et des injures : le pauvre abbé était surtout l'objet des sarcasmes ; les affronts qu'il essuyait me firent oublier les miens.

—Le malheureux, disais-je tout bas, en horreur à tout le monde, et pourtant si bon.

— Mon pauvre Charles, me dit-il en me serrant la main, ils sont bien injustes à votre égard ! Mais il est écrit : J'ai été en opprobre à mes voisins et en horreur à ceux de ma connaissance :

ceux qui me voyaient dehors s'enfuyaient de moi. C'est le grand roi David qui parle ainsi.

Nous traversâmes l'église. En passant devant le chœur, l'abbé s'agenouilla, et fit une courte prière. Je l'imitai avec ferveur. Lorsque je me relevai, je me sentis comme soulagé d'un poids immense; la colère, l'indignation, la rage qui un moment plus tôt dévoraient mon cœur avaient fait place à une résignation parfaite.

Nous sortîmes de l'église sans être remarqués, et nous étions dans la rue Beauregard avant d'avoir prononcé un mot qui eût trait à notre mésaventure.

CHAPITRE X.

Une confidence. — La guérison projetée. — L'habile docteur. — Visite au presbytère. — Le curé orthodoxe. — Mon examen. — Je suis admis. — Une promesse qui me désole.

De retour à la maison, je cachai soigneusement à mes parens la manière dont j'avais été reconnu, et ce qui s'en était suivi; mais je ne pus m'empêcher de dire en confidence à ma mère l'impression que la figure du père Grisel produisait sur tous ceux qui nous rencontraient. Ma mère et mon père se communiquèrent leurs réflexions à ce sujet, et le résultat de leur entretien fut que l'on appellerait un médecin pour savoir s'il n'y aurait pas moyen de délivrer l'abbé de ses plaies, qui le rendaient si hideux. Un habile docteur fut consulté; il prescrivit des remèdes; le bon abbé, qui ne souffrait presque plus, se soumit au traitement, et bientôt il se vit réduit à

garder le lit. Cependant il ne cessait pas de s'occuper de mon instruction; il s'était même imposé depuis peu un surcroît de peine : il voulait me mettre en état de faire ma première communion. Le sentiment de sa fin prochaine, dont il m'entretenait, lui faisait désirer ardemment d'accomplir au plus vite cette tâche qui était pour lui un devoir sacré. Il ne demandait au ciel d'autre grâce que de lui laisser assez de forces pour s'en acquitter. Sa prière fut entendue : au bout de deux mois il dit à mon père que je pouvais me présenter à l'église sans crainte d'être refusé.

Mon père, qui remplissait avec zèle et exactitude tous ses devoirs de religion, parut fort satisfait de cette nouvelle. Dès le lendemain, il me mena à la paroisse. J'avoue que j'étais presque honteux de sortir avec lui. Cependant le curé l'accueillit comme une personne pour laquelle on a beaucoup de considération.

— Ah! vous voilà, M. Sanson, lui dit-il. Il y a long-temps que vous ne m'avez fait le plaisir de venir me voir. J'ai encore à vous remercier des secours que vous m'avez envoyés cet hiver pour les pauvres de la paroisse. La saison

a été bien rigoureuse; et sans quelques âmes charitables comme la vôtre, il y aurait eu bien des malheurs à déplorer.

— Je suis heureux, M. le curé, d'avoir pu contribuer pour ma part à les prévenir; mais vous ne me devez pas de remerciemens pour une chose si simple.

— Si fait! si fait! les pauvres sont les enfans de l'église, et il est juste que l'église soit reconnaissante envers ceux qui nourrissent ses enfans. En soulageant le troupeau c'est un véritable service que vous rendez au pasteur.

— Eh bien, monsieur le curé, je viens à mon tour vous demander une grâce.

Le curé parut un moment inquiet et surpris.

— De quoi s'agit-il, monsieur Sanson? Parlez!

— Vous voyez ce jeune garçon; c'est mon fils.

— Il a l'air fort raisonnable pour son âge.

— Je voudrais que vous eussiez la bonté de lui faire faire sa première communion.

— Mais c'est mon devoir, monsieur Sanson, et je suis ravi de voir que vous éleviez vos enfans comme il convient à un bon catholique.

Ah ça! sait il déjà quelque chose? lui avez vous fait apprendre son catéchisme?

— J'ose croire que vous le trouverez assez instruit : un respectable abbé a bien voulu lui donner ses soins.

— Vraiment! Mais c'est fort bien fait. Et comment nommez-vous ce digne prêtre?

— L'abbé Grisel.

— Attendez donc! je connais ce nom-là, Grisel. Et oui, c'est un homme qui a été frappé d'interdiction pour avoir avancé plusieurs propositions mal sonnantes et toutes voisines de l'hérésie. Et c'est à un pareil homme que vous avez confié votre fils, M. Sanson! Savez-vous que c'est un tort grave? Êtes-vous sûr qu'il n'ait pas déjà infecté le cœur de son élève d'une doctrine pernicieuse?

— Avec votre permission, Monsieur, je pense que si l'abbé a eu le malheur d'encourir la censure de l'église, il a trop d'honnêteté pour chercher à entraîner les autres dans ses erreurs.

— Eh, Monsieur! ces schismatiques sont si ardens à faire des prosélytes! Je m'étonne que vous, homme prudent et bon catholique, ayez

exposé votre fils à un semblable danger. Vous ne connaissiez donc pas le cas de l'abbé Grisel?

— Je vous avoue que j'en étais instruit.

—Et vous l'avez souffert?

— Je n'avais pas le choix.

—J'entends! Mais il faut que j'examine un peu moi-même si la nourriture donnée à ce jeune esprit est pure et saine:—Approchez, mon enfant, votre maître vous a parlé souvent, sans doute, du docteur Jansenius; que vous en a-t-il dit?

— C'est la première fois que j'entends ce nom, répondis-je timidement.

— Ah! ah! Eh bien, tâchez de l'oublier. Mais voyons si en vous laissant ignorer la source, on ne vous a pas fait boire le poison.

Le curé m'adressa plusieurs questions sur *la grâce*, et j'eus le bonheur de ne faire que des réponses canoniques, jusqu'au moment où je fus obligé d'avouer que ses questions étaient au dessus de ma portée.

—Allons! allons! dit-il en souriant, le péché par ignorance est celui qui se remet le plus facilement. Ainsi je ne vois pas d'inconvénient à accorder à votre fils ce que vous demandez. Mais

un mot, s'il vous plaît : où est, que fait cet abbé Grisel ?

— Il est chez moi, monsieur le curé, atteint d'une maladie qui ne laisse plus d'espoir.

—Chez vous ? et malade ! voilà un exemple des châtimens du ciel. Dieu a frappé celui que l'Église a rejeté de son sein. Mais vous ne pouvez garder cet homme, un hérétique ; y songez-vous ?

— Eh ! Monsieur, demain peut-être il ne sera plus, et je vous apporte de l'argent pour faire dire des prières à son intention.

—Donnez ! nous prierons pour qu'il se convertisse. Les bonnes œuvres, M. Sanson, effacent toutes les souillures. Cependant il faut que vous vous engagiez à renvoyer votre hôte s'il persistait dans ses condamnables propositions.

Mon père promit, et nous sortîmes. Chemin faisant, je ne pus m'empêcher de lui reprocher d'avoir acquiescé aux exigences du curé.

CHAPITRE XI.

Un acte religieux. — Le jour et le lendemain. — Les enfans de la paroisse. — Juste dépit. — Idées extravagantes. — L'agonie d'un saint homme. — Grande affliction. — Les funérailles. — Clamard et le cimetière des suppliciés. — Je suis inconsolable. — Le fils de l'exécuteur d'Arras. — Le monument de famille, histoire que mon père me fait lire.

Ce fut par un samedi matin, comme on sonnait l'*Angelus*, que ma mère me conduisit à la paroisse; il n'y avait encore personne. Nous nous plaçâmes dans une petite chapelle; un prêtre y disait une messe basse. Ce fut lui qui me fit participer à la nourriture consacrée de la grande communauté des chrétiens. Ma mère lui offrit ensuite les dons d'usage, le cierge doré, le tissu de linge fin, quelques pièces d'argent, et nous nous retirâmes aussitôt.

Le lendemain, jour de Pâques, je retournai seul pour faire mes dévotions : l'église présentait un tout autre aspect. Les enfans de la paroisse étaient réunis pour la première communion; je les vis parés de leurs plus beaux vêtemens et entourés de toutes les pompes de la

religion; ils participaient à une solennité imposante, et moi on m'avait séparé du troupeau; on avait eu l'air de dérober à la table sainte les miettes du pain de vie pour me les donner à la hâte et comme en cachette. Ce sacrement institué pour former un lien de fraternité entre tous les fidèles, on avait paru me l'accorder par grâce; et si j'avais été trouvé assez pur pour m'approcher de Dieu, je ne l'étais pas assez sans doute pour prendre part au banquet, pour m'asseoir au festin. Ainsi donc, pour moi, nulle communauté, pas même à l'église; nulle égalité, pas même devant Dieu; nul espoir de fraternité, pas même comme chrétien chez les chrétiens. L'isolement, tel était mon lot, ou bien le mépris, la haine, l'outrage m'attendaient si j'osais franchir le cordon fatal dont on m'avait entouré, si j'essayais de trouver des hommes pour leur dire que moi aussi j'avais un cœur d'homme, un cœur fait pour la joie et pour la peine, prêt à partager l'une et l'autre; ces réflexions m'attristèrent jusqu'aux larmes; toutes mes idées religieuses furent un moment bouleversées. Quoi! frappé de réprobation jusqu'au pied de l'autel! Et que sera-ce donc hors du sanctuaire? Quoi! nulle espérance d'amitié, d'atta-

chement, de réciprocité, de sympathie! Quel crime ai-je donc déjà commis qui me dévoue ainsi à l'horreur de mes semblables? Mon crime? je suis né.... et par cela seul que je vis, je suis un objet d'opprobre, et rien ne pourra me délivrer de ce fatal héritage. Non, j'irai, je tairai mon nom, je serai utile, je ferai le bien; ils seront obligés de rechercher celui qu'ils repoussent, d'environner d'estime celui qu'ils abreuvent d'affronts. Et alors, oh! alors, j'éleverai la voix à mon tour. J'attaquerai le préjugé, je lutterai contre lui, sans repos, jusqu'à ce qu'il soit vaincu.

Telles étaient les idées que je roulais dans mon cerveau, avec l'ardeur et l'inexpérience de la jeunesse, qui ne connaît ni les hommes ni les choses; qui d'un élan franchit tous les obstacles; qui bondit, se réjouit de sa force, et d'un regard de dédain dévore les distances.

Par une transition que je ne saurais m'expliquer, je passai de cette exaltation à un sentiment qui ressemblait fort à de la haine pour toute l'espèce humaine. De retour sous le toit paternel, j'y trouvai un spectacle bien propre à calmer mon agitation. L'abbé Grisel était à l'article de la mort. Mes parens se tenaient à ses

côtés, dans l'attitude d'un recueillement respectueux. Quand il me vit entrer dans sa chambre, il cessa le discours qu'il était en train de leur adresser, et me dit en quittant pour la première fois son langage figuré :

— Je t'attendais, mon fils; je craignais de partir avant de t'avoir dit adieu. Arrivé au moment le plus heureux de ma vie, au terme si long-temps désiré, j'éprouve une bien vive satisfaction à vous voir réunis autour de moi. Que notre séparation ne vous cause point de peine. Rappelé le premier de l'exil, je vais vers notre père commun, et vous ne tarderez pas à m'y rejoindre; car là-haut les années ne sont pas même des minutes : la plus longue vie n'est qu'un instant fugitif et insaisissable.

Ici mon maître, fatigué, s'arrêta comme pour reprendre des forces. Pendant ce silence, je le contemplais avec étonnement, tant il était différent de ce que je l'avais vu. Ses plaies, entièrement cicatrisées, permettaient de distinguer la forme de ses traits qui devaient avoir été fort beaux; son teint livide s'était éclairci, ses yeux brillaient d'un feu inaccoutumé, les traces de ses souffrances étaient effacées, une joie inconnue

animait cette figure si long-temps torturée par la douleur. Après avoir jeté sur moi un regard plein de tendresse et de mélancolie, il reprit dans son style habituel :

— Et cependant il sera long pour toi le temps de l'épreuve; il labourera ton front avec une charrue de plomb; il secouera sur ta tête son aile neigeuse.

Chaque matin et chaque soir tu écouteras en vain si l'ange du seigneur ne vient pas t'appeler de sa voix de miséricorde.

Mais la vendange n'est pas mûre; la moisson n'est pas à son point. La serpe reste suspendue à la cabane du vigneron. Le moissonneur n'a pas pris sa faucille.

Tu aspireras après la paix du tombeau. Tu diras à la fosse : Tu es mon père, et aux vers : Vous êtes mes frères, mais en vain.

Car celui qui aime la vie la perdra; mais celui qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie éternelle.

Le père Grisel nous tendit la main, que nous serrâmes tour à tour, et que nous couvrîmes de baisers. Alors il fit un effort et dit encore :

— Malheureux ceux qui restent; mais qu'ils se

étrange événement : hier, pour son début, le fils de l'exécuteur de notre ville devait pendre une jeune fille ; dans la matinée, il avait dressé la potence ; mais au moment de faire justice il n'arrive pas ; on l'attend, on perd patience, on va le chercher ; il était mort. On fait à ce sujet toute espèce de conjectures.

— Sans doute, observa ma mère, il y avait sous jeu quelque amourette.

— O Dieu ! me dit mon père, on ne sait pas ce qui t'est réservé ; mais ne t'avise jamais de devenir amoureux.

— Ce cher innocent, qu'allez-vous lui dire ?

— Il est bon de le prémunir, répliqua mon père. Tu n'ignores pas ce qui est arrivé à Henri Sanson.

— C'est vrai.

— Eh bien ! aujourd'hui je veux qu'il lise son histoire. Mon père ouvrit aussitôt une grande armoire, et il en tira un rouleau de papier.

— Tiens, me dit-il, il l'a écrit lui-même.

Dès qu'il m'eut remis le manuscrit je rentrai dans ma chambre, où je dévorai le récit suivant, dont j'ai abrégé quelques particularités, en conservant l'original comme un monument de famille.

CHAPITRE XII.

Mon enfance. — La Gogo. — La fête de Versailles. — Le vase de marbre. — Le roi. — Marguerite. — Confidences réciproques. — Singulière répugnance de Marguerite. — Entrevue des deux familles. — Le rendez-vous au bassin de Neptune. — Le grand prieur et la duchesse Cardonne.

Dès ma plus tendre enfance j'entendais dire autour de moi : — « Il y aura une exécution aujourd'hui!... » Quand je demandais où était mon père, on me répondait souvent : — « Il est allé à la place de Grève. » Le soir, quand j'écoutais la conversation, ces mots, prononcés par mon père, frappaient mon oreille : — « L'homme que j'ai roué hier. — La femme que j'ai pendue. — Celui que j'ai mis à la question, etc. »

Comme j'étais un enfant, ces propos ne produisaient pas sur moi d'impression désagréable, car je n'y attachais aucune idée de douleur et de supplice; seulement, je concevais qu'il exis-

tait des hommes faits pour être roués ou pendus, absolument comme si, étant fils d'un officier, j'eusse compris qu'il devait y avoir des soldats destinés à mourir d'un boulet de canon.

Quand ma raison se développa, j'étais déjà naturellement préparé à considérer l'office de mon père comme une chose toute simple. J'appris de très-bonne heure que la loi m'imposait l'obligation de lui succéder, et ce devoir ne me fut pas présenté comme une peine sociale dont personne ne voulait se charger. Soit à cause de sa force corporelle, soit à cause de son caractère, mon père inspirait à toutes les personnes de sa maison un respect qui ressemblait beaucoup à de la crainte; et, pour ce qui me regarde, sa grosse voix me faisait souvent trembler. Je fus donc élevé dans une entière soumission aux ordres paternels, dans une ignorance complète du préjugé qui frappait notre office d'une sorte de réprobation, et dans la perspective de succéder un jour à mon père. Ma mère me donna quelque instruction et me procura des livres que je ne pensai plus à lire aussitôt que j'eus seize ans. Je jouissais d'une très-grande liberté. Enfin, ma

mère fournissant avec libéralité l'argent nécessaire à mes folies de jeune homme, j'atteignis fort agréablement à l'âge de vingt ans.

Sans trop me rendre compte du sentiment qui me portait à agir ainsi, je cachais assez soigneusement la profession de mon père, surtout depuis que des jeunes gens de mon âge m'avaient fait subir une espèce d'avanie dans le quartier que nous habitions. Mon plus grand plaisir était d'aller voir la comédie à l'hôtel de Bourgogne, et je me pris de belle passion pour une actrice. Je gardai l'incognito chez elle. Comme elle était aimable, jolie et spirituelle, elle recevait beaucoup de seigneurs de la cour et de gens de la ville.

Ce fut là que je connus un peu le monde. Je m'aperçus, par comparaison, que j'étais d'une belle figure et bien fait. Je pris alors une très-bonne opinion de moi-même et j'eus la passion d'être bien mis, et, pour tout dire en un mot, de faire le seigneur. Je me figurais qu'il n'y aurait rien de plus facile à moi de mener cette vie-là même quand j'exercerais l'office de mon père.

L'actrice qui avait des bontés pour moi s'ap-

pelait Gogo. Elle remplissait de fort petits rôles; mais son esprit lui donnait une grande influence au théâtre. On la croyait généralement fille du bonhomme Guerin, qui faisait les confidens tragiques. La Gogo avait peut-être formé quelque projet d'établissement dans lequel j'entrais pour beaucoup, et cette arrière-pensée la conduisit à épier mes démarches. Elle s'enquit, sans m'en prévenir, de mon état, de ma famille, et un matin, après avoir découvert la vérité elle disparut. Personne n'a jamais su ce qu'elle était devenue. Cette aventure, qui me fit faire de sérieuses réflexions, termina la vie libertine à laquelle je m'étais adonné. Mon père commençait à parler de me résigner sa charge, et il exigeait que je songeasse aux obligations qu'elle m'imposerait. Je devins assez triste, et je ne pouvais écarter de mon cœur un sentiment d'effroi en pensant au jour où il me faudrait lui succéder.

Si je donne ces détails sur les événemens de ma jeunesse, c'est que je les crois de nature à expliquer les circonstances qui accompagnèrent ma première exécution.

Je partis un matin de Paris pour aller voir jouer les eaux à Versailles. C'était le jour de la fête du roi. Ce merveilleux spectacle avait lieu pour la cinquième fois depuis que les travaux du parc, du château et de l'orangerie étaient achevés. Je fus très-étonné de toute cette féerie, et trouvai qu'il ne fallait rien moins qu'un roi aussi grand que le nôtre et toutes les ressources de notre siècle pour produire tant de magnificence. Je ne saurais même exprimer le sentiment que j'éprouvai alors. Il faisait un temps admirable, le soleil dardait ses rayons en plein sur une foule immense qui ressemblait à une chape d'argent et d'or, tant les habits des hommes étaient somptueux. Je restai environ dix minutes devant la pièce de Latone sans pouvoir me rassasier de mon aise. Les jets d'eau étaient comme une pluie de perles et de diamans; et, à travers leurs ondées, les galons d'or et les agrémens d'argent dont les vêtemens étaient ornés éblouissaient les yeux. On ne savait vraiment pas si tant d'éclat venait de la terre ou du ciel. Jamais on ne s'était mis si richement pour plaire au roi; aussi dit-on que les voleurs firent de bonnes

prises. Plus d'un bourgeois s'en alla sans sa bourse ou sa montre.

Au milieu de toute cette cohue, et à quelques pas de moi, j'aperçus une jeune fille qui devait exercer une grande influence sur ma destinée. Elle était sur la même marche que moi, en haut du grand escalier de marbre qui fait face à la pièce de Latone. Cinq à six personnes seulement nous séparaient. La foule l'avait comme appuyée sur un vase en marbre blanc, nouvellement sculpté. Sa figure se trouvait placée précisément au milieu de ce vase, et l'ombre du rebord la mettait à l'abri du soleil. Loin de nuire à la figure de l'inconnue, la blancheur excessive du marbre en faisait ressortir les couleurs vives et animées. Les cheveux qui s'échappaient de sa fontange étaient noirs. Elle tenait sa tête inclinée comme une personne qui souffre. Elle me parut triste. Ses yeux brillaient d'un feu sombre. Elle portait une robe verte assez simple. Je ne crois pas qu'elle fût très-remarquable par sa beauté, mais je lui trouvai un air que n'avaient point les autres femmes. Je ne saurais pas dire, même aujourd'hui, si je la désirai, si je fus atta-

ché par le mystère empreint dans ses traits, ou par l'espoir d'en être aimé... Je ressentis comme un choc; et, malgré moi, je ne regardai plus que la jeune fille. Elle était pour moi toute la fête et tout Versailles.

Je serais sans doute retourné à Paris, et mon sentiment en serait resté là, si après quelques minutes elle ne m'avait pas regardé. Ce regard implorait bien certainement une protection humaine et trahissait un prochain désespoir. Il me sembla que je rencontrais en elle une créature trop malheureuse pour refuser de partager même mon sort. Cette pensée jeta quelque baume sur mon cœur.

Les idées que j'avais acquises par le commerce de la Gogo faisaient mon malheur. En questionnant mon père, j'avais appris que ma mère était la fille d'un homme mort aux galères, et alors j'avais deviné l'isolement dans lequel les gens de notre profession devaient vivre. Une grande partie de mon chagrin venait de la perspective que m'offrait l'avenir. Le plus triste sujet de mes réflexions venait de la nécessité où je serais, un jour, de ne pouvoir prendre pour

femme que la fille de quelque geôlier ou de quelqu'autre exécuteur de province, créatures sans mœurs, sans éducation et sans délicatesse; tandis que je sentais en moi de la délicatesse.

La Gogo avait pour mon malheur développé en moi des goûts et des sentimens de luxe et d'élégance que j'avais soigneusement cachés à mon père. Je ne croyais pas qu'on pût rencontrer deux fois une femme aussi douce, aussi bonne et aussi dévouée que l'était ma mère. Les affections qui rendaient mon père heureux et qui apportaient des compensations à ses tristes devoirs, me semblaient perdues pour moi. Aussi ce fut l'espérance d'être heureux avec l'inconnue qui me donna la hardiesse de la suivre. Je pris mon désir pour une réalité, et peut-être l'illusion me fit-elle trouver dans ses regards une secrète réponse aux pensées qui agitèrent mon âme.

Cette charmante jeune fille donnait le bras à une vieille femme, qui me parut appartenir à la dernière classe du peuple. Elles descendirent toutes deux l'escalier de marbre quand les eaux cessèrent de jouer. Alors je coudoyai si bien ceux

qui m'environnaient que j'arrivai promptement auprès d'elles. Lorsque nous nous trouvâmes dans la grande allée, la foule fut agitée par un mouvement si furieux, que la jeune personne resta seule et séparée de sa conductrice. Moi-même j'étais à quelques pas de mon inconnue, combattant pour ne pas être écrasé, et jouant des coudes et du corps. Des cris se faisaient entendre. Cette terrible presse provenait de l'approche du roi et de sa cour.

Grâces à ma force, j'arrivai jusqu'à la jeune fille dont je ne perdais pas de vue la fontange verte, et je lui fis bientôt un rempart de mon corps. Elle était dans un danger si imminent d'être écrasée contre le grand socle carré d'un groupe de marbre, qu'elle accepta mon secours sans proférer une parole. Ses yeux annonçaient une sorte de résignation au sort qui l'attendait là; mais quand elle me vit lui offrir mon bras et la dégager si courageusement de la place où elle allait peut-être périr, ses yeux étincelèrent en me regardant, puis une pâleur soudaine couvrit son visage. Je fendis la foule devant elle sans m'embarrasser des cris que je fis jeter à ceux

sur lesquels je me jetais ; l'inconnue me suivait ; et en quelques minutes nous arrivâmes ainsi dans un lieu presque désert. Nous ne nous étions pas dit un seul mot. Nous restâmes quelques secondes aussi embarrassés l'un que l'autre ; mais lorsque je sentis que je pouvais paraître ridicule, je lui demandai fort respectueusement :

— Où voulez-vous, Mademoiselle, que j'aie l'honneur de vous reconduire ?

— Monsieur, je demeure à Versailles.

— Eh bien, permettez-moi de vous mener chez vous ; car vous retrouveriez maintenant bien difficilement la vieille gouvernante avec laquelle vous étiez...

— C'est ma mère, dit-elle en me regardant fixement.

Cette réponse me fit plus de plaisir que de peine ; car la pauvreté des vêtemens de cette mère donnait de la force à mes espérances.

— Disposez donc de moi comme vous le voudrez.... m'écriai-je. Cherchons madame votre mère, restons ici, ou allons chez vous.

Elle prit mon bras, et nous nous dirigeâmes au hasard à travers les allées des jardins, tantôt

silencieux, tantôt nous disant de vagues paroles vides de sens et pleines d'expression. Nous marchions vers la foule, ou nous nous en écartions au gré des caprices de je ne sais quel sentiment secret qui nous animait. Parfois l'inconnue semblait avoir autant envie de se confier à moi que moi à elle; mais bientôt la même honte qui me possédait changeait ses paroles de confiance en paroles sèchement polies. Tantôt unis comme un frère et une sœur, tantôt séparés comme deux ennemis qui passent à côté l'un de l'autre en se voyant et sans se voir, nos âmes imitaient les ondulations de l'immense foule qui s'agitait à cent pas au dessus de nous.

L'inconnue ne m'avait pas même encore remercié du service que je venais de lui rendre en l'arrachant à une mort certaine. Nous étions devenus tout-à-fait muets, et ce silence nous liait peut-être plus l'un à l'autre que toutes les paroles possibles, quand son œil, aussi perçant que celui d'un oiseau de proie, et qui était attaché sur les groupes qui passaient devant nous, se fixa sur un point.

— Voici ma mère! s'écria-t-elle.

Puis elle quitta mon bras, me laissa, et courut avec rapidité vers la vieille femme.

Je demeurai confondu de l'impolitesse affectée avec laquelle elle abandonna mon bras sans me regarder, ni m'adresser un seul mot de remercîment. Je la suivis. Elle se dirigea vers une grille qui offrait une sortie sur la route de Bretagne, et quand je me trouvai près d'elle à la grille, sa mère vint à moi, et me dit secrétement :

— Ma fille et moi, Monsieur, nous vous prions de ne pas nous suivre comme vous le faites.

Puis elles rentrèrent dans Versailles. La petite ne tourna qu'une seule fois la tête. Elle me vit immobile en dehors de la grille, sur le chemin. Je la contemplais marcher.

Je revins à Paris. Deux jours se passèrent, et pendant tout ce temps je ne fis que songer à l'inconnue. Le troisième jour j'étais à Versailles. J'allai voir le vase auprès duquel je l'avais rencontrée, et je l'aperçus seule, devant le socle de marbre où elle avait manqué de périr... J'y courus. Elle leva les yeux, me reconnut, et s'en alla d'un pas précipité, mais je la rejoignis. Elle

rougit beaucoup quand elle me vit près d'elle; car nous comprenions tous deux que nous avions pensé l'un à l'autre. Elle se tourna tout à coup vers moi, et les larmes aux yeux elle me dit :

— Je vous supplie, Monsieur, de renoncer à moi. Je ne suis point une demoiselle, je suis une pauvre fille du commun. Vous êtes homme de qualité, et je ne puis vous appartenir à aucun titre.

— Je ne suis pas homme de qualité, répondis-je.

Elle laissai échapper un mouvement involontaire.

— Et c'est bien plutôt moi, dis-je en continuant, qui puis avoir besoin de votre pitié que vous de la mienne.....

Je n'osai pas achever, je lui offris mon bras; elle le prit, et nous fîmes une délicieuse promenade. Ce jour-là j'appris qu'elle s'appelait Marguerite, et je lui dis que je me nommais Henri. Nous convînmes de nous revoir dans deux jours. Les rendez-vous se succédèrent, et Marguerite fut bientôt convaincue que je l'aimais sincèrement.

Mais au milieu de notre bonheur, il y avait une idée sombre, un vide obscur et noir qui attirait sans cesse nos regards. Je n'osais pas encore lui avouer qui j'étais. Elle semblait deviner que je lui cachais un secret, et nous sentions l'un et l'autre une gêne indéfinissable; car nos âmes s'entendaient déjà trop pour ne pas se chagriner de manquer de contact en un point. Quand je me crus assez certain de l'affection de Marguerite, je pris en quelque sorte l'engagement de lui découvrir le mystère de ma vie.

Vers la fin du mois de septembre, un soir que nous revenions de voir travailler les ouvriers à Trianon, je fis asseoir Marguerite sur un talus de gazon à peu de distance de la porte du parc. Nous restâmes un moment silencieux, occupés à regarder les eaux claires du grand canal, le ciel bleu, les herbes vertes et jaunes. Je n'osais commencer une terrible confidence, et Marguerite me paraissait inquiète aussi. Elle avait été toute triste pendant cette longue promenade. Ses grands yeux noirs, fixés en apparence sur la campagne, m'examinaient à la dérobée. Je l'imitais, et par une convention tacite nous nous contem-

plions alternativement; mais il y eut un moment où l'un de nous s'oublia, ce fut elle. Le regard profond que nous nous jetâmes décida de notre sort. Nos souffrances étaient intolérables.

— M'aimes-tu bien?.. me demanda-t-elle hardiment.

— Oh oui!....

— M'aimerais-tu toujours si j'étais la fille d'un grand criminel?

— Oui...

Elle s'enhardit.

— D'un homme qui serait aux galères....

— Oui....

— D'un renégat...

— Oui...

— D'un traître qui aurait vendu la France....

J'hésitai...

— D'un exécuteur...

Elle devint pâle comme la mort en prononçant ces deux mots.

— Mais ta naissance, Marguerite, t'ôte-t-elle une seule de tes vertus, de tes qualités?... lui dis-je.

Elle respira fortement comme si un poids immense était enlevé de dessus son sein. Elle rougit beaucoup, baissa les yeux, je vis deux larmes rouler le long de ses joues, briller, tomber à terre, où elles se suspendirent comme deux gouttes de rosée à une herbe luisante. Puis, elle releva la tête, la laissa aller sur mon épaule, et resta muette, heureuse.

— Je suis la fille de l'exécuteur de Versailles!.. me dit-elle à l'oreille.

Puis, après avoir vu sur ma figure une expression d'amour, elle se jeta à genoux en s'écriant d'une voix céleste :

— Mon Dieu, il ne me repousse pas!.....

— Te repousser, Marguerite!... répondis-je, et comment le pourrais-je? je suis moi-même....

— Qui?... demanda-t-elle d'un son de voix effrayant.

— Le fils de celui de Paris.

Elle jeta un cri et se tordit les mains. Sa figure bouleversée exprima un horrible combat. Enfin elle me regarda.

— Pourquoi aurais-je moins de générosité que toi, Henri!... dit-elle.

Alors pour la première fois je la conduisis jusque chez elle. Pendant la route, nous nous entretînmes de tout ce que nous avions à faire pour obtenir l'aveu de nos parens et pour nous épouser. Je remarquai encore quelques nuages dans l'âme de Marguerite. Elle semblait conserver une arrière-pensée douloureuse, et je me promis bien de vérifier mes appréhensions.

Ce ne fut pas sans trembler que je parlai à mon père de mes amours et de l'intention où j'étais de me marier s'il y consentait.

— Vous êtes bien jeune, me dit-il, pour entrer en ménage; mais si vous aimez cette fille, comme il nous faut des compensations dans notre état, je ne vois pas d'obstacle. Le maître de Versailles a été mon camarade, et il n'est pas sans avoir du bien. Nous arrangerons les affaires ensemble. Cela me contraindra à vous résigner mon office plus tôt que je ne le croyais; mais pour vous procurer un bon établissement, mon enfant, il n'y a rien que je ne fasse.

En effet le dimanche suivant mon père et ma mère se mirent en route pour Versailles avec moi. Nous étions dans un carrosse, et nous arri-

vâmes dans la rue de Satory, à la petite maison isolée dont je ne connaissais encore que les dehors.

— Ah! ah! c'est M. de Paris!... s'écria un gros homme en voyant mon père... Soyez le bienvenu, notre ancien!.. ajouta-t-il en l'aidant à descendre du carrosse.

— Jean? Coloquinte? cria-t-il à deux hommes qui parurent être ses valets, ouvrez la porte, mettez le carrosse sous le hangar et les chevaux à l'écurie. Vous arrivez bien, Monsieur le premier, dit-il en donnant une poignée de main à mon père; demain, nous pendons deux hommes de la bande des *soldats !*... Tu me feras l'honneur d'officier.

— Cela va sans dire..., répliqua mon père. Nous resterons jusqu'à mardi chez toi; car nous avons à causer d'affaires sérieuses...

Marguerite était sur la première marche du perron et n'avait pas perdu un mot de cette conversation. Je la vis pâlir et rougir. Ce ne fut pas sans une émotion profonde que je remarquai l'influence qu'elle exerçait sur son père. Elle en était en quelque sorte respectée. En effet quand

il se retourna et qu'il l'aperçut, il mit un doigt sur ses lèvres en regardant mon père, comme pour l'avertir de ne pas parler des choses du métier devant elle.

Je m'empressai de conduire ma mère auprès de Marguerite, et nous laissâmes les deux anciens amis se promener dans la cour en causant, sans doute, de nos intérêts. Ma mère trouva Marguerite charmante et lui témoigna beaucoup d'amitié.

Le soir même nos deux familles furent d'accord, et après le souper l'on chanta des chansons du vieux temps. Nos accords furent en quelque sorte tacitement fêtés. Le père et la mère de Marguerite paraissaient tout fiers de la perspective de m'avoir pour gendre.

Leur fille seule, parmi nous, conserva un air de dignité modeste qui, pour moi, initié dans les secrets de sa belle physionomie, était un voile de tristesse... Elle pensait peut-être au lendemain. J'avais deviné juste. Le lundi matin elle ne se montra pas. Son père nous apprit que les jours d'exécution elle ne sortait jamais de la chambre.

Le soir quand j'allai lui faire mes adieux, elle m'attira près d'elle, et d'une voix émue :

— Henri, me dit-elle, j'ai su que mon père était très-joyeux de savoir que tu succédais au tien dans sa charge ; mais si tu le remplaces... — Sa voix trembla. — Je ne serai jamais ta femme...

Je voulus lui répondre, elle m'imposa silence par un de ces gestes impérieux qui vont si bien aux femmes qu'on aime, et je partis en proie au plus profond étonnement.

Quand j'instruisis mon père de cette difficulté, il haussa les épaules et s'écria :

— Idées de jeunes filles....; elles voudraient empêcher la terre de tourner....

Pendant un mois, qui s'écoula depuis ce jour, Marguerite se montra plus aimante que je ne l'avais connue jusqu'alors; mais elle ne me reparla plus de l'arrêt qu'elle avait porté sur notre union. Je la croyais convertie, quand un soir, la questionnant à ce sujet, je trouvai dans sa résolution quelque chose de si arrêté que je ne pus douter de l'énergie de sa volonté.

Cependant mon père s'était intrigué pour me transmettre son office. Nous approchions de

cette journée fatale que j'ai entrepris de peindre, et comme j'aimais trop Marguerite pour ne pas tenter un dernier effort, je lui fis dire que si elle tenait à ma vie, elle devait venir dans le parc de Versailles à l'heure ordinaire de nos rendez-vous.

L'endroit le plus favorable à nos entretiens était la pièce d'eau de Neptune. Les arbres des bosquets voisins et ceux des charmilles ayant été les premiers plantés, étaient alors assez grands pour cacher les amans qui s'y rendaient. La route qui conduit à Trianon n'étant pas achevée, ce lieu devenait presque toujours solitaire, surtout pendant le dîner du roi. Avec quelle impatience j'accourus à Versailles quand je reçus la réponse de Marguerite! Je descendais le long *tapis vert* qui mène au grand bassin, et j'atteignais l'avant-dernier des vases de marbre qui décorent les allées latérales, lorsque je me sentis frapper sur l'épaule par un homme qui me suivait sans que je m'en aperçusse. Je me retournai vivement et je restai immobile en reconnaissant M. le grand prieur, Philippe de Vendôme.

—Mon garçon, me dit-il, je te baille cinquante

pistoles si tu veux faire le guet pour moi. Aussitôt que tu verras venir quelqu'un, tu tousseras... ajouta-t-il, comme si, d'après ma tournure et mes vêtemens, il eût jugé que cette somme devait me déterminer à accepter son offre.

— Je vous remercie des cinquante pistoles, Monseigneur, répondis-je respectueusement; mais comme, à l'approche de la première personne qui arrivera, j'aurai moi-même besoin de fuir, vous serez naturellement averti....

— Ah! ah!.. répliqua-t-il. Nous arrivâmes tous deux au bout du *tapis vert*.

Nous regardâmes ensemble le vaste fer à cheval sablé qui termine de ce côté les jardins de Versailles, et nous aperçûmes les deux personnes que nous y venions chercher. Je ne fis pas la moindre attention à la dame qui attendait le grand prieur; car je n'eus d'yeux que pour ma chère Marguerite. Elle était bien simplement mise; mais elle avait un art de porter ses ajustemens qui la faisait toujours prendre pour une demoiselle. Elle ne me parut jamais si fière et si imposante qu'en ce moment. Elle était pâle comme si une peur lui eût subitement ravi ses couleurs.

— O mon cher Henri!... dit-elle d'une voix altérée, c'est donc demain que mon sort se décide...

— Comment?... demandai-je en feignant d'être étonné.

— Ne me cache rien, reprit-elle en agitant sa tête blonde, mon père a parlé... il m'a dit que demain tu...

— Non, non, Marguerite, répondis-je en la conduisant sur un banc voisin de la charmille, sur lequel nous nous assîmes ; rien n'est encore décidé.

— Ton père s'attend-il à ta résistance?...

En me faisant cette question, Marguerite me regardait fixément, et je ne pus m'empêcher de rougir.

— Oh! dit-elle avec un son de voix profond, cher ami, tu ne sais pas mentir!...

Les larmes lui vinrent aux yeux.

— Ainsi, reprit-elle, tu ne lui as pas parlé, tu n'as pas osé. Ainsi l'ascendant qu'il exerce sur ton esprit est plus fort que ton amour...

Elle me pressa violemment la main.

— Eh bien, moi! dit-elle, j'aurais quitté père

et mère pour te suivre au bout du monde!... J'eusse été ta servante, je t'obéirais en tout... Hélas! je ne te demande qu'une seule chose et je ne puis l'obtenir... Si je voulais l'impossible... mais je désire que ta main reste blanche... voilà tout. Si j'y mets tant d'insistance, Henri, crois bien que je me suis examinée... Je mourrais de douleur si je t'appartenais et que la main que j'aurais baisée...

Elle n'achèva pas.

Vingt fois en me couchant le soir, reprit-elle, si ma pensée me faisait te voir, rentrant...

Elle s'arrêta encore et pâlit.

— Tu comprends..., dit-elle après une pause; eh bien, je sentirais ce que je viens de sentir... un froid de mort...

Fuyons... ajouta-t-elle avec une sauvage énergie... Allons nous-en de la France. Tu es fort, je suis courageuse, nous travaillerons... Au moins notre pain ne sera trempé que de nos pleurs...

J'avais écouté Marguerite dans une immobilité comparable à celle de la statue auprès de laquelle nous étions. Jamais elle n'avait montré tant de chaleur. Je ne reconnaissais pas en elle

cette modestie habituelle qui donnait tant de charmes à ses traits doux et délicats.

— Marguerite, lui dis-je, tu ne m'avais pas encore montré tant de répugnance; j'espérais emporter des paroles de consolation. A qui espères-tu donc te marier?... Quels sentimens as-tu donc pour ton père?... Aurais-tu moins d'indulgence pour ton mari?...

— Quelle différence entre les obligations que m'imposent ces deux sentimens!... s'écria-t-elle. Mais à quoi bon te cacher ma pensée?

Elle couvrit sa figure de ses deux mains et parut vouloir me dérober ainsi l'expression d'un sentiment terrible.

— Henri?...

Elle s'arrêta encore.

— Mon père m'épouvante. J'ai manqué périr le jour où j'ai compris son état, et il y a eu bien des momens où j'ai souhaité de n'être pas née...

Me marier à un autre qu'à toi!.. reprit-elle. O Henri! toi! rien que toi!... Mais fais en sorte que ma vie soit possible, que je puisse te serrer dans mes bras sans effroi....

Nous nous tenions par la main, nous nous re-

gardâmes, et ce moment fut un des plus délicieux de ma vie, le seul peut-être où j'aie senti mon cœur battre à l'aise et sans fardeau qui l'écrasât. Nos yeux errèrent sur la vaste nappe d'eau que le soleil faisait briller comme un miroir. L'onde était calme. Marguerite me montra le grand canal et me dit :

— Mourir là ou être ta femme....

— Oh ! tu seras ma femme!.. m'écriai-je en oubliant tout.

Elle me tendit la main, et j'osai l'embrasser sur la joue. Elle ne se fâcha pas, mais elle me dit :

— Ce sera le premier de tous... ou le dernier.

— Comme cette idée te tourmente !... m'écriai-je involontairement. Nous restâmes silencieux.

En ce moment j'entendis le grand prieur qui disait à la dame :

— Voyez comme ces deux jeunes gens-là s'aiment! Ils n'ont pas entre eux la tyrannie des idées de convention qui gouverne les cœurs. Ils ne vivent pas à la Cour et il n'y a pas de préjugé qui les sépare ; aussi comme ils sont heureux !.. Allons, laissez-vous fléchir...

Alors j'eus la curiosité de regarder cette dame. Je frissonnai presque en reconnaissant madame la duchesse de Cardonne, veuve du maréchal de Lamothe Houdancourt.

— Eh! Monseigneur, est-ce que ces gens-là connaissent l'honneur et les sentimens? reprendit-elle en riant. Si le roi consent à ériger en duché-prairie votre terre de Moret, reprit-elle, car vous sentez que je ne voudrais pas perdre mon tabouret, et si le pape vous accorde....

En ce moment, Marguerite jeta un faible cri. Je la regardai, elle était devenue aussi rouge qu'une cerise.

Son père, arrivé là comme par sortilége, venait à nous. Je me retirai précipitamment et je m'en allai par un étroit sentier pratiqué entre deux charmilles. Quand je crus être en sûreté, je m'arrêtai, et j'entendis, grâce à la force de la voix, les paroles suivantes :

— Voilà du propre, Marguerite ! oser venir au parc pour y voir Henri. Qu'avez-vous donc de si secret à vous dire que vous craigniez moins le public que ma maison?... Aux termes où nous en sommes, vous savez bien que vous

ne devez recevoir les visites de ce jeune homme que chez moi ! Est-ce décent à vous de vous montrer avec lui ? Etes-vous une grande dame pour vous conduire ainsi sans pudeur ?... Que cela ne vous arrive plus. Quand vous serez femme, vous agirez comme vous l'entendrez ; mais tant que vous serez fille, apprenez à obéir à votre père !... Allons, marchons.... Vous savez bien à à quoi vous m'exposez en me contraignant à venir vous chercher ici !...

A peine avait-il prononcé ces mots qui rendirent Marguerite pâle, car c'était peut-être la première fois que son père avait occasion de la gronder, qu'un gardien des bosquets, vêtu de la livrée du roi et portant à la main une canne dont la poignée était d'argent, arriva jusqu'au père de Marguerite et lui dit d'une voix brutale :

— Que faites-vous ici ?... Il acheva même sa phrase par un gros juron. — Vous savez bien, ajouta-t-il, qu'il vous est interdit d'entrer dans les jardins du roi.... Je vais prévenir le gouverneur du château, qui parlera de vous au grand-prevôt....

Le bon homme pâlit et regarda sa fille. Puis

tirant sa bourse il la présenta en cachette au gardien, qui la prit, et alors ce cerbère se radoucit; car il dit d'une voix moins irritée :

— Que je vous reprenne encore une fois ici, et il vous en cuira !... Allons, qu'on détale !... Marche, toi et ta fille !...

Je regardai Marguerite jusqu'à ce que je la perdisse de vue. Elle donnait le bras à son père, et deux fois elle tourna la tête pour me voir. Dans le lointain sa taille indistincte, sa démarche, sa coiffure, toute sa personne me produisirent une émotion indéfinissable. Il y avait de la tristesse dans ses mouvemens. Bientôt je ne la vis plus que comme un point en haut de l'allée par laquelle elle s'en allait, et puis... elle disparut tout-à-fait. Je regardai la trace de ses pieds, je revins m'asseoir sur le banc, je contemplai l'eau claire du grand canal..., et je n'osais penser au lendemain.

De combien d'impressions et de souvenirs cette heure n'a-t-elle pas été la source pendant le reste de ma vie !...

CHAPITRE XIII.

Hardiesse. — Le parchemin. — Plus de poudre. — Une boutique de perruquier en 168... — Commerce dangereux des perruquiers. — L'inconnue. — Bavardages terribles. — La mère Vimontel. — Marguerite m'aime toujours. — Espoir.

L'espèce de résolution que Marguerite venait de me montrer, sa mélancolie calme et vraie, agirent à un tel point sur moi pendant le chemin que l'idée de résister à mon père ne m'effraya plus.

En galopant sur la route, mes réflexions prirent de la force les unes par les autres, comme si le mouvement du cheval et mon agitation corporelle eussent contribué à me donner de l'énergie. Je pensais que mon père pouvait bien exercer sa profession jusqu'à ce que mon frère Jacques fût en âge de lui succéder : il s'agissait de ma vie et de mon bonheur, et comme la bonté de mon

père était aussi grande que sa violence, je m'attendais bien à exciter une terrible tempête; mais après le premier moment de sa colère, je pressentais en quelque sorte la réussite des arrangemens de famille que je faisais à moi tout seul.

Je me souviens d'avoir parlé depuis Sèvres jusqu'à ...., comme si j'étais devant mon père. Il avait eu besoin de se faire un point d'honneur de sa profession pour ne pas se mésestimer lui-même, et j'avais bien deviné, aussitôt que j'eus réfléchi à notre position, que le point d'honneur était en lui l'endroit sensible, et alors je commençais, pour éviter de le choquer et de commettre en quelque sorte un parricide moral, par lui dire que depuis mon enfance j'étais accoutumé à l'idée de lui succéder, que je n'aurais jamais eu l'audace de résister à ses volontés, mais que Marguerite, de qui dépendait ma vie et mon bonheur, préférait la mort à notre union si je continuais, etc.

J'étais si éloquent tout seul que je ne désespérai de rien.

Mais il était nuit quand j'arrivai à Paris; alors je me couchai sans voir mon père. Je rêvai beau-

coup de Marguerite : nous étions mariés et heureux, car j'avais réussi à la convaincre de la nécessité à laquelle je devais me soumettre. Ce songe me parut de bon augure.

Le matin, mon père entra dans ma chambre : il se frottait les mains en signe de contentement, et il me dit avec une sorte de gaîté :

— Eh bien, Henri, debout, mon garçon ; levez-vous, paresseux ; allez chez votre barbier et revenez promptement, car nous dînerons de bonne heure, afin que votre travail ne trouble pas votre digestion. C'est aujourd'hui que vous commencez. J'espère que vous me ferez honneur et que vous serez digne de votre maître.

A ces mots, je me levai et je trouvai en moi un courage que je ne me connaissais pas et des idées tout autres que celles dont j'avais médité l'expression la veille, et je peignis la répugnance de Marguerite. Le souvenir de son geste, en me montrant le canal, m'arracha des larmes, et je dis à mon père qu'il s'agissait de la vie de ses deux enfans...

Il me regarda fixément, et ce regard me fit trembler ; il était immobile et muet. Ses yeux

avaient peint tant d'émotion, que je ne pouvais pas deviner sa réponse.

— Henri, me répondit-il, s'il dépendait de moi de changer votre destinée..., je n'hésiterais pas...

Ces paroles, prononcées d'une voix douce, calmèrent aussitôt la fougue de mon cœur. Cette bonté inattendue me surprit.

— Marguerite ne vous aime pas...

Je fis un signe d'incrédulité.

— Non, elle ne vous aime pas. Qu'est-ce que c'est qu'un amour semblable?... Une répugnance le détruit. Elle veut donc être princesse? Enfantillage! Cependant je consentirais à tout.... pour votre bonheur. Mais, mon fils, comment vous y prendrez-vous avec le Parlement?

— Le Parlement, mon père?... dis-je tout hébété.

— Oui, reprit-il en tirant un parchemin de sa poche, car voilà votre commission, scellée et signée. M. Du Tillet, greffier du Parlement, l'a envoyée hier au soir, pendant que vous étiez à Versailles....

J'éprouvai une angoisse indéfinissable. Je sentis une convulsion intérieure assez semblable à celle de la peur, et je restai muet, immobile, les yeux attachés sur le parchemin.

— Comment voulez-vous faire? me demanda-t-il. Vous êtes revêtu du pouvoir pour toute votre vie. C'est comme la royauté et la prêtrise, l'on ne peut plus s'en dépouiller. C'est vous, aujourd'hui, qui êtes *Monsieur de Paris*, et moi je ne suis plus rien.

Je m'assis en silence, car alors il me sembla que mes os s'amollissaient et que mon sang s'évaporait. Devant cette nécessité, je me résignai et j'embrassai mon père.

— Bien, mon fils, me dit-il en me serrant la main. Ah ça, mon enfant, ne mettez plus de poudre. Tant que, pour vous livrer à vos plaisirs, vous vous êtes déguisé, je n'ai rien dit. Aujourd'hui, Henri, vous enfreindriez la loi. J'ai pu souffrir que vous oubliassiez que j'étais votre père; mais, maintenant, n'oubliez pas qui vous êtes...

Il me regarda fixement, comme pour ajouter

à la force de ses paroles, et il me laissa, après m'avoir remis le terrible parchemin.

Je sortis et je me dirigeai vers une boutique de perruquier où j'avais l'habitude d'aller me faire accommoder. Elle était dans un autre quartier que le nôtre, et il est facile de comprendre la raison qui, jusqu'alors, m'avait déterminé à agir ainsi.

Cette boutique était située rue Saint-Denis, un peu après le coin de la rue des Lombards, du côté du Châtelet. Le perruquier, nommé Vimontel, à laquelle elle appartenait, jouissait d'une grande renommée; mais il était soupçonné de faire plus d'un commerce.

La vieille maison de bois qu'il tenait à cens de l'archevêché se prêtait merveilleusement bien aux mystères de ses trafics avec les gens de qualité. Le petit bouge bâti sur la rue Saint-Denis ne se composait que de la boutique, d'un étage au-dessus et d'un grenier triangulaire, qui s'avançait de manière à garantir de la pluie le seuil de la porte. Vimontel, sa femme et ses apprentis demeuraient là.

Mais derrière ce logis assez profond était une

petite cour sur laquelle l'arrière-boutique avait une issue.

Au fond de cette cour obscure, où le soleil ne pénétrait jamais, il existait un petit corps de logis également en bois. On montait dans les chambres par des galeries et par des escaliers extérieurs aussi noirs que la tête d'un nègre. Les poutres saillantes, les rampes et les portes étaient ornées de figures hideuses qui faisaient peur aux petits enfans. Or cette petite cour et ce bâtiment antique avaient une porte qui ouvrait sur la rue des Lombards.

Souvent, quand j'étais encore coquebin *, je voyais les seigneurs, qui arrivaient se faire accommoder chez Vimontel, s'en aller par l'arrière-boutique et ne plus revenir. Puis, par la petite porte de la rue des Lombards, je voyais entrer force chaises à porteurs soigneusement fermées. Je me doutai bientôt d'où provenait la grande vogue et renommée de ce Vimontel. Je fus peu soigneux de profiter des occasions que

* *Coquebin* est une vieille expression qui servait jadis à désigner un jeune homme qui ne connaissait ni les femmes ni le monde. (*Note des éditeurs.*)

j'aurais pu trouver de plaire à quelque haute dame en la surprenant. D'abord je fus longtemps heureux avec la Gogo; et depuis notre séparation singulière, j'aimais Marguerite.

Mais je négligeai d'autant plus de m'initier dans les mystères de la petite porte de la rue des Lombards, qu'il était question de choses affreuses. On racontait des horreurs de M. le marquis de Seignelay, fils de M. de Colbert, et il s'en était fallu de bien peu que Vimontel passât par les mains de mon père. La protection secrète de quelques personnages le sauvait des dangers où l'entraînaient sa complicité forcée dans les crimes des gens de cour.

Le hasard voulut qu'en passant par la rue des Lombards, je fisse attention à la porte mystérieuse de Vimontel. Je m'aperçus qu'elle était entrebaillée. Alors, plus par curiosité de jeune homme que par divertissement, je m'aventurai à travers un passage et je parvins dans l'arrière-boutique, où je ne trouvai personne. Vimontel et sa femme étaient tous deux occupés; car il y avait chez eux une grande affluence de monde. J'allais entrer quand j'entendis une conversation

qui roulait évidemment sur moi, et assez curieux de savoir ce qu'on en disait, je restai immobile.

Comme je regardais à travers le vitrage, il se fit derrière moi un bruit assez semblable à celui que produit une femme en marchant. La porte secrète de la rue des Lombards s'était fermée violemment, et le frôlement d'une robe retentit dans le silence. Alors je tournai la tête assez vivement, mais pas encore assez pour pouvoir examiner la leste inconnue. La soie d'une robe verte criait et flottait dans l'escalier qui conduisait aux chambres d'en haut. A travers les gros barreaux ronds de cette vis antique, j'aperçus des pieds mignons que j'avais trop bien admirés la veille pour ne pas être persuadé que l'inconnue devait être Marguerite. L'étoffe de la robe était celle de son ajustement des fêtes. Mon sang bouillonna tout à coup, et je m'assis dans un coin obscur, décidé à découvrir ce mystère. Je crus entendre la personne entrer dans la soupente qui formait comme un entresol au-dessus de l'arrière-boutique. Bientôt l'inconnue se moucha, soupira, pleura, marcha, alla ouvrir la croisée du côté de la cour et revint s'asseoir.

— Il y aura une exécution ce soir à quatre heures... disait un marchand qui achevait de s'habiller. Les fenêtres seront chères à la Grève, car le brigand qui doit être rompu a fait assez de crimes pour que sa mort excite la curiosité.

— L'on a été bien long-temps avant de le prendre! s'écria Vimontel. Ça n'est pas pour rire que ses compagnons les marchands et la maréchaussée le nommaient Bat-la-route. Etait-il agile, le sacripant!

— A propos, demanda un gentilhomme, a-t-on pu le faire parler?... A-t-il dénoncé ses camarades?...

— Bah! les juges y ont perdu leur latin! dit Vimontel.

— Tout n'est pas encore fini! répliqua un petit homme noir.

Ce personnage attira l'attention par la manière dont il prononça ces paroles. Il tranchait de l'important et paraissait jouir dans le quartier d'une certaine considération que lui avait acquise je ne sais quel emploi. Je l'avais vu quelquefois venir au Châtelet.

Si vous saviez, ajouta-t-il, comme ces gens-là changent d'idées quand ils voient l'échafaud et les frères de la Merci ! Et puis, je gage qu'il subira encore ce matin la question extraordinaire !...

— Ah ça, disait dans un coin la mère Vimontel, voilà cinq à six jours que je ne vois plus venir mon gentil petit brun, ce jeune homme de bonne mine. Il se sera battu en duel, ou il se sera envolé avec quelque belle dame au fond d'une province !... Il m'avait l'air d'un fier dénicheur de linottes... Jean, ôte donc son peignoir de la case n° 123. Nous donnerons ce numéro-là à M. Verprin.

M. Verprin était le négociant, moitié juif, moitié lombard, moitié arabe et un peu usurier, qui avait parlé le premier de la cherté des croisées.

— Bien obligé, mère Vimontel, dit-il à la femme du perruquier. Je m'en vais ; car j'ai acheté un assez grand nombre de fenêtres, et il faut penser à ses petites affaires. Le cours est déjà à six livres la place. Si quelqu'un ici en voulait, je pourrais... Croyez-vous, dit-il tout

bas au petit homme noir, qu'il y aura beaucoup de monde ?

—Ah ! s'il y aura du monde !... Les toits creveront peut-être, car l'exécution sera faite par le fils du bourreau !... répondit le damné bavard. Un beau jeune homme pour qui la Gogo s'est, dit-on, jetée dans un puits.

— La Gogo !... reprit le gentilhomme, comme s'il recevait un coup.

— Bah ! ce sont des menteries; je sais que le fils de l'exécuteur ne prend pas l'état de son père !... s'écria la Vimontel avec une chaleur qui excita ma curiosité.

— Voilà du plaisant, reprit le petit homme ; j'ai rencontré hier l'huissier qui lui portait l'ordonnance de nomination.

Ces mots retentirent dans la boutique et dominèrent le brouhaha produit par les conversations des gens groupés qui attendaient leur tour. Alors l'inconnue marcha précipitamment dans la soupente et arriva près de la fenêtre qui donnait sur la boutique. Saisissant cette occasion d'éclaircir mes soupçons, j'entrai brusquement dans la salle et je levai le nez; mais au bruit que

je fis, l'inconnue se rejeta probablement en arrière avec précipitation, car je ne pus apercevoir tout au plus que le haut de sa coiffure, et... c'était la fontange habituelle de Marguerite.

— Ah! vous voilà, coureur! me dit la Vimontel. Ah! venez-ça, mon amoureux. — Eh! qu'a-t-il donc? s'est-il battu?... Il est plus blanc que de l'eau de savon... — Est-il sombre ce matin!

— Mais par où donc êtes-vous entré? me demanda-t-elle à voix basse.

Je clignai des yeux de manière à éveiller sa curiosité; puis, lui saisissant le bras, je l'entraînai dans l'arrière-boutique.

— Dites donc, la mère, vous avez des linottes coiffées là-haut?

— Non, non, mon fils, répondit-elle d'un air mystérieux. Il n'y a que ma nièce qui vient d'arriver ce matin.

— Elle est donc de Versailles, votre nièce?

La Vimontel pâlit à cette question; mais, grâce à l'obscurité de la boutique, elle put me cacher son trouble et me répondit :

— Est-ce que je sais d'où elle vient? Demandez

à une jeune fille d'où elle arrive, autant vouloir apprendre où va l'hirondelle.

—Je vais monter la voir, lui dis-je.

— Halte là !... répliqua la vieille en se mettant entre moi et l'escalier. Mon cher seigneur, ma nièce est une fille sage et vertueuse.... impossible! Demandez-moi plutôt une marquise, une femme de la cour! mais ma nièce!... elle vous tuerait.

A ces mots j'entendis pousser les verroux de la porte de la soupente, et je compris que, quand même ce serait Marguerite, elle avait résolu de ne pas me voir.

—Allons, ma chère tante, dis-je en feignant de rire, accommodez-moi promptement, et faites-moi passer avant les autres, car je suis pressé. Vous alléguerez que je suis votre neveu.

Je rentrai et j'allai m'asseoir sur une chaise que je tournai vers le vitrage de l'arrière-boutique au lieu de me mettre au jour.

— Quelle drôle d'idée! s'écria la femme du perruquier.

Les rideaux de siamoise qui garnissaient les carreaux de la soupente se fermèrent.

— C'est Marguerite! m'écriai-je.

Je sentis la main de la maîtresse du logis trembler, et je la regardai de manière à la faire trembler; car je soupçonnais quelque mystère infâme.

— Ne nous perdez pas! me dit-elle à l'oreille. Si l'on savait que ma sœur est la femme de monsieur de Versailles, nous serions ruinés...

Ces mots me rassurèrent.

— Mais comment Marguerite se trouve-t-elle ici?...

— Je ne sais, me répondit la Vimontel.

Malgré l'air assuré avec lequel elle prononça ces paroles, elle se mit à me regarder avec trop d'intérêt et de curiosité pour que je ne crusse pas que Marguerite lui avait fait quelque confidence.

— Elle est venue ce matin en cachette, reprit-elle à voix basse, car son père est un monsieur rigide qui ne la laisserait pas aller, mais il doit être toute la journée hors de chez lui. Néanmoins elle va retourner ce soir à Versailles. Elle

n'a jamais voulu nous dire l'objet de son voyage. D'où la connaissez-vous?

— Vous êtes bien hardie, mère Vimontel!

Elle se tut.

— Voulez-vous mettre votre belle perruque blonde ou seulement poudrée?

Je tressaillis involontairement de ce que j'allais dire. Il me semblait que Marguerite épiait ma réponse. Elle en connaissait tout aussi bien que moi toute l'importance, et je crus surprendre dans les yeux de la Vimontel une expression de sournoiserie qui me fit croire qu'elle s'en doutait aussi.

— Ni perruque ni poudre, répondis-je à voix basse; peignez-moi les cheveux, aplatissez-les, et s'il y a quelque vestige de poudre brossez-moi la tête.

— Oh! oh!... s'écria-t-elle gaîment et en me jetant un de ces regards de vieille femme, qui, malgré une fausse apparence de vérité, trahissent de la fourberie; c'est quelque déguisement! Vous voulez peut-être aller voir rompre Bat-la-route.

J'étais accommodé, je me levai. En cet ins-

tant, la Vimontel et moi nous crûmes entendre un cri dans la soupente. Je sautai dans l'arrière-boutique, je montai à la soupente, et j'ébranlai fortement la porte de la chambre; mais elle était soigneusement fermée.

— Marguerite! Marguerite!

Pas de réponse.

— Ah! je vous supplie, Monsieur, pas d'esclandre chez moi!... me dit la Vimontel effrayée de mon cri.

— Eh bien! que je sache au moins si elle m'aime toujours!

— Retirez-vous et j'entrerai.

Je me soumis à cette dure condition, et j'allai m'asseoir sur l'avant-dernière marche de l'escalier.

La Vimontel demanda doucement à sa nièce si elle était indisposée.

— Ma tante, répondit-elle d'une voix étouffée qui me fendit le cœur, je suis très-bien....

La Vimontel me fit signe de rester immobile; et, poussée par l'habitude qu'elle semblait avoir de s'intéresser aux peines des amans, elle dit d'une voix flûtée :

— Ouvre, ma petite chatte, ouvre, il n'est plus là!...

Marguerite, dont les pleurs retentissaient dans l'escalier sonore, laissa entrer sa tante; et la vieille agita sa main comme pour me dire de monter. J'arrivai au seuil de la porte sans avoir fait le moindre bruit.

— Ah! ma tante, qu'importe ma vie! mais le perdre, lui!... le perdre vivant!...

— Calme-toi, ma belle petite, ce sont des idées qui te passeront! un homme est un homme!... trente mille livres par an font fermer les yeux sur bien des choses!...

Mais des torrens de pleurs, dont le bruit était couvert par le brouhaha de la boutique, interrompirent la Vimontel.

La porte était restée entrebaillée, je me hasardai à la pousser un peu, et je me glissai dans cette petite cellule. Marguerite, assise auprès de la croisée qui donnait sur la cour, semblait guetter mon passage. Elle tourna la tête, me vit et jeta un cri.

— Ah! ma tante, vous m'avez trompée!...

J'étais à ses pieds, mon air égaré l'effraya. Elle passa la main sur son front, porta son mouchoir à ses yeux; et tout à coup, comme quand le vent a soufflé sur les nuées d'orage qui noircissaient le ciel, ses larmes se séchèrent, et une expression de sérénité ranima ce visage pâli. Elle sourit, se plut à caresser ma chevelure, et tout fut oublié.

— Tu es encore mon Henri!... dit-elle.

Elle prit ma main, elle la baisa.

— Cette main est encore pure.... et ce baiser ne craint pas ceux de mes rivales!...

— Elle est folle!... dit la Vimontel.

— Oui, folle, reprit Marguerite, folle de lui! Henri, pourquoi aimer à demi? les hommes ont des destinées marquées... poursuis ta carrière, nous serons heureux tous deux!...

— Mais, repris-je, effrayé de l'accent particulier de sa voix et d'une tendresse si active, nous serons dans peu l'un à l'autre. — Suis-je changé pour toi?...

— Oh! non! dit-elle en riant. Non, tu es toujours le même, et j'espère bien aussi être tou-

jours la même pour toi! Bientôt nous ne nous quitterons plus!...

Elle m'embrassa sur les lèvres, je fus comme saisi par une émotion contre laquelle je n'étais pas en garde. Alors Marguerite fit un léger bond, et disparut, sans que sa tante ni moi pussions nous opposer à son évasion. Je descendis avec la rapidité de l'éclair, j'atteignis la porte de la rue des Lombards par où elle avait dû sortir; car j'entendis le frémissement de sa robe qui retentissait dans la petite cour. J'aperçus sa robe flottant à un coin de la rue Saint-Denis; j'y cours, mais je ne la vois pas. Où la chercher? S'était-elle enfuie par la rue de la Ferronnerie, par la rue Courtalon, par la place Gastine, par la rue Saint-Denis, du côté de l'Apport-Paris ou du côté des charniers? Je courus partout, et je n'aperçus nulle part sa fontange et sa robe verte.

— Elle a toujours été un peu *tocquée* *! me dit la Vimontel quand je revins chez elle désolé.

* Etre *tocqué* est une ancienne expression populaire qui signifie avoir reçu un coup sur la tête. En d'autres termes, être timbré.

— Il me semble avoir vu ce Monsieur-là venir au Châtelet, disait le petit homme noir en parlant de moi.

— Je n'y suis jamais allé! m'écriai-je vivement.

A ces mots de mensonge je sortis précipitamment et je pris le chemin de la maison.

Pendant la route, je me fis une multitude de raisonnemens pour me persuader qu'il était fort heureux que Marguerite eût appris ma détermination. J'espérai que le lendemain, quand elle me verrait plus amoureux, plus tendre que la veille, ses terreurs se dissiperaient.

— Après tout, ce sont des idées de jeune fille! me disais-je, et mon cœur se trouva délivré de toutes ses craintes.

CHAPITRE XIV.

Patience et Mercredi. — Commerce d'apothicairerie. — Les tulipes. — Le rossignol. — L'investiture. — La barre de la famille. — L'huissier du Châtelet. — La torture. — Mercredi et le peuple.

En rentrant au logis je trouvai ma mère de très-mauvaise humeur. Le tailleur n'avait pas encore apporté mes habits, et je courais risque de paraître avec des vêtemens qui n'eussent pas été convenables.

Cependant un des deux valets de mon père revint bientôt de chez le tailleur, où il avait été envoyé, et affirma que dans une heure au plus tard mon justaucorps brun-rouge et ma veste ronde seraient apportés.

Mon père avait deux aides. Dès cette matinée, ces hommes devenaient les complices nécessaires de ma vie publique. Aussi les examinai-je avec

plus d'attention que je ne l'avais fait jusqu'alors.

L'un, c'était le plus âgé, s'appelait *Patience*. Il devait ce sobriquet à l'habitude qu'il avait contractée de dire ce mot aux condamnés, d'un air doux et humain qui contrastait singulièrement avec sa mine refrognée. Il était grand, mince, nerveux et très-pâle.

L'autre avait nom Mercredi. C'était un petit homme gros, court et jovial à l'excès. Il réussissait souvent mieux que les prêtres à consoler les malheureux criminels. Il avait même conquis une sorte de réputation parmi le bas peuple et les voleurs.

Je me souviens d'avoir vu mon père étonné de la présence d'esprit d'un homme qu'il avait roué. Ce voleur de grand chemin, qui appartenait à la bande des *Gentilshommes de la nuit*, affecta une grande présence d'esprit sur l'échafaud. Il dit en souriant, et un instant avant d'expirer, que, Quand on voyait Mercredi l'on perdait Patience.

De leur côté, ces deux valets me regardaient avec une sorte de curiosité depuis le matin. J'allais être leur maître, et ils semblaient se demander si j'étais bien capable de remplacer

mon père. L'intérêt secret qu'ils me portaient me choquait. Ils avaient mis leurs habits les plus propres pour me faire honneur. Je connus plus tard les motifs de leur inquiétude. Afin de ne plus les voir et de ne pas arrêter ma pensée sur les services qu'ils allaient me rendre, je me mis en devoir de les imiter, car ils aidaient ma mère à mettre le couvert. Il était onze heures, et le moment de dîner approchait.

— Eh bien, Henri, que fais-tu? dit ma mère. Oh! oh! veux-tu bien te tenir tranquille : les jours d'exécution, ton père restait calme.

— Oui, M. Henri, il faut se ménager!... : dit Mercredi. Vous surtout, qui étrennez aujourd'hui.

— Vous nous régalez donc?... demandai-je à ma mère.

En effet, le linge était tout blanc; et je sentais venir une odeur de la cuisine qui annonçait quelque rôti d'importance.

— Eh bien! cela t'étonne?... N'entres-tu pas en fonction aujourd'hui?... Je ne sais pas ce qui te tourmente et pourquoi tu es si triste. Tu as du pain sur la planche pour toute ta vie. Je

voudrais bien voir ton frère Jacques pourvu d'un bon office à Bordeaux ou à Lyon... Mais il n'a pas l'âge, et puis il y a tant d'intrigans !...Ton père me disait qu'il y avait trente postulans pour la charge de Melun.

On frappa à la porte en ce moment, et Patience ayant été ouvrir, je reconnus le coureur de M. le duc de ....

— Qu'y a-t-il de nouveau, mon garçon ?.. demanda Mercredi.

— Oh ! Monseigneur est pris par des fraîcheurs qui lui tiennent toute la cuisse gauche. Or, comme les médecins n'y peuvent rien, son intendant lui a conseillé de se frotter avec votre onguent... Je viens vous en demander, ajouta-t-il avec mystère.

Patience alla gravement à la cuisine, mais il revint promptement, et je l'entendis qui disait à ma mère :

— Madame, faut-il avoir du guignon ! le pot à la friture est vide...

— Mon garçon, reprit Mercredi, qui devina tout, si tu veux là payer double, tu auras de

la graisse toute chaude. Si tu peux la maintenir tiède..., ton maître est guéri...

Le laquais montra une dizaine de pièces d'or, et alors Mercredi, s'élançant dans la cuisine, revint avec un petit pot plein de graisse prise sous l'oie qui rôtissait.

Le chasseur s'en alla tout épouvanté, s'imaginant que nous étions des anthropophages.

— Tu auras là des gens bien dévoués, me dit ma mère en me montrant les deux aides. Et honnêtes!... Ça ne prendrait pas un liard à un enfant.

— C'est là une fameuse branche de commerce!..., s'écria Mercredi en poussant un grand éclat de rire. — Faut-il qu'il y ait des gens assez bêtes pour croire à la graisse de pendu!... L'intendant de Monseigneur s'imagine pourtant ne devoir qu'à notre friture la guérison de son mal d'oreilles.

— J'ai vu une année où nous avons fait cinq mille écus avec notre onguent. Nous avions deux cents écus dans notre tire-lire, dit Patience. T'en souviens-tu, Mercredi?...

— C'est l'année de l'épidémie, où l'on crevait comme des mouches... Si je m'en souviens?... Dieu de Dieu!... Ce que c'est que l'idée!... Il y a eu plus de trente personnes qui ont été guéries parce qu'elles croyaient à la chose de l'onguent...

— Ce qu'il y a de désagréable pour votre première affaire, M. Henri, dit-il en s'adressant à moi, c'est qu'elle ira en poste... Quand il y a de la roue, adieu le corps... Si c'était un pendu, vous auriez au moins trois cents livres de ce gaillard-là, et nous dix écus pour boire, car c'est un fier homme!... Auraient-ils du profit à disséquer une nature d'homme comme ça!... Nous l'avons questionné il y a quinze jours. Ah! il est joliment dur au mal...

— N'oubliez pas d'aller faire une bonne provision de graisse à la boucherie!... leur dit ma mère; car maintenant il faut que votre nouveau maître amasse du *sit nomen!*...

— Où est donc mon père? lui demandai-je.

— Ton père?... belle question!... Il est au jardin, occupé à ses tulipes. La tête lui en tourne. Depuis ce matin, il jardine. Ton frère et ta sœur

le font sans doute endêver, car ils courent toujours à travers ses plates-bandes.

En entrant dans le jardin qui attenait à la maison, j'y entendis des exclamations de joie. La gaieté que je voyais sur tous les visages me poursuivait comme un reproche.

— Qu'avez-vous donc, mon père? lui demandai-je en le voyant se frotter les mains.

— Ah! Henri, venez, regardez!... J'ai là une tulipe qui serait payée mille écus à Amsterdam. Est-elle belle?... Elle s'est épanouie ce matin. Quelles couleurs!... Je suis très-certain que ces nuances-là n'existent chez aucun amateur. M. de Caumartin resterait agenouillé pendant une heure à la contempler. Voyez!... Comme ce brun et ce rouge séparés par ces points jaunes font bien, et ce fond d'or, et cet émail, et ces filets oranges! Quel chef-d'œuvre! C'est de l'orfévrerie vivante!... Mais ce n'est pas tout : voici sept renoncules qui viennent de fleurir pendant que je leur tournais le dos et que je bêchais mes rosiers. Sont-elles jolies!... Dieu! que les fleurs sont de belles choses! Tenez, Henri, je ne suis jamais si heureux qu'au moment où j'entends

crier ces enfans, où je les vois courir après des papillons, et qu'en même temps ma vue embrasse tout ce petit peuple de fleurs, car ce sont des créatures,... et puis, que je respire la bonne odeur de mon jardin. Est-on tranquille ici!... Ah! voilà une mauvaise herbe autour de cette iris... Dieu!..

— C'est une exécution!.. dis-je quand mon père l'eut arrachée.

— Voulez-vous vous taire!.. me répondit-il. Rien ici ne doit rappeler notre profession. Ici je suis sous le ciel, entouré d'arbres, de fleurs, dans le silence et la paix. Ici, moi et votre mère, nous rentrons dans la nature....

— Oh! papa! le joli petit oiseau!.. s'écria ma sœur en venant montrer un rossignol que Jacques avait pris.

— Bien joli!.. dit mon père en le prenant et le laissant envoler...

— Que je vous voie encore aller dénicher les oiseaux dans mes arbres!.. s'écria-t-il en regardant Jacques avec sévérité... Quand on touche à un nid, la mère n'y revient plus. Je serais au désespoir si nos oiseaux s'en allaient : c'est la plus

jolie musique qu'on puisse entendre le matin ; ce sont nos amis... Ils se promènent sans crainte ici. Je leur donne du grain l'hiver, et ces bêtes m'aiment... Vous les aimerez aussi, Henri, quand vous serez arrivé à mon âge.

— Il y a surtout là, tenez, dans le dernier tilleul, à droite, un petit bouvreuil... Sa musique consolerait un damné !...

Je tressaillis involontairement, car cette pensée si simplement exprimée dévoilait un sentiment secret dans l'âme de mon père. Il n'avait jamais rien dit qui dépeignît plus fortement le chagrin qu'on éprouve à se sentir séparé du reste des hommes. Peut-être était-ce parce qu'il cessait ses fonctions qu'il se souvenait de l'amertume dont il dut être pénétré à mon âge.

Nous marchions tous les quatre en silence. Mon frère et ma sœur allaient devant nous. Jacques avait une baguette à la main. Il rencontra un grand pavot sur la bordure de la plate-bande le long de laquelle nous nous promenions, et, selon l'habitude des enfans de son âge, il l'abattit. Mon père lui secoua rudement l'épaule.

—Que je vous voie couper la tête à mes fleurs,

s'écria-t-il en colère, et je vous mets au pain et à l'eau pour quinze jours.

—A-t-il des dispositions, ce gaillard-là!... dit mon père en murmurant.

Ma mère se montra en ce moment sur le seuil de la porte du jardin, et nous faisant signe de venir :

— Le tailleur est là et le dîner est prêt!

— Allons pourvoir à la vie des saints, me dit mon père.

J'essayai mes habits.

—Mais cela vous va merveilleusement, Henri! Vous avez l'air d'un prince!

En achevant ces paroles mon père me jeta un de ces regards profonds qui me faisaient tressaillir, car il me semblait qu'il eût deviné la torture que mes réflexions me faisaient souffrir. Depuis que j'avais quitté Marguerite, le souvenir de son air et de ses discours m'épouvantait.

— A table! à table! s'écria-t-il.

Je restai debout.

—Eh bien, Henri?... me dit ma mère.

— Mais je n'ai pas faim, répondis-je. Je ne sais pas pourquoi aujourd'hui rien ne me tente.

—A votre aise, monsieur de Paris, me dit mon père. Cependant si vous usez votre sensibilité sur les patiens, que vous restera-t-il pour votre famille, votre femme et vos enfans?... Est-ce que vous n'avez jamais vu les chirurgiens quitter leur repas pour aller couper la jambe à un malade; les médecins, bourrés comme des canons, se lever au dessert et se rendre au lit d'un mourant pour lui appliquer des topiques, lui brûler du coton sur l'estomac, et eux ne pas sourciller? C'est pour leur bien, disent-ils. Les malades n'en crient que plus fort, et les amputés n'en ont pas moins la jambe dans le plat... Eh bien! nous sommes les chirurgiens de la société... voilà tout.

J'étais debout, appuyé sur le jambage de la cheminée. Je regardais le spectacle que me présentait cette salle joyeuse. Je n'avais jamais si fortement pensé au contraste que produisaient nos habitudes ordinaires et les scènes terribles où nous étions acteurs. Mon père était assis au bout de la table, seul. Ma mère occupait la première place sur le banc à droite, et moi celle du banc gauche. Ma sœur était assise à côté de ma mère, et mon frère auprès de moi. Il y avait un

assez grand espace entre eux et les valets. Mercredi, Patience étaient à gauche, et un autre domestique et la cuisinière à droite. En ce moment, le souvenir de Marguerite faisant triompher des idées douces dans mon âme, je trouvai je ne sais quoi de patriarcal dans ce tableau. Mon père venait de dire le *Benedicite*. Chacun agenouillé à sa place avait prié Dieu. Puis ils s'étaient assis. Ils mangeaient, ils buvaient, ils causaient familièrement, et mon père découpait l'oie, et personne ne semblait songer que je devais découper un homme à coups de barre.

—Marguerite a raison, me disait ma jeune conscience, de ne pas accepter une vie pareille!

Puis, incapable de maîtriser le sentiment dont j'étais animé, je répondis ainsi aux observations de mon père.

— Mais si un homme avait trop de sensibilité pour pouvoir supporter les rudes travaux imposés au chirurgien de la société?... A-t-on jamais pensé que le supplice finit avec le criminel, et que l'homme de bien qui roue, qui pend, qui décapite, est une victime? Elle subit toutes les morts qu'elle donne.

Mon père ne répondit rien, mais il me lança un regard profond.

Les aides me contemplaient comme si j'avais parlé en chinois.

En ce moment on frappa assez rudement à la porte. La cuisinière, ayant été ouvrir, introduisit un huissier du Châtelet. Il apportait un ordre pour que j'eusse à me rendre à la prison. L'on avait ordonné qu'avant l'exécution le criminel serait appliqué à la question. On voulait faire une dernière tentative ; car il paraissait, d'après ce que nous dit l'huissier, que l'on soupçonnait des personnes de Charenton d'être les complices de Bat-la-route, et tant qu'il vivrait les magistrats espéraient obtenir des révélations.

— Voulez-vous boire un verre de vin et manger un morceau avec nous, maître Clapaud? dit mon père à l'huissier. Voilà du vin de Bourgogne envoyé par monsieur de Dijon. Dame! Henri entre en fonctions... Asseyez-vous là, et buvez pendant que je vais donner quelques instructions à mon fils. Vous n'êtes pas si pressé.

— Mais M. Nonclair était à table et au dessert

quand il m'a envoyé chercher ; ainsi nous n'avons pas grand temps.

— Bah! entre la poire et la bouteille on passe encore plus de temps qu'on croit.

L'huissier se mit à table, et mon père me fit signe de le suivre.

Alors il me conduisit vers un cabinet dans lequel je n'étais jamais entré. Il en ferma soigneusement la porte et me regarda silencieusement. Son air était solennel. J'aperçus des instrumens de torture, et, si je puis m'exprimer ainsi, tous les outils de notre état.

— Henri, me dit mon père, vous paraissez aujourd'hui en public pour la premiere fois. Songez à vous comporter avec honneur, et à ne pas vous fourvoyer dès le premier pas. Ecoutez-moi, mon enfant... J'ai été jeune, et j'ai eu des idées décourageantes et des scrupules ; mais je me suis bientôt considéré comme un instrument dont le bon Dieu se servait pour punir les coupables. Nous exécutons de bien hautes œuvres, car c'est entreprendre sur les droits de Dieu que de trancher avant le temps la vie d'un homme. Vous êtes

le roi dans l'autre sens; car ce que le roi est sur le trône vous l'êtes sur l'échafaud : vous représentez la société entière.... Enfin la judicature repose sur vous. Moi-même aujourd'hui je suis sous votre protection, Henri, car sans vous plus de royaume.

Aussi vous avez une dignité et une conscience à écouter. Quand un criminel était repentant, j'avais toujours soin de lui donner le coup de grâce tout de suite. Il y a une manière d'appliquer la barre sur le cou qui tue à l'instant en évitant les souffrances. Le reste alors est de spectacle pour le peuple. Aujourd'hui vous avez à rouer, vous verrez ce que vous jugerez convenable de faire.

Monté sur l'échafaud, tenez-vous ferme, ne regardez personne, ne vous intimidez pas, et si vous ne vous sentez pas le courage d'écouter les cris du patient, mettez de la cire dans vos oreilles. C'est un moyen qui m'a très-bien servi la première fois que j'ai eu à rompre.

Mon père prit alors une barre de fer; et, me la présentant avec une sorte de respect :

— Voici la barre de la famille!... dit-il. Songez

à cela, Henri! Elle est sans tache. Portez-la avec honneur. Soyez fort comme elle, insensible comme elle... sur l'échafaud; car après... on redevient homme. Il me regarda. Des larmes mouillèrent ses yeux; il les essuya avec dépit.

—Nous ne sommes pas des tigres, après tout!...

Cette phrase détendit tous mes muscles; je me jettai dans les bras de mon père; car je sentis que nous nous comprenions, et nous nous embrassâmes.

— Du courage, me dit-il. Et Dieu vous garde d'avoir comme moi à brûler une jeune femme!...

Puis, changeant de conversation, il me fit remarquer un large cimeterre.

— Ce sabre est celui qui sert à décapiter les gens de qualité. Il a tranché la tête au maréchal de Biron, au comte de La Mole, à M. de Coconnas, au maréchal de Marillac, au prince de Chalais, et je m'en suis servi pour le marquis de Bouteville, de la maison de Montmorency. Retenez bien, Henri, que nous n'avons le droit de bander les yeux qu'aux seigneurs condamnés pour trahison envers l'État; car du reste ils ont le droit d'être décapités les yeux libres.

Dans notre profession la décapitation est ce qu'il y a de plus difficile; mais quand vous pourrez prévoir une semblable affaire, vous vous essayerez sur des moutons, et si vous parvenez à leur faire tomber assez proprement la tête, vous êtes sûr de vous bien tirer de l'exécution du gentilhomme.

Voici, dit-il en continuant, les cuillers qui servent à fondre le plomb, les tenailles qu'on met à rougir... Là sont les fleurs de lis pour marquer. Enfin, ce volume munuscrit contient la jurisprudence et les usages de notre état. Il prévoit les cas les plus difficiles. Tout est là... C'est votre héritage, Henri... Du reste, je vous laisse deux hommes que j'ai formés. Patience et Mercredi sont adroits comme des singes et rusés comme des renards.

Comme il achevait ces paroles, les deux aides se montrèrent; ils regardèrent mon père d'une certaine façon, et, sur un signe qu'il leur fit, Mercredi prit sous son bras la barre avec laquelle je devais rompre le criminel.

— Ah ça, leur dit mon père, veillez à ce que tout marche au doigt et à l'œil, et que mon

fils ne commence pas par quelque gaucherie.

Les deux aides hochèrent la tête d'une manière très-significative.

Nous rentrâmes dans la salle à manger, et l'huissier, élevant son verre, dit :

— Allons, buvons à la santé du nouvel exécuteur.

Les aides, l'huissier, mon frère, ma sœur, ma mère, tous choquèrent leurs verres, et mon père me força d'avaler un verre de vin qui me parut amer.

— Il faut boire un coup, Henri, cela vous donnera du cœur.

— Patience, et il vaudra son père!... dit l'aide à l'oreille de son camarade.

— Valoir son père...! reprit Mercredi à voix basse. Valoir un homme qui maniait la barre avec....

Il acheva sa phrase en agitant sa main droite avec une dextérité merveilleuse, puis il poussa un soupir...

— Je le souhaite!... ajouta-t-il.

— Allons, partons, s'écria l'huissier; car nous ne marcherons pas comme nous le voudrons. Les

alentours du Châtelet sont déjà encombrés; et l'on ne peut plus passer sur le quai Pelletier...

— Allons, Henri..., me dit mon père.

—Cela me fait un effet!... s'écria ma mère. Ah! je voudrais le voir revenir. Pourvu qu'il ne lui arrive rien.

Elle m'embrassa avec une effusion de tendresse extraordinaire.

Nous partîmes, l'huissier, Mercredi, Patience et moi. Pendant la route, mes jambes tremblaient et je n'osais parler, de peur de laisser apercevoir l'altération de ma voix.

Arrivés au bout de la rue Saint-Denis, la foule était si considérable que nous ne pouvions plus avancer. La populace allait et venait comme par flots; elle ondoyait. Patience, voyant cela, se mit devant moi et l'huissier; puis, élevant la fatale barre de manière à ce qu'on la vît, et faisant le moulinet au-dessus de sa tête de manière à faire craindre d'en être touché :

— Place au bourreau!... s'écria-t-il d'une voix tonnante.

Tout à coup la foule furieuse se fendit devant nous comme par miracle.

— Ne les tue pas, lui dit Mercredi; car on voudrait nous faire payer ces gueux-là plus chers qu'ils ne valent!...

— Ah! ah! c'est Mercredi!... crièrent plusieurs voix confuses.

— Bonjour, les amis; il paraît qu'il y a là de nos pratiques!

Mais l'on m'aperçut, et un chemin tracé par deux haies de gens pressés et effrayés me laissa parvenir jusqu'à la porte du Châtelet. Partout sur mon chemin je fus accueilli par un silence effrayant. Ma figure pâle imposa peut-être à cette masse épouvantée, et, oserai-je le dire, je sentis que la terreur est un pouvoir; elle a sa majesté. J'eus un mouvement d'orgueil bien passager. Je régnais.

CHAPITRE XV.

La cour des Pailleux. — Catherine. — M. Laflotte. — Le père Vadebout. — Bat-la-route. — La question. — La leçon de danse. — Caractère de Catherine. — Sa vie. — Départ pour la Grève. — La rue Saint-Leufroi. — Bat-la-route monte à l'échafaud. — Il va à l'Hôtel-de-Ville. — L'exécution.

La foule nous contraignit d'entrer au Châtelet par le lieu qu'on nommait la cour des *Pailleux*. C'était l'endroit où l'on mettait ceux des détenus pour dettes qui n'avaient pas le moyen de payer les chambres à pistole. Ils couchaient dans de petites cabanes garnies de paille. Je ne connaissais encore cet horrible spectacle que de nom.

Quand nous eûmes fait quelques pas, je fus presque suffoqué par l'odeur infecte qu'exhalait la petite cour carrée, dans laquelle donnaient les cabanes et où se promenaient ces malheureux. Tous étaient déguenillés, sales, dégoûtans

et flétris par la misère. Je ne crois pas que l'enfer présente un aspect aussi dégradant. Ces visages hâves et livides, marqués tous du sceau des passions, tourmentés par le désir de la liberté, errans et inoccupés, semblaient ne pas appartenir à des hommes.

Une sorte de gaîté délirante animait ces malheureux. Les uns jouaient aux dés, les autres se battaient, quelques-uns mangeaient; mais comme des bêtes féroces, ils étaient doués d'une attention miraculeuse pour apercevoir tout ce qui arrivait d'extraordinaire dans la vaste cage de pierre dans laquelle ils passaient leur vie. Aussi le nom de l'huissier et le mien furent-ils, aussitôt que nous parûmes, répétés comme par des échos; mais avec des tons si sauvages et si discordans que je tressaillis d'horreur : toutes ces figures diaboliques se dressèrent comme des spectres, et elles arrivèrent à nous par un mouvement de vagues. Je me hâtai de suivre l'huissier qui, craignant les couteaux et la vengeance de plus d'un damné de cette troupe sombre, gagnait lestement le guichet. Nous arrivâmes enfin chez le concierge.

— Ah! ah! vous voilà, M. Henri? me dit sa fille; j'ai appris ce matin que vous remplaciez votre père... C'est donc décidé?...

Je baissai tristement la tête.

— Oh! que j'en suis contente! dit-elle en continuant, car alors nous nous verrons plus souvent, n'est-ce pas?...

L'accent de naïveté qui anima cette interrogation plus que polie me surprit. Quand je venais au Châtelet, ce qui était assez rare, j'avais l'habitude de rire et de badiner avec la fille du concierge, et je la traitais comme un enfant. Elle avait grandi sans que je m'en aperçusse. Alors je la regardai plus attentivement que par le passé.

Ce qui me frappa tout d'abord dans cette jeune fille qui avait nom Catherine, ce fut un certain air avenant et joyeux, une franchise française, à la fois pleine d'étourderie et de cordialité : involontairement je la comparai à Marguerite. L'une m'était apparue sombre et craintive au milieu des splendeurs de Versailles; l'autre se montrait riante et pour ainsi dire amoureuse en présence des misères du Châtelet.

Catherine était bien faite, svelte, blanche et

jolie. Ses yeux, quoique bridés, avaient je ne sais quoi de lutin. Elle était supérieurement bien mise pour une fille de son état, et surtout très-bien chaussée. Comme je contemplais ses pieds avec étonnement à cause de leur petitesse :

— Si vous me voyez chaussée ainsi, c'est que je vais prendre ma leçon de danse. Oh! mon père est si bon, il ne me refuse rien. Je sais toucher du clavecin. Oh! depuis que je ne vous ai vu j'ai fait des progrès. Je lis couramment et j'écris en fin. Je dessine même déjà assez bien pour faire le profil d'un prisonnier...

Ces paroles étaient prononcées comme des confidences. Elles se succédèrent comme des aveux; mais rien n'était mystérieux; car il y a chez la jeune fille du peuple une sincérité, une confiance dont le laisser-aller ne détruit même pas la modestie.

Elle n'eut pas besoin de m'ajouter que tous ces efforts étaient faits pour me plaire, parce qu'elle imprima cette pensée secrète dans ses airs de tête, dans ses gestes, dans son accent, dans sa joie. Elle s'aperçut que je la regardais silencieusement, et alors elle baissa les yeux

avec une froideur qui n'eut rien d'affecté; on voyait qu'elle parlait librement et qu'elle était toute vérité. Mais il aurait fallu être imbécile pour se méprendre à la rougeur subite qui colora ses joues quand nos yeux se rencontrèrent.

Elle se tut, et se tourna vers un petit homme maigre et bien habillé qui accordait une pochette.

En ce moment le père Vadebout, concierge du Châtelet, arriva.

— Eh! eh! te voilà mon garçon! me dit-il en me frappant dans la main avec cordialité. Eh bien, tu entres en charge aujourd'hui! Je t'en fais mon compliment. Tu as là une fameuse place, le plus bel office de tous ceux du royaume. Je ne sais pas comment ton père, mon ancien collègue; car j'ai été neuf ans à Strasbourg, moi!.. je ne sais pas comment il a pu se décider à quitter. En vas-tu amasser de cet argent!... Je suis sûr que ton père se faisait aux environs de vingt-cinq à trente mille livres par année. Jamais les corps ne se sont vendus si cher. Quand il me meurt un de mes hommes...

(Il montra la cour des Pailleux par un geste d'insouciance indéfinissable.)

Je le vends encore, dit-il, cent cinquante, deux cents livres aux carabins... C'est une rage que le disséquement!... Avec cela que le parlement a condamné deux élèves pour viol de tombe...; cet arrêt-là va nous faire du bien, mon garçon... les moindres corps vont se vendre cent écus.

— Comment trouves-tu Catherine?... me demanda-t-il brusquement en changeant de conversation.

— Charmante...

— Ah ça, ne t'en vas donc pas!... Et il me retint par le bras. Ton homme est entre les mains de Mercredi et de Patience, qui l'arrangent. Ils se disent des douceurs. M. de Nonclair n'est pas encore venu.

— Il est fier, M. Henri!... dit Catherine d'un air de reproche. Je crois qu'il a la bouche cousue.

— Ta mère est malade..., dit le père Vadebout. Elle vient de se coucher, et tu ne peux pas prendre ta leçon aujourd'hui... Allez-vous-en, M. Laflotte...

A ce nom, je regardai l'homme. Il suffisait de le voir pour comprendre qu'il était si infatué de son art, qu'il l'aurait enseigné à la Peste, au Diable ou à la Mort.

— Tiens, pourquoi le renvoyer?... Je suis chaussée. Laisse-nous aller dans le greffe?...

— Allez, dit le père Vadebout.

— Sans adieu, M. Henri!... s'écria Catherine en me regardant d'un air coquet et faisant une petite révérence.

— Est-elle gentille!... s'écria son père. Croirais-tu, Henri, que parce qu'on sait que je lui donne cent mille livres de dot, un procureur au Chlet *, comme ils disent, et un premier commis des fermes me l'ont demandée... Quelle horreur! Ils l'épouseraient pour la planter là... Je veux que ma Catherine soit heureuse. Je veux qu'elle ait pour mari un homme qui ne la méprise pas. Je veux boire un verre de vin avec mon gendre, moi.... Ces hommes noirs, cela cousinerait avec l'enfer pour un quart d'écu. Ils sentent

* *Chlet* était l'abréviation consacrée du mot Châtelet. (*Note des éditeurs.*)

mon coffre-fort. Dame, Henri, ma place vaut la tienne...

— Oh! oh! motus! dit-il après avoir regardé au dehors; voilà M. Nonclair et son greffier. A ton poste, mon enfant; la chambre à questionner tient au greffe; marche....

M. Nonclair se montra avec son greffier. Je le suivis, et nous allâmes tous trois vers la fatale chambre où j'allais commencer mon office. Les croisées étaient garnies de hottes, afin que de quelqu'endroit de la prison où un curieux allât se placer, il lui fût impossible de voir les mystères de cette salle terrible. Le jour faible qui venait du haut des fenêtres tombait sur l'endroit où le patient était placé; car Patience et Mercredi l'avaient déjà disposé sur le chevalet.

C'était un fort bel homme, encore jeune, car il ne me parut pas avoir plus de trente-deux ans. Sa peau, blanche et douce, semblait annoncer qu'il n'appartenait pas à la dernière classe du peuple et qu'il sortait peut-être d'une bonne famille, ce qui n'était pas rare à cette époque. Sa figure se faisait remarquer par une expression de mélancolie qui me toucha. Il avait de fort

beaux cheveux noirs. Son œil fier et flamboyant nous lançait des éclairs sardoniques. Il était calme. Mais quand ses yeux tombaient sur les coins, sur le marteau, ou sur ses jambes, déjà serrées entre les planches de chêne, il souriait avec dédain. Jamais je ne vis de physionomie si belle et si puissante. C'était bien là un chef!... il semblait vouloir nous commander!

En face de lui, j'aperçus une table verte, devant laquelle le greffier alla s'asseoir. M. de Nonclair resta debout et se promena de long en large. Mercredi, immobile et les bras croisés, se tint auprès de la fenêtre, prêt à m'aider au premier signe. Comme j'étais près de lui, il me poussa le coude, je le regardai; il me montra le criminel.

— Hein! ne vaut-il pas quarante pistoles comme un liard!... dites-lui d'avouer, on ne le rompra pas!....et alors...

J'imposai silence aux calculs de Mercredi par un regard.

M. Nonclair fit deux ou trois tours dans la chambre en attendant que le protocole du pro-

cès-verbal fût dressé par son greffier ; puis, il dicta l'interrogation suivante :

« *Et nous étant transporté au Châtelet, nous* » *avons fait comparaître devant nous Joseph Pi-* » *trucci, dit Bat-la-route, ancien anspessade dans* » *le régiment de Royal-Montferrat. Et après* » *lui avoir itérativement demandé de déclarer* » *ses complices, nous l'avons fait, sur son re-* » *fus, appliquer immédiatement à la question* » *par l'exécuteur des hautes-œuvres.* »

— Allez!... me dit-il froidement.

Je regardai avec étonnement la figure sévère de ce magistrat; elle avait un caractère de dureté naturelle fortifié peut-être par l'habitude de ces sortes de scènes.

— Est-ce que je deviendrai ainsi!... pensais-je.

— Qu'attendez-vous?... ajouta-t-il en me regardant.

On entendait facilement dans la pièce voisine la petite voix grêle de Laflotte, qui disait :

— Pliez, relevez-vous; pliez, relevez-vous; bien cela, pliez plus bas, avec grâce; relevez-vous, plus de souplesse dans le jarret.

Je pris le marteau et j'enfonçai vigoureusement les premiers coins qui ne devaient serrer que faiblement les jambes et les bras du coupable. A mesure que les planches pressaient ses membres, son teint se colorait, et une tension extraordinaire de ses forces avait nécessairement lieu, à en juger par son regard qui devenait brillant, et par son front qui contractait la blancheur de l'albâtre. Il semblait penser à autre chose qu'à sa souffrance.

Cependant, quand sur l'ordre du juge je vins à faire entrer les gros coins, Bat-la-route laissa échapper un signe. Je m'arrêtai, le juge s'approcha.

— Ah! ah! vous allez parler?... dit-il.

— Oui, monsieur!

Le juge, le greffier, et moi-même, nous restâmes autour de Pitrucci. Il leva la tête, sourit en regardant le juge, et dit :

— Je voulais seulement prier ce jeune homme, et il me montra, de frapper en mesure avec le monsieur qui joue du violon de l'autre côté. Excusez-moi, je suis Italien, et c'est pour mon oreille un supplice que de....

Alors j'entendis, en effet, les sons de la pochette que le retentissement des coups de marteau étouffaient auparavant. J'admirai involontairement l'exaltation des sens de cet homme; car aucun de nous n'avait distingué les accens criards de la pochette de Laflotte.

— Je vais aller dire à mademoiselle Cathérine de ne pas danser!...

— Pourquoi?... répondit M. Nonclair. Si cela ne fait rien au patient...

— Au contraire, dit-il en interrompant le juge; cela m'amuse. Elle est jolie à croquer cette petite!... Elle a un chant si gai, si pur, qu'elle m'a souvent consolée, et, si M. le juge ne s'y opposait pas, je lui ferais un petit cadeau à la condition de fonder des messes pour mon âme...

— Vous êtes donc riche?... dit le juge.

— Le roi me ferait grâce si je lui donnais ce que je possède...

— Eh! bien... s'écria M. Nonclair.

— Je ne trahirai pas mes compagnons!... répondit le criminel d'une voix forte. Ce fut son dernier cri; car les coins ayant été tout-à-fait enfoncés pendant cette couversation, les mem-

bres de Pitrucci furent si horriblement pressés qu'il tomba en défaillance.

Quel homme il eût fait, dis-je, s'il avait été dans le bon chemin!

— Mon cher.... répliqua aigrement M. Nonclair, vous n'êtes pas là pour moraliser!...

Il paraissait si mécontent de ne pouvoir pas arracher d'aveux à Bat-la-route, qu'il lui échappa de dire :

— Il faut le tenailler....

Mercredi s'empressa de dégager le plancher; et il porta le patient sur un lit de sangle tout préparé pour le recevoir. Puis il sortit, et ram le chirurgien du Châtelet. L'interprète juré des souffrances humaines tâte le pouls du patient, examine les jambes, les bras, et déclare qu'il y aurait quelque danger de perdre la victime promise à l'échafaud, si l'on continuait la question. Il prescrivit au moins une heure de repos.

Alors je sortis avec Mercredi, et j'entrai dans le greffe voisin.

— Ah! Catherine, lui dis-je, comment pouvez-vous danser si près de l'endroit où se donne la torture?

Elle interrompit un pas qu'elle était en train de faire, et me regarda d'un air craintif. M. Laflotte garda imperturbablement sa pochette appuyée contre sa poitrine, et l'archet en l'air, prêt à marcher.

— Cela est donc mal ? me demanda Catherine, sur la figure de laquelle une expression d'étonnement se manifesta.

— Votre cœur ne vous le dit pas ? repris-je stupéfait de rencontrer tant d'insensibilité chez une jeune fille si tendre en apparence. Êtes-vous donc de bronze ?

Des larmes roulèrent dans ses yeux ; mais elles se séchèrent tout à coup. Une réflexion soudaine répandit tour à tour sur sa physionomie une teinte sévère, une expression de gaieté. Puis elle me dit d'une voix douce :

— Venez...

Elle me prit par la main, me conduisit auprès de la fenêtre, et, me montrant la cour des Pailleux :

— Voici, reprit-elle, un millier de malheureux qui souffrent la question tous les jours....

Elle me désigna une autre partie du bâtiment.

— Là sont des criminels qui seront pendus ou rompus... Il y a douze ans que je suis ici. J'y loge, j'y mange, j'y bois et j'y dors. J'y suis venue toute petite, et j'y ai grandi. Où serais-je donc maintenant, M. Henri, si j'avais épousé toutes les douleurs qui ont usé ces barreaux et ces murs?... Aurais-je un cœur à offrir à celui que j'aime?... Il se serait flétri, usé. Je serais morte. Bien au contraire, quand je chante, les pailleux viennent m'écouter et se taisent. Ils paraissent contens. Personne ne me hait ici. Je plains les malheureux; mais s'il fallait observer les convenances, autant vaudrait s'enterrer; on ne pourrait pas porter une bouchée de pain à sa bouche, se moucher, rire, dormir; car nous sommes entourés de gens qui meurent de faim, qui sont privés de leur liberté, qui veillent, ou attendent la mort.

— Avez-vous jamais vu une sœur de la charité dans un hôpital?... me demanda-t-elle après un moment de silence. Je ne répondis pas.

Il y avait sur l'appui de la fenêtre une grosse

mousse au sein de laquelle était venue une jolie petite fleur des champs. Les yeux de Catherine ayant été frappés par l'éclat des belles clochettes bleues, elle se mit à sourire, et me montrant la fleur ;

— Pourquoi est-ce là ?...

Elle devint pensive, et se tournant vers Laflotte :

— Allez-vous-en, M. Laflotte, dit-elle : je sens maintenant que je ne pourrais plus danser.

Le danseur fit une révérence et disparut.

— Comment ferez-vous pour rompre un homme tout vif ?... me demanda-t-elle.

Je tressaillis. Elle me regarda avec intérêt, et je fis un geste pour lui demander de ne pas ajouter un mot. L'image de Marguerite, mes espérances d'amour, la vie, le jour, tout pâlit devant cette effroyable idée.

— Qu'avez-vous ? me dit Catherine ; vous changez !... Vous aurais-je fait de la peine ?...

J'essayai de lui sourire.

Vous êtes toute sagesse et toute raison !... lui répondis-je : notre âme est un mystère...

— Mon confesseur le dit, ajouta-t-elle. Et nous rentrâmes dans la salle où était son père.

J'appris là que M. Nonclair ne comptait plus que sur l'aspect de la roue pour obtenir des révélations, et qu'il les attendrait à l'Hôtel-de-Ville. En ce moment il était environ trois heures. Mercredi alla faire atteler le cheval à la charrette, et Patience me dit qu'il se rendait à la place de Grève pour voir si tout y était arrangé comme il faut.

L'aumônier de la prison passa par chez le père Vadebout. Sa vue me fit frissonner. Je sentis en moi quelque chose qui me disait que l'exécution n'aurait pas lieu. Était-ce une voix, un pressentiment, une vision? je ne pourrais le dire aujourd'hui; mais en pensant à la souffrance que je ressentis, mon sang se glace encore.

Quand trois heures et demie sonnèrent au Châtelet, nous entendîmes un bruissement immense produit par les cris de la populace qui attendait. L'officier de la maréchaussée vint me dire que le tombereau était à la porte, et qu'il croyait nécessaire de partir, parce que nous serions long-temps en chemin. Le greffier nous

accompagna jusqu'à la porte du cachot, afin de me faire la remise du criminel.

Bat-la-route s'appuyait sur le prêtre, et Mercredi l'avait lié convenablement. Nous nous mîmes en route dans le corridor. Arrivé au guichet, je vis un piquet de cavaliers posté dans la cour. Je marchais en baissant les yeux et à côté de Mercredi, qui m'examinait avec inquiétude. Le criminel et son confesseur montèrent plus lestement que moi l'échelle courte qui servait d'escalier pour arriver au tombereau. Bat-la-route s'assit sur une banquette entre Mercredi et le prêtre. Je devais être, selon l'étiquette, en avant, seul, sur un autre banc. Nous n'avions encore là pour spectateurs que les gens de qualité et les dames de la ville, auxquelles le père Vadebout vendait fort cher le droit de voir les criminels chez lui. Les prisonniers, montés les uns sur les autres, nous regardaient aussi. Une jeune femme de la cour, supérieurement mise, me prit pour le patient.

Mais quand le conducteur eut fait faire quelques pas au cheval, que la charrette sortit de dessous la vieille arcade du Châtelet, et que

l'escadron de la maréchaussée, brandissant le sabre, demanda place pour nous, le grand air me frappa et j'eus un éblouissement qui m'empêcha de voir pendant tout le temps que nous mîmes à traverser la rue Saint-Leufroi.

Quand nous tournâmes à côté de la prison, et que la charrette alla dans la rue de Gesvres, je me hasardai à lever les yeux, et je me trouvai comme dans un autre monde. Rien n'était à sa place dans Paris. Cette rue, qui m'avait paru si large, était devenue étroite. C'était un océan de visages humains. Un rayon de soleil séparait la rue par la moitié, comme par une cloison d'or liquide et diaphane; mais cette clarté ne se réflétait nulle part, tant il y avait de chapeaux noirs. Je crus être en mer et entendre le mugissement des vagues.

—A bas les chapeaux!—Le voilà!—C'est lui!... Oh! est-il jeune!...—Le monstre!...—C'est bien le moins qu'on le rompe.—En a-t-il fait!—Il brûlait les pieds. — Il écorchait tout vif.— Le scélérat! — C'est un Italien. —A-t-il avoué?—Il a tué plus de cent personnes. —Il est joli garçon! —Est-il insolent! —C'est qu'il n'a pas peur! —

Voyez-vous? — Comment! on va le rompre? — Un si beau jeune homme! — A bas les chapeaux! — Tiens! — Il n'avait pas volé son nom! — Maman, quel est celui qui va mourir? — Ça n'a pas d'âme un homme comme ça! — Comme il est tranquille! — A bas les chapeaux!... — On me vole. — Au voleur! — Tenez-vous calme. — Oh! le monstre! — S'il y a un Dieu, il ira en enfer! — Quel brigand!...

Toutes ces exclamations nous arrivaient à la fois aux oreilles. C'était comme toutes les notes d'un concert, une seule voix composée de plusieurs milliers de voix! Mais un bourdonnement puissant, semblable à une immense basse-taille, servait d'accompagnement à ce torrent d'injures, d'exclamations et d'interjections. Ce murmure de satisfaction éclatait partout comme au théâtre aux beaux endroits d'une pièce. Il y avait plus de femmes que d'hommes.

— Assurément, pensais-je, ces gens-là sont plus barbares que moi, car rien ne les force à être ici!...

Mais ce tumulte terrestre que nous sentions cesser à quelques pieds au-dessus de nos têtes

finit cependant par devenir si étourdissant pour moi que je devins stupide. Ces vieilles maisons noires, ces têtes qui ondoyaient, ces fenêtres qui encadraient des têtes, et ce déluge de têtes qui encadraient les maisons, ce silence et ces voix; c'était une vision de l'enfer. Je compris bien qu'il fallait acquérir l'habitude de ce spectacle inouï. Mercredi n'avait seulement pas l'air d'y songer.

Quand nous débouchâmes sur le quai Pelletier, l'air froid de la rivière me donna quelque énergie; alors je tournai la tête pour voir le patient que moi seul ne voyais point. Il était calme. Il jetait des regards audacieux sur cette foule avide, et il ne manifestait point de frayeur.

A l'aspect de la grande croix placée sur le bord du quai de la Grève, et qui marquait l'endroit où l'échafaud était dressé, Bat-la-route dit à son confesseur :

— J'ai toujours exercé mon métier en honnête homme, mon prêtre; je n'ai fait le mal qu'à mon corps défendant; et si Dieu entend les imprécations de cette foule, il entendra peut-être d'autres voix moins sévères.

La charrette s'arrêta je ne sais par quel obstacle, et en ce moment je vis sur le quai un grand homme sec, qui, lançant à Bat-la-route un coup d'œil expressif, n'en reçut pour toute réponse qu'un sourire d'ironie; et l'Italien montre, par une œillade, l'échafaud et la maréchaussée. Mais l'inconnu désigna du doigt à Bat-la-route les frères de la Merci qui étaient au pied de l'échafaud. Puis la charrette marcha, et ils ne purent plus se voir.

Rien ne peut rendre la sensation éprouvée par ceux qui dominent la place de Grève quand elle est noire de monde. J'avouerai que je sentis en moi comme une espèce de fièvre nerveuse qui me donna la force d'agir; puis je fondais quelque espoir sur les signes de l'inconnu. Patience disposait la roue et les bancs sur lesquels les membres de Bat-la-Route devaient être rompus. En montant l'escalier, je chancelai, j'étais pâle, et le cœur me manqua. Je m'appuyai sur Mercredi. Quand j'ouvris les yeux, le patient était debout, et descendait l'escalier....

Des cris que je pris pour des cris de joie étaient rugis par la foule.

— Il veut gagner du temps, me dit Patience. Il a demandé à aller à l'Hôtel-de-Ville.

— Je croyais qu'il avait sa grâce. Ainsi ces gens-là crient....

— Parce qu'on les fait attendre! me répondit Patience avec un sourire qui avait quelque chose d'infernal.

Il semblait mépriser cette assemblée de tigres à face humaine, et trouver dans leur joie une excuse à notre profession.

Les religieux restèrent autour de l'échafaud à prier, et une escouade du guet à cheval décrivait un cercle autour de la place où j'allais commencer mon règne sans clémence. Bientôt le greffier, protégé par deux hommes de la maréchaussée, sortit de l'Hôtel-de-Ville et se dirigea vers l'échafaud.

— Ah! m'écriai-je, ce n'est pas pour aujourd'hui !...

Ma joie se changea en terreur. Bat-la-route me demandait. Je frissonnai. Quand nous arrivâmes à la salle où étaient le conseiller et son greffier, l'Italien laissa échapper un sourire.

— Seriez-vous coupable ?... me dit le prêtre.

Il prétend qu'il ne peut parler qu'en votre présence.

Un mouvement d'horreur me fit tressaillir. Je rougis, et M. Nonclair m'ôta tout à coup le sang qui me montait au visage par le regard profond qu'il me lança. Un coup d'épée à travers le corps ne m'aurait pas glacé davantage. Je marchai vers l'Italien.

— Eh quoi! m'avez-vous jamais connu?... lui demandai-je.

— Eh! eh! s'écria M. Nonclair.

Cette exclamation du juge me fit l'effet d'un grincement de scie.

Un horrible silence s'établit.

Mercredi et Patience étaient pâles, et je compris tout l'intérêt qu'ils me portaient.

— Monsieur, me dit Bat-la-route avec un léger accent d'ironie, êtes-vous bien remis et disposé à faire votre office?...

— Oui, lui dis-je, puisque c'est mon devoir.

— Eh bien, monsieur, dit-il au juge avec un rire sardonique, si j'ai voulu gagner du temps, c'est que je me suis aperçu de la faiblesse de monsieur, et je ne veux pas qu'un homme comme

moi (il se leva avec fierté) soit exécuté par une poule mouillée!...

Le juge resta déconcerté.

—Voilà un bon b.....! dit un des soldats.

J'avoue que je respirai plus librement. L'on se remit en marche. J'atteignais l'escalier de l'Hôtel-de-Ville quand Patience et Mercredi me présentèrent la barre. Elle était garnie de rubans et ornée d'un gros bouquet.

—Malheureux!... m'écriai-je en leur donnant ma bourse et foulant aux pieds les faveurs et les bouquets que j'arrachai...

C'était là le secret de leurs regards.

— Sera-t-il généreux? voilà ce qu'ils se demandaient.

—Monsieur, cela se fait, me dit Bat-la-route avec sang-froid. C'est un dernier p..... que j'aurai le plaisir d'emporter dans l'autre monde.

Une effroyable salve d'applaudissemens nous accueillit quand nous reparûmes.

— Allons, me dis-je après un court délai, voici l'instant de faire mon devoir!

Je levai la barre, elle tomba sur le bras du

patient, et je sentis des gouttes de sang qui jaillirent sur ma figure.

— Hein ? vaudra-t-il son père ?

Ces paroles, adressées à Mercredi par Patience, furent tout ce que j'entendis au milieu du brouhaha ; le coup était si violent que le bras de Bat-la-route fut brisé complétement.

Au moment où je fus inondé du sang humain que je répandais pour la première fois, le tympan de mon oreille fut comme déchiré par un cri, par un seul mot.

— Henri !...

Mon nom était prononcé par Marguerite. Je crois avoir levé les yeux et l'avoir vue sur l'échafaud. Elle se tenait debout. Elle était pâle comme une morte. Ses vêtemens me semblèrent mouillés. Elle s'enfuit en fermant les yeux. Je tombai de toute ma hauteur.

CHAPITRE XVI.

Récit de Mercredi. — Lettre de Marguerite. — Catherine. — Demain.

Quand j'ouvris les yeux, je me trouvai tout habillé sur mon lit, dans ma chambre.

— Il a respiré !... s'écria ma mère avec un accent de joie et d'inquiétude qui acheva de me réveiller.

En regardant autour de moi, j'aperçus mon père assis sur une chaise : il avait les bras fortement croisés sur la poitrine, et son air était sombre. Ma sœur et mon frère me contemplaient avec anxiété. Patience attisait le feu, et Mercredi me frottait les tempes avec je ne sais quelle panacée.

— Voici M. de Versailles !... dit la cuisinière en entr'ouvrant la porte.

Et le père de Marguerite entra sans cérémonie.

— Eh bien! dit-il, vous faites de belles choses, vous autres! Voilà donc comme vous travaillez à Paris?...

— Ah! mon ami! s'écria mon père d'une voix altérée.

Il se leva et alla serrer la main de mon confrère.

Je suis déshonoré! déshonoré! perdu!... Il n'y a que toi qui puisses nous sauver de là! Fais-moi l'amitié d'exécuter ce malheureux.... qu'au moins la justice soit satisfaite!

— Le patient?.... s'écrièrent à la fois Patience et Mercredi.

— Eh bien!... reprit mon père d'une voix terrible.

Les deux aides n'avaient pas encore osé tout avouer. Mercredi s'en chargea.

— Le patient?... dit-il d'un ton de fausset. Eh bien! on s'effaroucherait à moins!... Il s'est envolé!...

La consternation fut à son comble.

— Ça n'est pas pour dire, reprit Mercredi, mais M. Henri a commencé par se montrer di-

gne de son père. Il a, par Notre-Dame, enfoncé le coude de Bat-la-route à plus d'un pouce dans la rainure!...

Mon père et M. de Versailles se regardèrent.

— Bien! que je me dis. Mais voilà notre jeune maître qui tombe à la renverse sur Patience. —Voilà qui va mal! que je me dis. Pendant que Patience veillait sur M. Henri, je veillais sur ce damné Bat-la-route, qui avait un œil sur la foule et un œil sur nous. Il se mit à chanter, à crier, à se démener comme un diable. Tout à coup voilà un — Oh! oh! oh! qui commence du fond de la Grève, qui grossit, grossit, et qui devient le signal de la déroute. Toute cette masse s'agite comme une fourmilière : — Il y aura quelque chape-chute! que je dis. En effet, voilà-t-il pas que parmi les frères de la Merci il y avait des gens de la confrérie de Saint-Jean-le-Décollé qui vous sautent tous sur la croupe des chevaux de la maréchaussée, et qui les font caracoler.

— Sauvez-le! sauvez-le! sauvez-le! sauvez-vous!...

— C'était un cri poussé par toutes les voix, et poussé si dru, que les oreilles nous en tintèrent

à Patience et à moi comme le jour où nous étions près des canons qu'on tirait à la naissance du dauphin.

J'entendais : — Donnez-lui votre robe ! votre soutane ! sauvez-le ! délivrez-le !

Puis, malgré les caracolades des chevaux, la foule se pousse, se presse, et envahit tout. C'était comme une inondation. Les têtes allaient par flots. Quelle canaille ! ils grognaient de ce qu'on ne le rompait pas, et maintenant ils voulaient le délivrer. Est-ce bête du peuple !... travaillez donc pour le public quand il ne sait ce qu'il veut. Tout à coup trois hommes, dont un grand, sec, noir, tombent sur l'échafaud comme s'ils venaient des nues, et en deux tours de main ils auraient jeté Patience et notre maître par terre, sans deux frères de la Merci qui les ont reçus. Deux confrères de Saint-Jean-le-Décollé défaisaient la roue par en-dessous. En trois minutes Bat-la-route fut sur ses deux pieds. Il pousse son cri de guerre, et voilà une rumeur d'enfer. L'officier de la maréchaussée, occupé à charger bravement autour de l'échafaud tout le peuple qui foisonnait, voyant Bat-la-route debout, des-

cend de cheval, monte l'escalier, et, pour ne pas laisser enfuir le patient, il essaie de l'empoigner courageusement. Mais le s... Bat-la-route saisit de sa main droite son bras gauche qui était sur la roue, et le f... par les yeux du lieutenant. En ce moment l'échafaud, qu'on démolissait, croule. Je suis tombé, et quand je me suis relevé, il n'y avait pas plus de Bat-la-route que de citrouille. C'était une confusion, un tumulte!... La foule, poussée dans tous les sens, allait et venait sans but. Enfin je cherchai l'échafaud et la roue. Il n'y avait plus d'échafaud et de roue : tout était démoli, détruit, emporté, confondu. Le guet, la maréchaussée arrivaient sur la place par les rues, et chassaient tout ce monde comme un troupeau. Si je m'en suis tiré, c'est grâce à mes poings. En traversant la rue des Coquilles, j'ai rencontré mon jeune maître porté par les frères de la Merci. Patience le croyait mort.

— Comme ça!... s'écria le père de Marguerite, voilà déjà un échafaud, une roue et tout un équipage de flambé!...

— Oh! s'il n'y avait que cela de perdu!... répondit mon père au désespoir. Mais mon fils va

être réprimandé par le grand-prevôt, par la Ville, par le Châtelet, par le Parlement. On le punira! on le privera de son office! Laisser enfuir un patient!...

— Ah! il n'aura pas ma fille!... s'écria le père de Marguerite. Je l'ai donnée à M. de Paris, et non pas à un homme sans cœur et sans état.

— Voilà ce que c'est, reprit-il en regardant fixement mon père; vous avez laissé votre fils mettre le nez dans des livres, aller à la comédie, voir le monde, se faufiler avec des actrices, des seigneurs, des bourgeois; il a raisonné; il s'est gendarmé contre son état peut-être; il s'est dit qu'il aurait mieux valu être le fils du roi ou le bâtard d'une duchesse; il aura désiré n'être que l'enfant d'un bourgeois de Paris;... puis, au fait et au prendre, le jour où il s'agit de se mettre en charge, de gagner loyalement quarante ou cinquante mille livres par an, la barre lui échappe des mains!... Par saint Gibet! M. de Paris, il faut morigéner ses enfans, et les conduire dans la bonne voie. On les amène à se moquer de nous par trop de douceur!...

— Parbleu! mon vieux, s'écria mon père en

colère, c'est trop nous sermonner quand c'est ta fille qui est cause de tout ce grabuge-là!

— Ma fille!...

— Oui, elle ne voulait pas que Henri prît mon office!... et je gagerais qu'elle est fourrée dans tout ceci... Quand l'avez-vous vue? me demanda brusquement mon père.

— Sur l'échafaud de la Grève! répondis-je.

— Allons, notre maître bat la breloque!... dit Mercredi.

— Il est dans le délire.... reprit ma mère en me tâtant le pouls.

— Non, Marguerite est venue à Paris chez sa tante Vimontel, aujourd'hui.... repartis-je.

— Cela n'est pas possible!... s'écria le père de Marguerite. Je lui ai défendu, par-dessus toute autre chose, d'aller dans ce boucan-là.

Comme il achevait ces mots d'un ton qui annonçait une horrible colère, Patience entra, et me remit une lettre de Marguerite. Je l'ouvris précipitamment, et je lus :

LETTRE DE MARGUERITE A HENRI.

« Je n'ai pas le droit de vous blâmer, Henri, de » la détermination que vous avez prise. Mainte- » nant que je suis plus recueillie, je reconnais » que c'est à moi à me condamner. Est-ce force, » est-ce faiblesse?... Dieu seul en décidera. Le » bonheur que j'ai osé espérer ne m'appartenait » sans doute pas. C'est déjà beaucoup que d'en » avoir joui par la pensée pendant tout le temps » que nous nous sommes aimés, en vivant dans » l'ignorance de nous-mêmes. De quoi me plain- » drai-je? N'ais-je pas épuisé toute une vie dans » le moment où, après vous avoir déclaré qui » j'étais, je ne me vis pas repoussée..... Je crus » être dans le ciel. Malheureusement mon illu- » sion dura peu. Il était écrit là-haut que je ne » pouvais pas fuir mon sort. Je sentais en moi » quelque chose d'élevé, de pur, qui ne sympa- » thisait pas avec la profession de mon père et » la vôtre. Tel est le secret de cette tristesse qui, » dès l'enfance, a troublé ma vie. Je veux empor- » ter au ciel mon amour tel qu'il est né. Je ne

» veux pas avoir rougi sur cette terre de vous, » Henri, de vous dont j'ai fait mon époux. Ne » me blâmez pas du parti que je prends, et ne » vous en affligez pas. Cela est tout simple. » Mon corps aurait langui pendant plusieurs an- » nées, j'eusse souffert des maux inexprimables, » je vous aurais même peut-être méprisé..... J'ai » pensé à tout cela, et j'ai voulu faire une écono- » mie de souffrance. Ce matin, je me suis confes- » sée, et j'ai communié; de sorte que mon âme » ne sera chargée que d'un seul péché; mais Dieu, » j'espère, ne me punira pas d'avoir voulu aller » à lui avant le temps. Mon confesseur m'a dit » que toutes les pensées viennent de Dieu; j'ima- » gine alors que la pensée qui m'occupe est un » ordre qu'il me donne. C'est peut-être une of- » fense que de la lui imputer, puisque j'ai en- » tendu regarder cette action comme un crime. » Alors, Henri, je compte sur votre amitié. Faites » dire des messes pour le salut de mon âme, d'une » âme qui est à vous tout entière, et qui conser- » vera votre image même dans le ciel, si Dieu le » permet... »

Ce fut à cet endroit de la lettre que je jetai un cri perçant.

On fit entrer l'envoyé de Marguerite, c'était Jean, le valet de son père.

— Qu'est-il arrivé?... lui demanda-t-on.

— Mademoiselle Marguerite s'est noyée dans le grand canal du parc!...

— Quand donc? dis-je tout étonné.

— A quatre heures environ. Je me doutais de quelque chose, parce que je lui avais vu un air égaré. Malheureusement je n'arrivai pas à temps. Elle a pensé à vous, monsieur Henri; car un piqueur du roi l'a entendue crier :—Henri! Henri! en se jetant à l'eau.

— Je le sais! répondis-je. Le cri est venu jusqu'à la Grève, et elle aussi.

Nous demeurâmes tous silencieux. Mon père n'osa rien dire à monsieur de Versailles; car il était devenu blanc comme neige. Je me sentis transporté d'une fureur sans exemple. Je me levai brusquement.

— Où est la barre? où est le patient? Allons, Mercredi, je romprais un prince!... Je brûlerais

Paris!... Je suis devenu ce que je dois être, insensible à tout!...

—Il n'y a plus de patient!... s'écria tristement Mercredi.

—Patience! dit le compagnon de Mercredi; un homme n'est pas comme une aiguille dans une botte de foin.

Nous entendîmes une voiture s'arrêter à la porte, et bientôt Catherine s'élança toute joyeuse dans la chambre.

— Soyez tranquilles!... dit-elle, mon père m'envoie vous dire que Bat-la-route a été repris, et il est à cette heure claquemuré dans son cachot. On lui panse le bras!

— On disait que vous étiez blessé, M. Henri, me demanda-t-elle en rougissant.

Puis, voyant qu'elle était accueillie par un silence général :

—Rassurez-vous, dit-elle. M. Henri ne perdra pas sa place. Mon père prétend qu'il y a de la faute du guet, de la maréchaussée et des religieux qui ont laissé venir avec eux de faux frères ; de manière que quand tout le monde est coupable, on ne s'en prend à personne. Puis, comme les

Ce fut à cet endroit de la lettre qu
un cri perçant.

On fit entrer l'envoyé de Marguer
Jean, le valet de son père.

— Qu'est-il arrivé?... lui demanda-

— Mademoiselle Marguerite s'est n
le grand canal du parc!...

— Quand donc? dis-je tout étonné.

— A quatre heures environ. Je me
quelque chose, parce que je lui avais
égaré. Malheureusement je n'arrivai pa
Elle a pensé à vous, monsieur Henri;
queur du roi l'a entendue crier :—Her
en se jetant à l'eau.

— Je le sais! répondis-je. Le cri est
qu'à la Grève, et elle aussi.

Nous demeurâmes tous silencieux.
n'osa rien dire à monsieur de Versai
était devenu blanc comme neige. Je
transporté d'une fureur sans exemple
vai brusquement.

— Où est la barre? où est le patier
Mercredi, je romprais un prince!... J

soldats ont arrêté à Bercy les complices de Batla-route, qui s'étaient entendus pour le délivrer s'il y avait moyen, il n'y a pas jusqu'à M. Nonclair qui ne soit content!...

— Allons, mon enfant, dit mon père en embrassant Catherine, vous réparez en ce moment bien du mal; il ne tiendra qu'à vous de faire le reste!...

Puis en trois mots ma mère instruisit Catherine. La jolie fille du geôlier me regarda d'un air de compassion.

— Pauvre M. Henri!... dit-elle à plusieurs reprises.

— A demain! dit mon père.

Je le compris, et je répétai :

— A demain!

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

Les races maudites. — Les parias. — Les castes et les préjugés. — La loi. — Les chirurgiens et les médecins. — Le corps social impérissable. — Le commandement de Dieu. — Le juge et moi. — Ma solitude. — Je me fais peur. — Avant, pendant et après. — Le retour au logis. — L'infamie. — Les exécuteurs exécrés. — Possibilité du salut de Louis XVI. — Une visite au Temple de la Gloire. — Le petit homme. — L'échanson du désert. — Napoléon et moi. — Je demande l'abolition de la peine de mort. — Un mot terrible. Page 1

CHAPITRE II.

Juge et justicier. — Pierre-le-Grand. — L'infamie qu'on se renvoie. — Le dey d'Alger. — Le bon paysan et l'odalisque. — Un concours. — Les moutons et les pommes

rouges. — Les roses et les soucis. — Le dernier bouquet. — L'aide malgré lui. — Les devoirs d'un schériff. — Le premier magistrat de Londres. — La sensibilité en Angleterre. — Généalogie de la peine de mort. — Les holocaustes. — Dieu calomnié. — Les pusillanimes et les hypocrites. — La doctrine funeste. — Mes rapports avec le prince archichancelier. — Les anges de la mort. — Deux statues de bronze. — Le père exécuté par le fils. — Le prince lithuanien. — Un cercle vicieux. — Le petit vieillard en garni. — Le patient qui se pend lui-même. 30

CHAPITRE III.

Châlons-sur-Marne. — Le régiment de Vermandois. — Le déserteur. — Une dégradation. — La petite blonde et sa sœur. — Les sœurs de la Visitation. — L'inflexible colonel et le bon camarade. — Fatale corvée. — Les pénitens. — Le linceul et la bière. — L'air de Port-Mahon. — Les adieux. — Une exécution. — Le danger de tirer en l'air. — L'enfant mort et la fille sauvée. — Une famille malheureuse. — La chemise sanglante. — Tristes réflexions sur une profession honorable. — L'inconvénient de ne pas entendre. — Le cordon sanitaire. — La troupe de Joanny. — Le paillasse et l'alcade. — Les hommes retournés. — La discipline lunatique. — Les jalons d'une armée. — Erreur de la sympathie. — L'infamie disséminée. — Les Carangouas ou les anthropophages. — Les

dames de la cour. — Les soldats sont un peuple. — Le costume romain. — L'uniforme. — Le peintre David et moi. — Une prédiction. 51

CHAPITRE IV.

La mécanique attendue. — L'exécuteur dans l'embarras. — Le désir de s'instruire. — L'ancienne et la nouvelle méthode. — La besogne courante. — La langue des savans. — Inquiétudes terribles. — Le pensionnaire à charge. — Une vierge. — Je réponds à mon confrère. — L'homme à la queue de renard. — Le conducteur patriote. — La bourriche et le jambon. — Ma théorie. — La moutarde après dîner. — Le pont aux ânes. — L'artillerie de la république. — La belle invention. — Les minutes précieuses. — L'inventaire de mon mobilier. — La citoyenne de confiance. — Une illustre Romaine. — Passez au chapitre suivant. 81

CHAPITRE V.

Fouquier-Tinville chez moi. — Le bulletin des Ardennes. — Le témoin à décharge. — Le conventionnel Duquesnoi. — Le bonheur de Héron. — Le jour de barbe d'un représentant. — Une nomenclature. — Ce qu'il faudrait enseigner. — La petite place. — Le peuple a soif. — Le chien fini. — L'émigré incendiaire. — Bévues sur bévues. — Le contre-pied de tout. — La jeune fille patriote. —

Le banquet civique. — Les jeux et les ris. — La pipe, etc. 102

CHAPITRE VI.

Une fête républicaine. — Les cris de la reconnaissance. — Inconséquences pour et contre. — Conclusion. — Sanson et le duc de Lorges. — Le privilége de ma famille. — Pietro Sansoni. — Ma superstition. — Le problème difficile. — Je vois la haute société. — Un mot du marquis de Rivarol. — Ma profession de foi. — 1740, ma naissance. — Les bons fermiers. — Premier affront. — Le pain béni. — La main glacée. 136

CHAPITRE VII.

La séparation. — Le voyage. — Ma protectrice. — L'arrivée. — La pénitence. — Le pensionnat. — Conjectures à perte de vue au sujet d'un inconnu. — On sait qui il est. — J'ai des habits neufs. — Les suites d'une imprudence. — Résistance du maître de pension. — Les parens retirent de chez lui leurs enfans. — Mon renvoi. — Excellens conseils. — Tristes pressentimens. 145

CHAPITRE VIII.

Retour chez mes parens. — Bonne réception. — Je ne sais rien encore. — Premier entretien. — Terrible mystère éclairci. — Éloge de M. Férey. — Les spadassins considérés. — Scène d'attendrissement. — Rêves affreux. —

Le breuvage soporifique. — La recherche d'un précepteur. — Une vieille femme. — Le lépreux.

FIN DE LA TABLE.